

Le Fils du banquier

Marthe Fiel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

— Te plairait-il de partir pour New-York dans une quinzaine de jours ?

— Avec enthousiasme, mon père…

Le dîner touchait à sa fin. Les trois convives se composaient de M. Manaut, le banquier bien connu, de son fils Gérard et du R. P. Archime, un ancien missionnaire, familier de la maison.

Gérard paraissait enchanté par la perspective qui venait de lui être suggérée.

C'était un jeune homme sérieux qui cherchait à oublier le luxe dont l'environnait son père pour s'occuper le plus utilement possible. Il s'intéressait à des œuvres charitables, guidé par le P. Archime. Il était licencié en droit, mais avait renoncé au doctorat, préférant entrer dans les bureaux de la banque. Mais son travail y était assez fantaisiste. Il le délaissait volontiers pour visiter des pauvres, pour une promenade ou une exposition de peinture.

M. Manaut, qui travaillait beaucoup, poussait son enfant à travailler moins. Veuf, n'ayant que lui, son but était de diversifier son existence et de lui épargner toute peine.

Comme il savait que Gérard aimait les voyages, tous les prétextes lui étaient bons pour l'y engager.

— Mon cher enfant, dit le P. Archime, voici encore une occasion de t'instruire… Tu vas passer la mer et je suis étonné que

cela ne te soit pas arrivé plus tôt… Tu rapporteras de là-bas des idées nouvelles, tes vues s'élargiront…

— Oh ! des idées nouvelles, lança joyeusement Gérard, cela me surprendrait… Nous nous sommes américanisés depuis la guerre !… La terre devient petite maintenant…

— C'est vrai… Quand j'étais jeune, un voyage au loin devenait une grosse entreprise, et aujourd'hui ce n'est qu'une simple course, murmura le P. Archime en songeant aux évangélisations dont il était revenu à grand'peine.

— Dans tous les cas, reprit M. Manaut, ce sera pour toi une occasion de voir du nouveau encore une fois.

— Quelle sera ma mission en Amérique ? s'enquit Gérard.

— Je voudrais que tu puisses te perfectionner dans la langue, d'abord, puis que tu t'assimiles le côté pratique de nos alliés… En conséquence, tu auras à passer quelques heures dans le bureau d'un de mes correspondants, où tu t'initieras aux manières américaines… Cependant, si tu languissais loin de la « doulce France », je te donnerais une lettre d'introduction pour un de mes camarades de collège qui est professeur de français là-bas… C'est mon vieil ami Laslay que je n'ai pas vu depuis vingt ans… Nous nous écrivons peu, mais nous savons que nos cœurs restent fidèles…

— Tout est prévu, posa le P. Archime en riant.

— Sauf l'imprévu ! riposta gaiement M. Manaut.

Les trois hommes se séparèrent quelques instants après. L'ancien missionnaire ne veillait jamais tard. Il se levait de grand ma-

tin pour courir chez les malades qu'il réconfortait. Dans ce quartier populeux qu'il habitait, chacun le connaissait. Les ouvriers qui se rendaient à leur travail le saluaient d'un joyeux bonjour ; les ménagères qui partaient aux provisions l'arrêtaient pour lui raconter leurs misères, et les enfants lui criaient gaiement leur joie de le rencontrer. Ils regardaient aussi si ses mains allaient vers ses poches, souvent garnies de bonbons à leur intention.

Gérard rentra dans sa chambre après avoir échangé encore quelques mots sur ce voyage avec son père.

Il parlait assez bien l'anglais, mais n'était pas fâché de l'américaniser dans le pays même. Ses goûts étaient simples et il les croyait modestes. Il ne savait pas ce qu'est la médiocrité, ne l'ayant jamais connue. Accoutumé à tout le confort possible, il s'imaginait volontiers qu'il pourrait se passer de bien des choses. Mais il ne s'était jamais mis à l'épreuve. Il était bon et scrupuleux et ravissait le P. Archime par une conscience qu'il voulait nette et limpide.

C'était, pour l'ancien missionnaire, un fils d'élection. Il priait Dieu de lui épargner les épreuves, bien que celles-ci parussent fort éloignées de lui. Tout souriait à Gérard. Les relations qu'il possédait l'aimaient. Cependant, il n'avait pas d'amis intimes, ayant toujours vécu proche de son père. Ses camarades de classe étaient dispersés par la vie. Puis, à Paris, les occupations sont absorbantes, les courses longues.

Il n'avait donc personne à prévenir de son départ. Le lendemain, il se réveilla par un beau ciel de printemps. La vie lui parut belle. Il se rappela tout de suite qu'il devait voguer bientôt vers l'Amérique et il fut impatient de partir.

Il pensa qu'une promenade à cheval lui serait salutaire et il s'y prépara.

Ensuite, il passa aux bureaux de son père, mais simplement pour l'y chercher.

Ils s'en allèrent de compagnie, comme deux amis heureux de se retrouver. C'était toujours un nouveau bonheur pour le banquier d'arpenter les rues avec son fils. Ce beau garçon de vingt-six ans, bien planté, était son orgueil.

— J'ai fait retenir ta place…

— Ah ! déjà ?… Tu t'es donné cette peine… J'aurais pu m'en charger…

— Ce sera un bon paquebot, tout un monde, naturellement, comme tous ces transports merveilleusement agencés… J'ai écrit aussi à mon vieil ami Laslay… Tu seras bien accueilli chez lui… La dernière fois que j'ai reçu de ses nouvelles, il avait quatre enfants… Je ne sais plus quel âge ils ont…

— Cela n'a aucune importance, d'ailleurs…

— C'est vrai, d'autant moins que tu ne séjourneras que trois ou quatre mois là-bas, six au plus…

Àpartir de ce moment, les jours passèrent vite pour Gérard. Il prépara son voyage, choisissant des malles confortables et s'ingéniant à les réduire.

Le matin du départ arriva. Il monta dans le train, joyeux, lançant de gais au revoir à son père et au P. Archime qui l'accompagnaient à la gare.

La vie du transatlantique l'égaya. Il n'eut aucun malaise, ce qui contribua à lui conserver cette allure sereine dont il était coutumier. Il ne se lia pas avec ses compagnons, mais les observa non sans intérêt. Les Américains formaient la majeure partie des passagers et Gérard put tout de suite s'exercer à l'accent. Il en était enchanté, jugeant ainsi qu'il lui serait plus aisé de se débrouiller seul.

Quand il débarqua à New-York, il était déjà familiarisé avec la ville par ce qu'il avait entendu.

Quelques jours après son arrivée, Gérard avait pris ses habitudes. Il était né pour voyager. Il visita les monuments principaux, s'orienta, puis, ce répit accordé à sa fantaisie, il se présenta chez le banquier où il devait approfondir les secrets du métier.

Il fut reçu d'une manière commerciale qui l'aurait dérouté si son court séjour ne l'eût déjà quelque peu formé. Cette bienvenue ne manquait cependant ni de formes, ni d'amabilité. Elle était d'un autre genre tout simplement.

Tout de suite il fut catalogué, enregistré dans la maison. Il viendrait faire six heures de présence par jour, à partir du lendemain.

L'entretien ne traîna pas. Il n'y eut aucune de ces phrases aimables et inutiles qui sont les fleurs de la vie. Il y avait tout bonnement le suc de la vie, la réalité, le positivisme. Time is money.

Gérard se retrouva dans la rue, un peu éberlué de se savoir aussi rapidement accueilli et non moins vivement expédié. Malgré sa sérénité, il était un peu surpris de constater que le fils du banquier Manaut n'avait pas soulevé plus d'égards.

Il restait décontenancé et ne savait plus que faire de sa journée. Puis l'idée de se rendre chez l'ami de son père surgit en lui et il s'achemina vers sa demeure.

Là, ce seraient des Français, américanisés sans doute, mais n'ayant pas perdu peut-être cette chaleur d'accueil qui fait de la France le peuple le plus charmant du monde.

Il sonna vers 18 heures au logis des Laslay. Une fillette aux cheveux courts vint lui ouvrir.

Le jeune homme dit en français :

— Je suis M. Gérard Manaut, Mademoiselle… Pourrais-je voir M. Laslay ?

— Maman, s'écria la jeune fille, c'est le fils de l'ami de papa ! Ces mots étaient lancés en anglais.

Une femme encore jeune apparut. Svelte, blonde, l'air doux, elle tendit les mains au jeune homme en disant :

— Soyez le bienvenu, cher Monsieur… Mon mari sera bien aise de vous voir… Il est retenu pour ses leçons jusqu'à l'heure du dîner, mais vous partagerez notre repas, si cela peut vous être agréable…

Gérard ne demandait pas mieux. Il remercia chaudement, à l'aise dans cette atmosphère qui le réconfortait.

M Laslay lui fut tout de suite sympathique. N'ayant pas connu sa mère, il avait toujours rêvé d'une tendresse maternelle et il lui semblait que cette Française si cordiale réalisait ce désir latent. Elle le fit entrer dans une pièce qui servait de salon, de salle de

travail et de repos. Deux grandes tables s'y trouvaient avec des livres, des encriers, un piano, un violon, des corbeilles à ouvrage.

Il n'y avait aucun désordre, mais on sentait que l'existence de chaque heure s'y déroulait avec ses joies, ses soucis et ses espoirs.

La jeune fille qui avait ouvert la porte à Gérard et qui paraissait âgée d'une quinzaine d'années ne s'occupait plus de lui. Elle s'était remise devant une des tables et elle continuait un devoir.

Pendant que le jeune homme s'entretenait avec M Laslay, on sonna de nouveau, et, à la file, tous les membres de la famille apparurent, à l'exception du père de famille.

M. Manaut avait parlé de quatre enfants, il y en avait sept…

Gérard voyait entrer tout ce monde avec un intérêt amusé. Chaque fois, c'était une nouvelle présentation avec des exclamations et des rires.

Le jeune homme confondait tous les enfants et ce ne fut que plus tard, à la fin de la soirée, qu'il put poser un nom sur chacun d'eux.

L'aîné était un fils de vingt-quatre ans, Marcel, dont la poignée de main était tout américaine. Denise, une jeune fille de vingt-deux ans, avait des yeux vifs et bruns, un visage gracieux et des gestes simples. Pauline, âgée de vingt ans, regardait gravement ses frères et sœurs sans parler beaucoup. Un beau sourire illuminait ses traits quand elle s'adressait à sa mère.

Un fils de dix-sept ans venait ensuite. Il s'appelait Paul. Dégingandé, il s'amusait à faire des grimaces que le dernier-né, Maurice, âgé de neuf ans, essayait d'imiter. Avant lui, deux filles :

celle qui avait reçu Gérard et qui se prénommait Louise, et sa cadette, Berthe, qui allait avoir douze ans.

Ce petit monde était gai et bien portant.

Gérard, qui n'avait jamais été entouré dans la maison paternelle, se trouva d'abord un peu ahuri par cette jeunesse qui ne manquait pas d'exubérance. Chacun parlait, riait, sautait d'un sujet à l'autre, racontant les faits saillants de la journée.

Le petit Maurice avait une voix aiguë qui dominait les autres, et son frère aîné l'obligeait parfois à se taire pour qu'on s'entendît mieux.

Gérard pressentit immédiatement qu'il se plairait dans cet Intérieur où les manières américaines n'excluaient pas les vieilles traditions françaises.

La conversation avait lieu en français.

Àleur foyer, les Laslay n'employaient généralement que leur langue maternelle, réservant pour le dehors celle du pays. On attendait le professeur.

La mère et les deux filles aînées s'étaient éclipsées pour vaquer aux préparatifs du dîner, et Gérard resta en compagnie des autres enfants.

Le fils aîné, Marcel, lui apprit qu'il avait une situation chez un industriel s'occupant de la fabrication des automobiles. Il était né à Paris, ainsi que sa sœur Denise, mais il aimait l'Amérique bien qu'il eût accompli son service militaire en France. Il comptait faire sa vie à New-York, pour revenir peut-être plus tard dans son pays natal. Sa parole était nette, ses gestes précis. On prévoyait

déjà l'homme d'affaires qui ne laissait rien au hasard. Il n'était ni souriant ni phraseur, mais catégorique. Malgré cet aspect un peu sec, il plaisait beaucoup à Gérard.

Le professeur entra. On lui avait annoncé la visite du jeune homme et il s'avança vers lui, la main tendue, avec un sourire de bienvenue.

— Quel heureux jour ! Comment se porte mon vieil ami Manaut ?... Toujours alerte ?... La vie de chiffres ne le fatigue pas ?

Gérard voyait devant lui un homme brun encore avec des yeux vifs et mobiles, dont le regard fouillait l'âme. Un air de bonté, cependant, tempérait l'éclat de ses yeux, et le jeune Parisien fut bien vite à l'aise.

Il répondit aux questions de son hôte et lui transmit les souvenirs de son père. Il donna des détails sur l'existence du banquier, sur son travail, son endurance, sur l'éveil constant qu'il fallait posséder en affaires de banque.

M. Laslay l'écoutait, intéressé, comparant son labeur plein d'élévation, mais cependant souvent monotone, à cette agitation incessante, à cet imprévu des cours de bourse sous lesquels se dissimulaient et la ruine et l'ascension rapide. Homme de silence et de rêve, M. Laslay écoutait Gérard qui, plein de son sujet, jetait des termes techniques, se grisant légèrement de cette science bancaire dans laquelle il vivait depuis toujours.

Il dit :

— J'aimerais revoir Manaut et Paris... Malheureusement, la traversée est chère pour une famille comme la nôtre... Je pense

d'ailleurs obtenir sous peu un autre poste en France… Cela me compensera de mes années d'exil…

— Je sais déjà que votre fils aîné se propose de rester à New-York…

— C'est tentant pour des jeunes gens… le développement est considérable ici pour les affaires… Marcel se sent une vocation d'industriel… Il a des exemples tellement miraculeux sous les yeux que je comprends sa résolution.

— Il me faut l'action dans un cercle étendu, posa le fils Laslay, comme un homme qui voit son but.

— Nous envisagions notre avenir avec plus d'insouciance… dit pensivement son père…

— Aujourd'hui, nous devons travailler sérieusement, répliqua Marcel… La vie est devenue sévère et nous devons être attentifs aux tournants… Il y a des virages qui sont brusques…

— Vous avez raison de prévoir… Et vous, Gérard, quelles sont vos opinions, vos ambitions ?

Gérard rougit. Qu'avait-il fait jusqu'alors ?… que pensait-il ? Il s'étonnait de cette question. Son père ne lui épargnait-il point tout souci, tout heurt ?… Avait-il besoin de se créer une personnalité, de travailler ?… Il allait bien donner quelque peu de son temps à la banque, mais c'était un passe-temps, sans dessein précis. Mais devant cette mentalité nouvelle, il était gêné de n'être qu'un reflet, de n'avoir pas une orientation personnelle qui le rendît un homme libre.

Il répondit non sans quelque embarras :

— Je ne me suis pas occupé bien activement jusqu'alors… Mon père, je dois l'avouer, m'a préservé de la peine même de penser…

Il y eut un silence qui fut interrompu par l'annonce du dîner.

Les enfants laissèrent passer leur père qui s'avança en tenant Gérard par le bras. Chacun se tint debout devant sa place. M Laslay, devant la sienne, récita le bénédicité. Ce geste émut Gérard. Il croyait se retrouver à Paris entre son père et le bon P. Archime. Chaque enfant avait joint les mains et penché le front. Ces attitudes recueillies imprégnèrent de majesté la pièce très simple.

Gérard oubliait qu'il était en Amérique. Il venait de trouver une famille.

La conversation reprit et M. Laslay la dirigea. S'il n'était pas permis aux plus jeunes de garder le dé trop longtemps, leur père, cependant, les autorisait à exprimer leurs impressions. Il tenait même beaucoup à les entendre parler et corrigeait leurs défauts de diction ou leurs erreurs grammaticales.

Gérard sut que le benjamin ne possédait pas le feu sacré pour les études. Il aurait déjà voulu s'occuper de mécanique et soupirait en pensant que ses treize ans le feraient encore attendre quatre longues années !

Les deux cadettes se montraient de bonnes enfants qui travaillaient assidûment, l'une pour devenir professeur, tandis que l'autre était attirée vers la médecine. Leur âge tendre ne leur donnait pas encore beaucoup d'autorité pour affirmer la stabilité de cette détermination, bien que leur volonté se montrât déjà ferme.

Paul était dans le commerce. Il servait les intérêts de son patron avec une conscience telle qu'il lui inspirait de l'admiration et

ce n'était pas peu de chose pour un Américain !

Son père s'en montrait fier. Il savait que son fils réussirait. Son patron parlait de lui laisser la direction d'une maison qu'il voulait fonder en France, et Paul exultait, parce que Paris, qu'il ne connaissait pas, devenait son idée fixe.

Sérieux et gai tout à la fois, il plaisantait, puis étonnait par ses réflexions judicieuses et ses vues justes.

Denise ressemblait à M. Laslay. Elle possédait le même regard. Ses cheveux ondes encadraient un visage rose aux traits réguliers. Elle était intelligente et suppléait son père dans les leçons particulières qu'on lui demandait.

Elle plaisait par son caractère décidé, mais sans brusquerie, par les inflexions de sa voix harmonieuse et par la sérénité de son attitude.

Gérard se sentit tout de suite à l'aise avec elle, sans cette gêne qu'il éprouvait parfois devant une jeune fille qu'il ne connaissait pas. Son naturel constituait pour lui un grand charme.

Pauline ressemblait à sa mère. Elle était silencieuse et douce et se préoccupait de chacun avec une sollicitude affectueuse. Elle paraissait vénérer ses parents et les contemplait sans cesse avec des yeux caressants. Ses frères et sœurs la consultaient et la traitaient comme une seconde maman. Elle aidait sa mère dans les soins de l'intérieur, assumant la tâche de l'entretien des vêtements de la maisonnée.

Ce fut petit à petit que Gérard se rendit compte de tous ces détails. Ce premier soir, il se contenta d'être ahuri par le mouvement de cette ruche où le travail était une loi autant qu'un attrait.

Le dîner se passa rapidement. Il était simple, sans recherches inédites. Gérard comprit cependant que l'ordinaire en avait été un peu corsé en son honneur.

Il ne fut pas long à remarquer non plus que la famille maintenait son rang social grâce à une économie stricte. Une des jeunes filles ayant affirmé que ses gants étaient complètement usés, Pauline murmura doucement :

— Je suis sûre, petite Berthe, que je les transformerai encore une fois en gants tout neufs…

Gérard s'avisa que si les invitations se répétaient, 11 ferait tort au budget de ses nouveaux amis. Il en fut désolé d'avance, ne voyant aucun moyen pour résoudre une question aussi délicate.

Cependant, il ne voulait pas s'écarter de cette maison. L'atmosphère l'attirait. Il trouvait une mère en M Laslay, des sœurs dans ces jeunes filles franches, sans détours, des frères dans les fils, tout prêts à le guider dans les rouages de New-York.

Il réfléchissait à ces choses en regagnant sa chambre d'hôtel. Il logeait dans un palace et tout le luxe qu'il y retrouva lui parut insolite auprès du logis qu'il venait de quitter.

Il pensa non sans attendrissement à toute l'énergie que devait déployer la bonne M Laslay pour maintenir l'ordre pécuniaire dans la petite famille. À vrai dire, les trois aînés ajoutaient au budget actuellement, mais que de durs moments avait dû traverser ce foyer avant d'atteindre ce semblant de bien-être.

02

Gérard était heureux. Son esprit et son cœur étaient satisfaits. Il écrivit à son père qu'il avait trouvé une famille. Il esquissa le portrait de chacun des membres du foyer Laslay. Il raconta avec enthousiasme quelle existence de travail, de gaieté, d'ardeur, régnait dans ce milieu.

Avec Marcel, Gérard parcourait New-York, et c'était une fête pour lui de s'initier à la grande rumeur de la ville, au souffle intense de vie qui s'en dégageait.

C'était un repos délicieux pour lui, après avoir parcouru un coin de la vaste cité, que de rentrer avec son nouvel ami dans la ruche qui composait la maisonnée.

Gérard avait besoin de tout l'entourage. Il aimait les rires puérils des cadettes, les réflexions naïves du petit Maurice et la gravité souriante des jeunes filles.

M Laslay représentait plus que jamais pour lui la mère autour de qui chacun se groupait. Il avait beaucoup de mal pour se retenir de ne pas l'embrasser, comme le faisaient si simplement les enfants à leur retour. Il redevenait jeune garçon sans mère, sevré des baisers maternels. Il oubliait ses vingt-six ans, et sa jeunesse sérieuse. Six semaines claires passèrent dans cet état de choses ; six semaines où, semblable à un écolier, Gérard allait et venait de la banque à sa chambre et de sa chambre chez les Laslay.

Ne voulant pas paraître un ingrat, il procurait à ses amis quelques plaisirs sous la forme de billets de théâtre ou de concert. Et, un soir, les emmenant au restaurant, il les y traita magnifiquement.

Les enfants exultaient et savouraient ces largesses avec une joie non déguisée. Gérard devenait pour eux une sorte de prince pour qui rien n'était impossible.

Les parents, eux, trouvaient ces dépenses exagérées.

Simples, accoutumés à se priver du superflu et parfois même du nécessaire, ils avaient pris l'habitude de toutes les sobriétés, sans un regret pour les distractions extérieures. Ils avaient inculqué à leurs enfants le mépris pour toutes ces jouissances factices. Gérard bouleversait ces principes. Mais comment lui opposer des refus quand il offrait toutes ces amabilités avec tant de gentillesse ? Avaient-ils le droit de priver leurs enfants de quelques plaisirs anodins qu'ils ne pourraient jamais leur consentir, faute de moyens ?

Marcel le trouvait charmant, Maurice l'accablait de démonstrations, les cadettes le saluaient de joyeux bonjours, Pauline souriait gravement et Denise rougissait en lui tendant la main.

M Laslay s'émouvait à l'entendre raconter sa jeunesse sans mère. Tant de mélancolie se dégageait des paroles du jeune homme qu'elle s'attendrissait, se disant qu'elle ne pouvait fermer sa porte à ce compatriote.

Cependant, malgré l'affection compatissante qu'elle ressentait pour lui, elle aspirait à le voir regagner la France. Il apportait trop de trouble dans la règle si calme que son mari et elle avaient établie dans leur intérieur. Puis son cœur de mère s'alarmait de la possibilité qu'une de ses filles ne s'éprît de lui.

Pauline ne lui semblait pas éblouie. Elle connaissait ses sentiments religieux et prévoyait que son enfant entrerait au couvent.

Il n'en était pas de même de Denise. Elle la savait vite découragée autant qu'enthousiaste. Elle ambitionnait pour elle un mariage simple, sans heurts, sans luxe ; une union où la jeune fille eût pu s'oublier en organisant un intérieur de ressources modestes.

Elle ne la voyait pas, désœuvrée, au milieu d'élégances. Il fallait que sa tendance à la nonchalance fût dissipée et que l'imagination, constamment fixée par les besognes rituelles, ne s'égarât pas dans l'oisiveté.

M Laslay craignait avec raison.

Gérard se réveilla, un matin, avec une résolution qui venait de l'éclairer subitement : il épouserait Denise. Ce serait le seul moyen pour lui de rester dans cette famille qui lui plaisait tant.

Jusqu'alors, il n'avait pas beaucoup pensé au mariage, mais la grâce de la jeune fille l'y invitait. Puis, qui aurait-il pu choisir qu'il connaissait mieux ? Son père n'estimait-il pas son vieil ami ?... Depuis qu'il fréquentait les Laslay, il lui semblait avoir toujours vécu près d'eux, tellement leurs goûts étaient identiques aux siens. Il se découvrait plus simple qu'il ne le pensait.

Son père l'aimait trop pour contrecarrer ses desseins, et le P. Archime, sûrement, ne trouverait nul obstacle à cette décision.

Gérard jugeait que son séjour en Amérique était providentiel et qu'il y était venu pour accomplir son destin.

Il informa son père de son projet.

La réponse de M. Manaut ne se fit pas attendre. Il acquiesçait de tout son cœur, se confiant au goût de son fils et à son jugement. Il lui donnait naturellement la prolongation qu'il désirait

et il annonçait que son arrivée aurait lieu quelques jours avant la cérémonie du mariage. Il écrirait à M. Laslay dès que son fils le lui indiquerait.

Gérard fut bien joyeux en recevant cette lettre. Il estimait que son père se montrait d'un américanisme parfait.

Le jeune homme, sitôt cette réponse, alla trouver M. Laslay peur lui demander la main de Denise. Rien, dans l'attitude du jeune homme, n'avait fait prévoir ce dénouement, et le professeur fut aussi surpris qu'heureux.

Gérard ajouta que son père ratifierait sa demande, mais que, assez pressé, lui, d'entrer dans la famille comme un fils, il ne voulait pas retarder cette joie.

— Je ne puis, bien entendu, répondre des sentiments de ma fille, répondit le professeur ému par l'inattendu de cette démarche, mais je serais étonné qu'elle n'accueillît pas votre demande favorablement…

Àdire la vérité, Gérard n'en doutait pas non plus.

Quoi de plus naturel que d'accepter les faits tels qu'ils se présentaient ? Gérard ne songeait pas une minute qu'il était un parti que la jeune fille pouvait qualifier d'inespéré. Il voyait la chose à son point de vue personnel, qui était d'entrer dans une famille dans laquelle il compterait comme le huitième enfant.

Ce serait la revanche de sa destinée d'enfant unique, entouré de visage sérieux. Avait-il assez souhaité, naguère, de s'ébattre avec des frères, de rire avec des sœurs ? Toute son enfance mélancolique aurait ainsi une compensation.

Il trouvait Denise très agréable, et, depuis qu'il songeait à l'épouser, une tendresse nouvelle naissait en lui. Puis sa nature généreuse allait s'exercer. Il était heureux de ce moyen qui allait lui permettre de gâter toute la famille d'une façon en quelque sorte légitime. Il se réjouissait à l'avance de toutes les surprises qu'il allait pouvoir semer sans compter. Il songeait à la joie des cadettes, dont quelques rêves seraient réalisés. Il envisageait surtout de procurer quelque bien-être à la bonne M Laslay dont toute la vie n'avait été qu'économies et privations. C'était une mère qu'il allait trouver, et il voulait, en bon fils, lui payer tout un arriéré de tendresse.

Aujourd'hui, il appréciait la fortune comme une puissance qui lui permettait de réaliser des choses qu'il considérait de la plus élémentaire justice.

Comme il s'y attendait, sa requête fut accueillie avec faveur.

Denise en fut cependant aussi surprise qu'émue. Jamais Gérard n'avait montré qu'il la préférât. Le premier éblouissement passé, la fille du professeur mesura l'étendue du beau rêve qu'elle vivait.

Ses chances de se marier étaient rares. L'existence toute de labeur qu'elle menait laissait peu de place aux sorties où elle aurait pu rencontrer un fiancé éventuel. Elle ne fréquentait nulle société, nul cours de danse. Elle demeurait aux côtés de sa mère et de sa sœur, hors des heures où elle remplaçait son père dans des leçons à donner à quelques élèves.

Ses frères n'amenaient jamais de jeunes gens dans le cercle de la famille, et Denise, quand elle pensait au mariage, se disait que son mari tomberait du ciel par miracle.

Le miracle était survenu et elle en restait troublée. Gérard lui plaisait mieux qu'un camarade avec qui l'on aime épiloguer sur différents sujets. Elle appréciait le fond sérieux de son caractère, sa sérénité, ses sentiments religieux et sa bonté toujours prompte à s'exercer.

Elle n'aurait jamais osé prétendre à devenir sa femme, parce qu'elle le savait très riche.

La réalité, cependant, s'affirmait, mais elle croyait encore que c'était un beau songe qui continuait quand sa mère lui disait :

— Que je suis contente que les événements se soient dénoués ainsi !... Tu plais à Gérard et il te plaît... Nul ne me semble plus digne de te rendre heureuse... Seule, sa grosse fortune m'effraye pour toi, ma chère petite.

— Pourquoi donc, maman ?

— La grande richesse rend mou et égoïste.

— Gérard n'est guère égoïste, cependant !

— C'est vrai, mais il est habitué à vivre dans cet élément... Il ne connaît nul autre état social... Tu vas être plongée dans un éblouissement qui, je l'espère, te laissera active et ardente à la charité.

Denise pencha le front, car elle savait ne pas posséder l'altruisme si dévoué de Pauline.

Ces propos entre la mère et la fille n'étaient cependant qu'un nuage léger dans le firmament de la satisfaction générale.

M. Laslay ne songeait pas à dissimuler sa joie, et le jour où il reçut la demande officielle de son ami Manaut son bonheur fut à son comble.

Il se souvint avec plus d'attendrissement encore de ce camarade si ouvert, si entreprenant, dont les manières affables avaient charmé ses jeunes années. Gérard lui ressemblait, avec, cependant, un caractère plus concentré et qui s'affirmait moins. Le jeune homme, il s'en était aperçu, ressentait avec intensité, sans toujours le montrer.

Gérard fut admis officiellement comme fiancé. Ce fut une période enchanteresse pour toute la famille. L'heureux élu ne savait comment traduire son enthousiasme. Sa générosité était sans bornes. Il venait chaque soir se mélanger au groupe qu'il aimait si filialement et si fraternellement. Ses mains étaient toujours pleines de cadeaux et de surprises. Il semblait qu'il était un génie aussi joyeux que bon. Tous les souhaits se réalisaient, grâce à lui, et l'on n'osait plus rien désirer qu'il ne tentât de le satisfaire.

Denise croyait toujours rêver, et de temps à autre elle contemplait la bague superbe qu'elle portait pour se convaincre de la réalité.

M Laslay avait beaucoup de peine à se persuader que le bonheur arrivait dans sa maison. Les grandes catastrophes lui avaient été épargnées durant sa vie, mais elle avait vécu les années si pénibles de ceux dont les ressources sont médiocres. C'était pour augmenter ses revenus que M. Laslay avait accepté cette chaire à l'étranger où ses appointements se triplaient.

Les enfants étaient venus, enlevant chaque fois un peu plus de bien-être, mais apportant plus de mouvement et de gaieté.

La mère ne voulait plus se souvenir des veillées passées à entretenir les vêtements, des jours angoissés au chevet d'un petit malade, à l'économie qu'il fallait toujours maintenir pour ne pas être privé du nécessaire le plus strict.

Maintenant, ce temps disparaissait dans l'ombre. Trois de ses enfants gagnaient et l'existence lui devenait plus facile. Cependant, pénétrée par cette habitude de se restreindre si fortement ancrée, elle voyait non sans stupeur la facilité avec laquelle Gérard dépensait.

Ses fantaisies coûteuses prenaient corps sans hésitation, et M Laslay admirait ces choses.

Elle éprouvait parfois une inquiétude sourde qu'elle ne trahissait pas. Elle aurait voulu arrêter Gérard dans ses prodigalités, mais pourquoi jeter une obscurité sur le rayonnement du foyer ? Pourquoi prêcher la pondération à un jeune homme dont la satisfaction consistait à essayer de leur plaire ?

La mère de famille soupirait. Tout cet argent qui se transformait en bibelots de prix, en promenades merveilleuses, en spectacles inespérés, en dîners dispendieux, en fantaisies élégantes, elle aurait voulu le retenir dans ses mains. Il était un bien dont on abusait et qui aurait pu servir à des fins plus raisonnables.

Elle avait tant souffert, naguère, de n'avoir pu donner à ses enfants que l'indispensable, que son cœur se serrait aujourd'hui de constater ce superflu. Elle appréhendait que cela ne durât pas, et elle priait Dieu de leur épargner cette épreuve. Elle sortait rassérénée de ses prières et se disait que la fortune des Manaut était solide.

Tout le mal venait, pensait-elle, du manque d'accoutumance qu'elle possédait de voir l'argent si léger dans la main de celui qui le dépensait.

M Laslay était la seule dans la maison qui pensait ainsi. Les autres jouissaient sans arrière-pensée des jours nouveaux qui survenaient. Denise, particulièrement, avait pris son parti du merveilleux qui la comblait et elle s'enthousiasmait pour le rôle qu'elle allait tenir. Plus rien d'obscur ne ternissait le chemin qui s'élargissait devant elle.

— Maman, s'écriait-elle parfois, mon bonheur me transporte ! Gérard est bon, son père est parfait… Je suis comme une reine.

— Tant mieux, mon enfant… Tâche de mériter toujours ta joie… N'oublie pas d'être charitable… Ne vis pas seulement pour toi…

Ses pressentiments furent justifiés…

Gérard reçut un soir une lettre imprévue. Elle était de son père. Il annonçait une ruine totale. Il ne donnait aucun détail, se réservant de les révéler à son fils de vive voix. Il escomptait son retour prochain, le prévenant que tout envoi d'argent serait dorénavant supprimé.

Ces affreuses nouvelles étaient enveloppées de regrets, d'excuses, de tristesse. Gérard se représentait le banquier écrivant ces phrases et un sanglot de pitié gonflait sa gorge. Sa terrible lecture terminée, il resta comme anéanti. S'il avait pensé à prévoir quelque événement dans sa vie, il n'aurait pas envisagé celui-là. Le coup le frappait en plein cœur, non pour lui, mais pour la démarche qu'il avait faite, pour le bonheur qu'il avait essayé de

construire et qu'il entraînait dans le désastre qui l'accablait. Toute une famille vivait aujourd'hui par ce bonheur. À cette minute même, tous ses membres y croyaient encore, alors qu'il n'existait déjà plus !

L'inanité des choses lui apparut. La fragilité des espoirs l'atteignit. Il se blottissait dans son fauteuil, les doigts crispés sur les appuis. Ruiné !... C'en était fini du rêve de donner ! Demain, il ne pourrait plus résider dans cet hôtel luxueux où tous les employés étaient à ses ordres. Il devenait l'unité quelconque dans le tout universel, l'unité qui devait lutter pour son pain.

Un frisson l'agita. Il pensa que, seul, il n'aurait pas été touché avec autant de profondeur ; mais la pensée de son pauvre père le harcela. Quelles souffrances n'avait-il pas dû éprouver pour arriver à cet aveu 1

Lui aussi avait maintenant un cruel devoir à remplir : prévenir les Laslay et rendre sa parole à Denise. Il fut humilié autant que meurtri. Il est dur de se sentir tout à coup inférieur au rôle que l'on a assumé avec tant de joie !

Il s'épouvantait d'infliger ce réveil douloureux à la jeune fille qu'il aimait, mais il ne pouvait plus garantir son avenir. Il était plus pauvre que le mendiant à qui, souvent, il donnait une obole.

Il était impossible qu'il pût donner suite à son mariage. Dans quelques instants, il préviendrait le professeur.

Il se rendit chez les Laslay comme tous les soirs... Comme tous les soirs !... Que la ressemblance était ironique et qu'il y avait loin entre le joyeux empressement de la veille et ses pas lourds d'aujourd'hui !

Son arrivée fut accueillie avec gaieté. Gérard se sentait comme un somnambule. Il entendait les voix comme à travers un voile et il lui semblait que les gestes eux-mêmes étaient ceux d'automates. Il ne percevait plus la réalité. Un seul mot sonore résonnait à ses oreilles : ruiné… ruiné…

Il accumulait les efforts pour rester au diapason de ses amis et il en déplorait l'inutilité. Pourquoi se forcer ainsi, puisque, tout à l'heure, la famille saurait ses souffrances ?

M Laslay le contemplait de ses yeux maternels. Son intuition pressentait qu'un événement changeait le cours des faits établis.

Cependant, elle ne prévoyait pas lequel. Sa fille ne se doutait de rien. Elle eut une angoisse et son regard alla heurter celui de Pauline. La jeune fille, silencieuse, échangea avec sa mère un signe imperceptible pour calmer sa détresse. Sans un mot, elles s'étaient comprises, sans savoir ce que le destin tramait.

Gérard parut plus naturel soudain et il essaya de s'intéresser à chacun.

Quand ce fut l'heure de se séparer, il pria M. Laslay de bien vouloir l'accompagner. Il dit adieu à tous avec un sourire, mais son cœur était serré comme par un étau impitoyable.

Gérard sortit, suivi par M. Laslay.

Quand la porte fut fermée derrière lui, le séparant de ceux qu'il aimait d'une tendresse de frère, de fils et de fiancé, il eut regret d'avoir prié le professeur de l'accompagner. Il eût voulu être seul en présence de sa peine.

Cependant, il se raidit. Il appela à son secours les leçons du P. Archime : il fallait être fort devant l'adversité et accepter les décrets de Dieu.

Il savait que rien n'est envoyé aux hommes que ce qu'ils peuvent supporter, et que le malheur, aussi grand qu'il pût être, cache toujours près de lui la compensation. La réflexion et le recul la dévoilent. Dieu lui envoyait l'épreuve. La méritait-il pour une faute qu'il ne soupçonnait pas… Ou bien lui était-elle envoyée pour le fortifier ?

Venait-elle uniquement pour lui montrer que la loi des revanches venait s'imposer et que ses vingt-six années de luxe, de joies, de douceur et de santé avaient suffi ? Maintenant sonnait l'heure du travail, de l'initiative, de la lutte que tout homme doit subir. Le destin, clément dans sa rigueur, le prévenait au seuil du bonheur, avant qu'il eût charge d'âme et de foyer.

Gérard fut arraché à ses pensées par la voix du professeur.

— Qu'avez-vous à me dire, mon cher enfant ?

Le jeune homme se recueillit. Dans quelques minutes, l'irréparable serait accompli ; dans quelques instants, cette belle nuit d'été aurait enseveli les rêves de Denise, attristé une famille et fait de lui un homme quelconque qui ne compterait plus dans la vie qu'à partir de sa valeur propre.

M. Laslay s'effraya de son silence.

— Qu'avez-vous à m'apprendre, mon enfant ?

Gérard tressaillit. Il devait parler, non à un Américain qui ne se soucierait pas de cette fortune perdue et qui penserait tout de

suite à la rebâtir, mais à un Français qui, de par son atavisme de race économe et rangée, songerait à tout le mal, vain maintenant, avec lequel cette richesse avait été édifiée. En plus, il y avait le père qui croyait sa fille établie pour la vie dans une existence facile.

Il parla :

— Monsieur..., j'ai reçu une lettre pénible de mon cher père...

— Il ne veut plus de Denise pour belle-fille ?

Ce fut le premier cri du père, cri qu'il regretta tout de suite, parce qu'il pouvait paraître égoïste.

— Au contraire, Monsieur... Mon père eût été enchanté d'avoir M Denise comme fille, mais, aujourd'hui, la situation est changée...

Gérard s'arrêta. M. Laslay le regarda et il comprit. Le jeune homme continua d'une voix plus ferme :

— Mon père m'annonce sa ruine totale...

Le professeur ne répondit pas. Il continuait de cheminer près de Gérard. Il paraissait paisible, comme si cette nouvelle ne le touchait pas, alors que son cœur chavirait sous l'émotion.

Le jeune homme reprit :

— Mon devoir est de ne pas entraîner votre enfant dans la vie que j'aurai demain...

— Pauvre... pauvre petite Denise...

Gérard ne fut pas choqué par cette plainte du père. Il était naturel que le professeur songeât à la déception qui allait atteindre la fiancée. Il avait, lui aussi, une tâche terrible à remplir.

Le cœur de Gérard se serra en évoquant la scène qui aurait lieu. Pour lui, l'accoutumance prenait déjà son esprit. Cette nouvelle, vieille de quelques heures seulement, lui produisait maintenant l'effet d'une réalité dans laquelle il évoluait avec moins d'amertume.

Il avait surtout une hâte : retourner à Paris, près de son père, pour aviser à ce qu'ils allaient entreprendre tous deux.

M. Laslay reprit :

— Je suis tout à fait de votre avis, mon cher enfant. Les conditions ne sont plus les mêmes et il faut attendre.

— Oui, attendre, répéta Gérard… Il se peut que mon père ait une idée pour remettre ses affaires au point. Je n'ai aucun détail, mais je vous tiendrai au courant… Je compte partir demain et irai faire auparavant mes adieux à votre famille… avec grand espoir de retour…

— Si vous voulez m'en croire, Gérard, vous ne reviendrez pas à la maison… Je préviendrai Denise. Je lui expliquerai ce qui vous survient… Je ne parlerai pas non plus d'un retour aléatoire. Vous ignorez ce que vous allez trouver devant vous, et il ne faut pas engager l'avenir… Nous vous rendrons tous les bijoux dont vous avez comblé ma fille…

Gérard sentit son cœur se briser. Une réaction venait. Il sentit soudain tout ce qu'il abandonnait : cette douce vie familiale, cette

gaieté, cette solidarité touchante qui unissait étroitement entre eux les membres de la famille.

Il pensa subitement qu'il était hors de cette vie. Il devait aller retrouver son père dans le désarroi et organiser une existence autre que celle qu'il avait vécue jusqu'alors.

Il ne doutait pas que les affaires de banque ne reprissent leur cours, que tous deux triompheraient des difficultés et que leur situation se rétablirait au plus tôt.

Il protesta, non sans impétuosité :

— N'ajoutez pas à ma peine, Monsieur… Que M Denise garde ces quelques souvenirs… Je lui laisse sa bague surtout. »

— Non… non…

— Je vous en prie !… Que je conserve l'espoir de pouvoir revenir un jour… Ce sera une lumière dans l'existence qui se prépare pour moi…

Gérard proférait ces mots un peu au hasard. Il restait convaincu que rien ne serait sombre dans les heures qui allaient suivre. Il connaissait son père comme un lutteur acharné dont l'intelligence merveilleuse avait su se jouer de grosses surprises. Le banquier était là, donc rien n'était perdu.

Cependant, M. Laslay tint bon et il répondit :

— Mon ami, ce que vous me demandez là est impossible… Je ne veux pas laisser Denise s'illusionner. Je veux moins que jamais que vous la revoyiez, car vous lui insuffleriez par pitié un espoir qui serait peut-être faux. Si vous le voulez, pourtant, je garderai par devers moi, sans en rien dire, la bague offerte. Elle sera

tout à votre disposition, selon les sentiments que vous aurez plus tard…

Gérard commençait à trouver que les paroles du professeur étaient des plus sages. Il ne pouvait préjuger de l'avenir et il valait mieux laisser à Denise toute sa liberté.

Il dit donc d'une voix tremblante :

— Vous avez raison, Monsieur… Agissez ainsi que vous l'estimerez le mieux… Je m'en remets à votre jugement et je partirai demain… sans autre explication…

03

Alors que Gérard, hâtivement, organisait son départ, M. Laslay, ce jeudi matin, assumait la pénible mission de prévenir Denise de la douleur qui l'attendait.

Il n'avait pas encore parlé à sa femme. Quand il était rentré, la veille au soir, il avait essayé de rendre la sérénité à son visage, afin de ne pas inquiéter les siens. M Laslay, néanmoins, avait compris qu'une pensée douloureuse l'obsédait, mais elle s'était tue, sachant qu'elle apprendrait toujours assez tôt le malheur qui bouleverserait le foyer.

M Laslay avait mal dormi, et elle devina que son mari s'était bien mal reposé, lui aussi.

Elle lui dit simplement :

— Mon pauvre ami…

Il lui serra la main en silence. Depuis vingt-cinq ans, ils avaient été bien vaillants tous deux, mais aujourd'hui, devant la peine qu'il fallait faire à leur enfant, ils se sentaient sans force. M Laslay murmura dans un souffle :

— Il s'agit de Denise, de Gérard… leur mariage doit se rompre, n'est-ce pas ?

M. Laslay inclina la tête. Puis, il s'écria :

— Ne me demande rien !… Laisse-moi toute mon énergie… Dis à Denise de venir dans mon bureau et accompagne-la…

M Laslay glissa sans bruit vers la chambre spacieuse qu'occupaient ses quatre filles. Elle entendit le rire clair de Denise. Elle avait trouvé l'arrangement de son futur boudoir. Des tentures de soie rose. Un tapis bleu pastel avec un jeté de roses.

Sa mère ferma les yeux, la main crispée sur sa poitrine. Elle hésita quelques secondes. Puis, elle entra dans la chambre d'où s'épanouissait la gaieté :

— Denise, ton père veut te parler…

— Bien, maman… J'y vais tout de suite…

La jeune fille courut. Elle ne pressentait rien. Elle arriva dans le bureau de son père, avec cet air profondément heureux qui allait s'évanouir soudain. Sa mère la suivait.

M Laslay s'assit en face de son mari qui parla sans attendre.

— Ma petite Denise, tu vas te montrer une femme courageuse… Tu sais que la vie comporte des épreuves…

Denise était debout. Une pâleur de cire s'étendit sur ses traits.

— Tu devines sans doute que Gérard va être en cause et je te supplie de rester calme…

La jeune fille ouvrit de grands yeux, et elle s'écria, bouleversée, oubliant la recommandation de son père :

— Il est arrivé malheur à mon fiancé !

Elle chancela et sa mère se rapprocha d'elle.

M. Laslay poursuivit :

— Il n'est pas atteint physiquement, mais son père lui a annoncé leur ruine totale, et dans ces conditions, il a paru logique à Gérard de te rendre ta liberté…

Denise passa sa main sur son front. Elle était toujours debout, mais sa pâleur s'accentua. Sa mère tendit les bras vers elle.

— Je ne tomberai pas, maman… je suis forte…

Sa voix était altérée. Soudain, elle s'écria :

— Je l'épouserai pauvre !…

Son père et sa mère restèrent silencieux. Ce silence signifiait qu'ils comprenaient et excusaient cette parole sortie du cœur. Mais ils savaient que c'était irréalisable.

Denise sut ainsi que Gérard n'y consentirait pas. Elle reprit d'un accent plus sourd :

— Je me défendais contre ce rêve trop beau… Cependant, j'avais fini par l'accepter simplement, parce qu'il m'était venu simplement. Dieu en a décidé autrement… Mais pourquoi cette

épreuve ?... Pourquoi Gérard Manaut est-il entré dans notre demeure ?

M Laslay dit à son tour :

— Ma pauvre petite !... tu dis vrai, ce rêve était trop beau... Je l'ai pensé souvent et je puis dire que je le subissais, ployant le cou, dans l'attente du revers qui surviendrait. Gérard est ruiné !

M Laslay n'avait souffert que pour sa fille, mais maintenant sa pitié allait vers le jeune homme dont elle apprenait le sombre destin.

Elle reprit sur un ton plus bas :

— Je trouvais téméraire de gaspiller l'argent avec tant d'insouciance... L'argent se venge quand il est mal employé.

— Maman, protesta Denise, Gérard est bon... Il voulait nous faire plaisir... Il me gâtait beaucoup parce qu'il savait que nous ne l'avions été, ni les uns, ni les autres... Je lui en étais si reconnaissante... Il aurait voulu alléger tous nos soucis...

M Laslay n'insista pas. Sa fille disait l'exacte vérité, mais son cœur de mère saignait encore de toutes les privations qu'elle s'était imposées toute sa vie pour défendre les siens contre le besoin. Elle seule pouvait connaître les luttes, les prodiges que déchaînait le moindre achat.

Denise demanda :

— Gérard viendra-t-il ce matin ?

— Ni ce matin, ni ce soir, mon enfant... Il prendra le paquebot tout à l'heure...

— C'est une trahison !... s'écria Denise hors d'elle.

— Non, c'est sur mon instigation que ces arrangements ont été convenus... Gérard voulait venir pour t'exprimer sa douleur, ses regrets... Je l'en ai dissuadé... Que serait-il résulté de plus ? Une scène de larmes qui l'aurait affaibli, et il a besoin de tout son courage... Il ne pouvait te laisser aucun espoir, ma petite enfant... Que trouvera-t-il à Paris ?... Les créanciers de son père qui s'acharneront sur leur appartement... Demain, Gérard ne sera plus qu'un travailleur anonyme...

Denise, dans un tableau rapide, vit Gérard petit employé se rendant à son bureau.

Elle trouvait odieux de sa part d'abandonner son fiancé à un sort si différent. Elle eût voulu le réconforter et l'assurer que la fortune ne comptait pas pour elle. Accoutumée à une existence toute d'économie, elle eût continué de vivre les heures précaires, toutes d'abnégation.

Elle aurait eu besoin de le persuader de ses sentiments. Timidement, elle formula ses pensées à son père.

— Non, ma chère petite fille, ce que tu demandes là est impossible...D'ailleurs, Gérard n'accepterait pas ton sacrifice. Il est nécessaire que sa nouvelle existence prenne corps. Il ignore ce qui l'attend à Paris et ne pourra te laisser aucune promesse... ou du moins, elle serait fort aléatoire... Crois-moi, il vaut mieux briser là... Sois forte, oublie ce rêve...

Denise éclata en sanglots.

— Ma chère petite fille, murmura M Laslay en l'embrassant, ne te laisse pas aller à ton chagrin. Tu retrouveras le bonheur...

Je regrette Gérard avec son cœur si chaud… Il se montrait si heureux de nous plaire… C'était un autre fils pour moi… Mais je pense comme ton père… Il a bien agi et n'avait pas le droit de te laisser des illusions…

La jeune fille se calma. Elle enleva lentement sa bague. Avec ce bijou s'enfuyait la joie de vivre. Son père enferma le précieux joyau sans révéler que Gérard le lui laissait en dépôt. Il rassembla de même les différents objets de prix que le jeune homme avait distribués, en songeant qu'un jour, peut-être, le malheureux pourrait en avoir besoin.

M Laslay emmena tout de suite Denise à l'église de leur paroisse. Elle voulait qu'en face de Jésus qui avait tant souffert, sa pauvre enfant se reprît. Denise éprouva le plus grand réconfort de cette station dans le sanctuaire. Le silence, la paix profonde, dans lesquels s'éleva sa prière, atténuèrent sa déception.

Elle revint plus sûre d'elle, éloignant autant qu'elle le pouvait l'image nouvelle de Gérard dans sa condition future.

Elle annonça, presque sans trouble, l'événement à ses frères et sœurs.

Marcel fut atterré. Il aimait beaucoup Gérard et il le plaignit sincèrement :

— Le malheureux !… Quel changement dans sa vie !… Heureux ceux qui ont toujours vécu avec l'idée du travail nécessaire ! Ah ! je ne changerais pas ma place contre la sienne… J'ai toujours eu l'ambition de monter l'échelle degré par degré, mais s'il me fallait la redescendre tout d'un trait, cela me peinerait grandement…

— C'est fréquent, posa Paul avec philosophie… Combien de rois du commerce sont tombés de leur faîte !… Si Gérard est débrouillard, il saura se faire un avenir. Ce n'est pas un mal pour lui… Mais Denise a eu de la chance que son mariage n'ait pas été célébré… Il vaut mieux qu'un homme ait montré ce qu'il vaut, avant de fonder une famille…

Ces paroles si sensées furent fort au goût du professeur et il complimenta son fils sur sa manière de voir.

Denise n'appréciait pas beaucoup les théories de son frère. Elle continuait à trouver que Gérard méritait mieux que cette tristesse, dont la répercussion les atteignait tous, et elle plus que tous.

L'existence reprit son cours normal chez les Laslay. Il semblait que Gérard eût été une parenthèse que l'on venait de fermer. On ne parlait plus de lui à dessein.

Denise, un peu plus silencieuse qu'auparavant, se rapprocha davantage de sa sœur Pauline. Cette dernière, si sereine, si détachée de tout ce qui se passait sur terre, la réconfortait admirablement. Elle savait lui montrer le bon côté des choses et lui apprenait l'art de se cuirasser contre l'adversité.

— Ne l'oublie pas, chacun des malheurs qui s'abattent sur nous a son enseignement… sachons attendre… tu sais que Dieu est bon… Pourquoi ferait-il de la peine à ses créature ?… Il poursuit un but que nous ne distinguons pas tout de suite, mais qui s'éclaire à un moment choisi par lui…

La douleur de Denise s'adoucissait sous ces paroles si sages et elle jugeait le présent moins amer. Elle avait commencé par blas-

phémer contre la vie si hérissée de calamités, mais elle avait vite délaissé ce thème. Pauline, immédiatement, l'avait arrêtée, en lui rappelant que ce qui formait la « vie » était précisément ce composé d'épreuves.

Denise se rendait aux raisonnements si hauts de sa sœur. Elle admirait cette sage compréhension qui faisait de la jeune fille une passante devant le drame ou parfois la comédie que présentait l'existence.

Elle sortait de ces entretiens rassérénée, se confiant au destin qui résoudrait son cas. Elle travailla davantage, s'attachant aux élèves que son père lui procurait. Elle parlait d'eux, demandant de quelle manière elle arriverait à leur faire mieux Comprendre ce qu'elle leur enseignait.

Ses parents suivaient avec une joie admirative son effort constant. Dorénavant, leur fille serait fortifiée contre l'adversité, car son âme s'élevait chaque jour.

Le « pauvre Gérard » remplissait ses malles. Il ne pouvait qu'établir un triste parallèle entre son arrivée pleine de joyeuse curiosité et ce départ qui recélait tant de tristesse et de regret Il pensait beaucoup à son père, beaucoup plus peut-être qu'à Denise. Il lui semblait que la jeune fille possédait moins de raisons d'être plainte parce qu'elle se replaçait dans le cadre où elle se trouvait avant ses fiançailles. Emporté par le tourbillon de ses pensées, il ne mesurait pas exactement l'étendue de la déception de Denise.

Pour son père, son esprit ne cessait de travailler. Il se l'imaginait dans son bureau, dictant des lettres, cherchant un moyen de remonter le courant. Mais il ne pouvait s'empêcher de songer que

ces plans nouveaux recommençaient à un âge où les forces diminuent. Puis, c'étaient des années de labeur qui s'engloutissaient dans le néant et ce n'était pas sans un serrement de cœur que Gérard évoquait le désarroi où devait se débattre le banquier.

Quel abîme entre les deux mots : riche, pauvre… Quelle chute affreuse pour un homme qui ne savait plus vivre autrement que dans le confort !

Qu'il tardait à Gérard d'être près de son père pour l'aider à supporter ces soucis inattendus. Cependant, confiant en la solidité du cerveau de M. Manaut, il espérait qu'il se serait déjà ressaisi et qu'il arriverait, lui, pour écouter un programme tout établi.

Certainement, il s'exagérait ses craintes. Il voyait tout en noir et il attribuait cet état d'âme à l'éloignement. Que de fois son père ne lui avait-il pas cité des collègues que la tourmente atteignait et dont il disait : Ils pourront s'en remettre en procédant de telle ou telle façon… Il faut voir vite et oser… L'essentiel est de ne pas laisser constater une faiblesse… En affaires, c'est comme dans un combat de chiens… celui qui touche terre a vite la meute sur son dos…

Gérard se rappelait toutes ces paroles et il était convaincu que son père se relèverait de ce coup. C'est pourquoi il ne s'apitoyait pas trop sur le sort de Denise. Son espoir de reprendre les pourparlers interrompus germait, maintenant que la première secousse était passée.

Elle devait savoir… Gérard imaginait la scène. M. Laslay ému, Denise en pleurs. Sans doute lui en voulait-elle de fuir comme un malfaiteur sans la revoir… Mais il avait confiance dans la bonté du professeur qui saurait prendre sa défense.

Ses bagages étaient terminés. Il s'assit, se demandant ce qu'il allait faire jusqu'au moment du départ. Il alluma une cigarette, prit un journal, puis le rejeta. Trop préoccupé, il ne pouvait lire.

Il entendit que l'on frappait à sa porte. Ce fut Marcel Laslay qui entra :

— Mon cher garçon, s'écria le visiteur d'une façon tout américaine, je ne veux pas vous laisser partir sans vous revoir… Je me suis donné congé pour vous accompagner au bateau… Il y a des jours où il ne fait pas bon être seul…

— Comme vous êtes aimable, mon cher Marcel, et comme je vous remercie.

Gérard, repris par l'habitude, parlait en homme du monde qui cache son souci devant un étranger. Cette maîtrise de soi enchanta Marcel et il dit :

— Je m'aperçois que vous êtes courageux…

Le fils du banquier n'eut pas plus tôt entendu ces mots qu'il regarda son compagnon avec des yeux si mélancoliques, que Marcel jugea que cette belle énergie n'était qu'en surface. Il se félicita doublement d'être venu. D'ailleurs, il comprenait fort bien que son ami pût être accablé par de tels événements. Gérard était atteint dans sa richesse et dans son cœur.

Il dit gaiement à dessein :

— Bah ! ne vous désolez pas, mon cher… Les affaires d'argent s'arrangent… Les fortunes se font et se défont, il ne faut pas y attacher plus d'importance que cela ne vaut…

— Évidemment, répliqua Gérard, la voix enrouée par l'émotion, mais il faut que je m'y accoutume… puis, je ne suis pas seul à subir ce retour des choses : il y a mon père…

— Eh ! n'avez-vous pas toujours dit que M. Manaut était un lutteur ?

— Certes, je le pense… mais le coup a dû être rude… et il me tarde d'être auprès de lui…

— Je comprends ce désir… et je vois avec plaisir que vous testez le cher garçon qui nous est si sympathique…

— Oh ! ne me faites pas meilleur que je ne suis !… Je regrette ma richesse parce qu'elle me donnait trop d'occasions de créer des heureux… Cela me désole de n'avoir plus ces joies…

— Cher garçon, il ne faut pas que ce soit toujours votre tour de semer du bonheur… C'est une grande récompense, croyez-le, de pouvoir faire plaisir… Or, vous, cher Gérard, vous répandiez tout ce bien sans avoir mérité de le faire par votre travail…

Gérard fut frappé par ces paroles, et il répliqua songeur, comme s'il réfléchissait soudain à ces choses :

— Ce que vous dites là est fort juste…

— Je vous jette cette idée-là sans vouloir vous offenser, dear boy, mais uniquement pour vous montrer que chacun doit s'occuper de sa propre affaire… Vous verrez que ce sera plus doux encore de donner quand vous aurez vous-même acquis votre fortune…

Gérard regardait Marcel. Il était surpris par ces mots si sages et si fiers. Le jeune homme posait devant lui des problèmes qu'il

n'avait jamais agités.

Il murmura :

— Vous avez raison… Pourquoi profiterais-je du travail de mon père sans me donner le moindre mal ?

— C'est si beau de chercher sa voie, de progresser dans son ambition… Je gagnerais un gros lot que je ne le garderais pas !… Cet argent ne me sourirait pas… Le seul que je désire est celui que j'aurai gagné avec les ressources de mon intelligence, de mon expérience… Cela indique que l'on est un homme dont le cerveau compte…

Après un silence, Gérard dit :

— Oui, il est juste que je fournisse mon effort…

— À la bonne heure !… vous voici conscient de votre valeur propre…

Cependant, Gérard Manaut songeait : Que pourrai-je faire ? Quelles sont mes aptitudes ? Je n'ai pas été habitué à lutter pour la vie et je ne sais pas la manière de m'y prendre… Il admirait Marcel. Une détresse l'enserra de se sentir inférieur. Il voulut aussi qu'on le plaignît un peu et il prononça d'une voix étouffée :

— Ce qui m'est douloureux aussi plus que je ne saurais dire, c'est de rompre mes fiançailles avec votre sœur… Je suis tenu par ma conscience d'honnête homme de renoncer à mes projets, au moins temporairement… Je laisse naturellement votre sœur tout à fait libre, mais quoi de plus pénible pour moi que de me dérober au rêve d'une jeune fille, après lui avoir promis d'être, son soutien ?

— Vous avez agi comme il fallait, dear boy, mon père vous a aidé dans votre conduite… Il nous a parlé de vous avec grande affection… Nous avons tous jugé que vous ne pouviez faire autrement…

— Cela m'est si dur pourtant !… s'écria Gérard, mais sais-je ce que je serai demain !

— Ce demain est trop incertain pour que vous ayez en plus un autre souci… Pour lutter, l'homme doit avoir toute sa liberté… Vous commencez seulement votre vie sans savoir ce qu'elle vous donnera dans les premiers temps… Denise est triste, mais elle a compris…

— C'est vrai ?… elle ne m'en veut pas ?

— Oh ! dear boy !… elle vous plaint et voulait vous épouser pauvre pour vous réconforter…

— Chère Denise !…

Le visage de Gérard s'éclairait Les paroles de Marcel réchauffaient son cœur.

Mais cette lueur de joie fut de courte durée. La réalité était là. Il s'écria :

— Le beau songe est terminé malgré tout… Je serais amoindri en ne donnant pas à M Laslay ce que je lui ai fait espérer…

— Allons, pas de découragement… Ne songez plus au passé qui tue les forces… Soyez tout au présent, et, pour le moment c'est l'heure qui coule et qui nous presse… l'heure du départ du paquebot arrive…

Gérard empoigna sa mallette et les deux amis sortirent de l'hôtel pour s'acheminer vers l'embarcadère. Le soleil d'août brillait encore, à la fin de sa course, mais il ne faisait pas trop chaud.

Gérard murmura :

— J'avais débarqué ici, plein d'allégresse, de sensations nouvelles… J'ai trouvé dans votre famille un accueil chaleureux, j'ai cru y tenir le bonheur… Je croyais que je n'avais qu'à ouvrir simplement les mains pour que la manne m'arrivât…

— Ce serait trop facile, répliqua Marcel.

Ils atteignirent le paquebot. Gérard eut le cœur serré. Il lui sembla entrer dans une autre existence.

Chaque tour d'hélice allait le rapprocher d'un destin inconnu. Marcel l'accompagna jusque dans sa cabine, puis ils remontèrent sur le pont.

Paul Laslay y était. Il s'élança vers Gérard, et d'une voix gaie il s'écria :

— Hurrah ! dear boy, ne soyez pas mélancolique… vous allez seulement devenir quelqu'un… Vous avez commencé la vie à rebours : vous savez comment on dépense l'argent et vous allez, maintenant, apprendre à le gagner !… Vous en aurez des satisfactions, vous verrez…

Ainsi, tous parlaient la même langue… Gérard se rendit compte qu'on l'avait trouvé bon et charmant, mais qu'on ignorait la valeur de son intelligence. Pour ces garçons travailleurs et énergiques, il ne comptait pas encore.

Paul reprit :

— Je n'ai pas voulu vous laisser repartir sans une poignée de main… Vous nous donnerez des nouvelles, n'est-ce pas ?

— Sûrement…

— Je suis sûr que vous arriverez à vaincre l'adversité…

— Merci, Paul… répliqua Gérard touché par tous ces souhaits affectueux…

— La cloche sonne… nous allons redescendre, dit Marcel… Au revoir, Gérard…

— Au revoir… au revoir, mes amis !…

Gérard eût aimé dire quelque chose pour Denise, mais il se retint… À quoi bon ?… Il fallait, avant tout, qu'il sût quelle orientation allait prendre son existence. Par la sympathie qu'on lui montrait, il était sûr d'être défendu auprès d'elle.

Après le départ de ses amis, Gérard resta accoudé au bastingage. Le ponton fut enlevé et l'immense navire oscilla. D'un mouvement à peine sensible, le transatlantique gagna la pleine mer.

La terre se rapetissait, dorée par les derniers rayons du soleil couchant. On ne distingua bientôt qu'une ligne mince qui disparut à son tour.

Tout devenait silence et le bruit de l'hélice troubla seul la mer calme.

Gérard rentra dans sa cabine sans avoir eu conscience des heures qui passaient, tellement ces réflexions l'avaient soustrait à toute influence extérieure,

04

Le cœur battant, Gérard sauta du train. Il était 2 heures de l'après-midi. Un moment, il avait espéré voir son père sur le quai, mais il eut une déception : personne ne l'attendait. Il pensa que sa lettre avait eu du retard, comme une nouvelle lettre explicative de son père. En conséquence, il se dirigea vers la banque, avenue de l'Opéra.

Rien n'était changé dans l'aspect de l'immeuble. Il s'en réjouit et entra dans les bureaux. Tout de suite sa joie tomba. Il manquait aujourd'hui cette animation joyeuse qui donnait tant d'entrain aux occupations quotidiennes. Les employés travaillaient d'un air morne, et parmi eux se trouvaient des visages étrangers.

Gérard fut reconnu et on l'entoura avec sympathie. Il était très aimé, parce qu'il était sans morgue, affable, et qu'il prenait Intérêt à chacun. Il serra des mains, souriant, ne pensant plus à la ruine, heureux de se retrouver au milieu de visages familiers.

Il ne demanda pas son père, pensant qu'il était dans son bureau. Comme par le passé, il y pénétra et fut surpris de ne pas l'y voir. Trois inconnus occupaient la pièce et s'entretenaient gravement. Toute la réalité heurta soudain Gérard. Il eut peur. Où était son père ?

Soudain il craignit qu'on ne l'eût arrêté. Il pâlit et une souffrance l'égratigna. Il rejeta vite l'atroce pensée comme déraisonnable. Son père devait être en course.

Àpeine s'il osait se renseigner. Il appréhendait il ne savait quoi de plus triste encore que cette impression qui s'accentuait de ne plus être chez soi dans cet entourage.

Il questionna le plus vieil employé en sortant de ce bureau où il n'avait rien osé demander.

— Où donc est mon père, Monsieur Boreul ?

— Ah ! vous ne savez donc pas, Monsieur ?

— Non, parlez vite… Je descends du train à l'instant.

— M. Manaut est malade… Il a eu un éblouissement, il y a quelques jours, alors qu'il causait avec ces messieurs… Il est tombé et il s'est cassé la jambe…

— Mon Dieu !… murmura Gérard en passant la main sur son front.

— Ne vous alarmez pas, Monsieur Gérard ; il va bien, mais ne peut remuer… Vous comprenez qu'il n'a pas appris une nouvelle pareille sans dommage, surtout quand on est comme lui un si honnête homme ?…

Cette appréciation releva le courage du jeune homme. Il serra la main de celui qui lui parlait.

— Merci, mon cher Monsieur Boreul… Je croyais que mon père serait ici, à la tête de son personnel, en train d'aider à la liquidation de ses affaires… Je ne l'ai jamais vu malade et je suis extrêmement peiné par cette nouvelle…

— Cet éblouissement n'a rien été du tout… L'ennui est cette jambe cassée qui le tient immobile… Il a commencé par tout diriger… Vous savez que c'est un typhon qui a inondé les mines qui constituaient le fonds principal de la banque ?

— Je ne sais rien encore, avoua Gérard. Il comprenait maintenant que son père n'avait pu lui expliquer les circonstances plus amplement par suite de cette chute malencontreuse.

Boreul poursuivit :

— Une panique a saisi les clients. Ils se sont rués en foule à nos guichets, exigeant le remboursement de leurs dépôts. Le patron a payé avec tout ce qu'il possédait, mais cela n'a pas suffi. Devant la peur, les gens sont intraitables. Ils n'ont rien écouté, se sont plaints, et tout de suite la justice s'est emparée de l'affaire. Cela va vite comme la foudre, et M. Manaut ne méritait pas cela. C'est un homme intègre et il l'a prouvé. Il a été le jouet du malheur. C'est ce qui lui a donné ce malaise. Avec un peu de temps, tout aurait tourné autrement. Il aurait trouvé sûrement une idée…

Gérard écoutait comme en un rêve toutes les explications que lui fournissait Boreul. Un découragement l'envahissait. Il se sentait humilié, malgré tout le chagrin qu'il ressentait de la maladie de son père.

Àmesure que le vieil employé parlait, le ton devenait plus familier inconsciemment. Gérard sentait qu'il n'était plus le fila du « patron », celui qui a le prestige de la fortune et de la puissance.

Naguère, quand il entrait à la banque, on le regardait avec respect et une certaine envie dominait. Les sourires convergeaient vers lui avec le souci de lui plaire. Aujourd'hui, on l'examinait avec une sorte de commisération où il entrait, malgré tout, une sorte de satisfaction de le voir réduit à ses propres forces.

Évidemment, ce n'était pas brutal comme un soufflet, malt c'était en nuances, et Gérard les saisissait parfaitement. Il serra hâtivement la main de Boreul et s'enfuit. La porte retomba sur lui et de nouveau il eut la sensation qu'un nouvel abîme se creusait entre le passé et le présent

Il resta un moment sur le seuil de la banque pour évaluer tout ce qu'il perdait, comme s'il prenait un élan devant l'avenir, dans lequel il allait entrer.

Sa gorge était contractée comme si les sanglots la lui serraient, mais il se reprit : le devoir était d'aller de l'avant, de n'avoir pas peur de la lutte.

Sans réfléchir à la dépense, il prit un taxi pour se faire conduire avenue Montaigne, où était situé l'appartement. Quand il fut dans la voiture, il pensa que probablement son automobile n'existait plus. Son père l'avait sans doute vendue.

Un monde inconnu se dressait devant ses yeux et il était tenu de s'habituer insensiblement à sa réalité. Il arriva devant l'immeuble. Le concierge le reçut, la mine apitoyée.

— Ah ! vous voici, M'sieu Gérard…

— Mais oui, Gullet.

— Vous avez voulu revoir l'hôtel ?

Gérard, surpris du ton, regarda Gullet et lui dit :

— Mon père n'est donc pas là-haut ?

En prononçant ces paroles, il pensa que le banquier était peut-être dans une clinique, et cela le peina.

Il attendit la réponse avec anxiété.

— Votre père, M'sieu Gérard…

Le début de la phrase heurta le jeune homme.

Jamais le concierge n'avait dit autrement que « Monsieur ». La familiarité inaccoutumée donna de nouveau un malaise à l'arrivant, mais cette impression ne dura qu'un éclair, le temps juste d'écouter la fin des paroles :

— Votre père, M'sieu Gérard, n'habite plus ici, mais un logement de la rive gauche, rue…

Gérard croyait entendre parler hébreu. Son cher père habitait une rue inconnue de lui, et sans doute un asile modeste qui devait manquer de tout le confort auquel il était habitué. Ainsi, il en était arrivé là !

— Vous pensez bien, M'sieu Gérard, qu'il a fallu vendre ici pour payer les clients… C'est qu'ils ne sont pas commodes quand ils se figurent perdre leur argent !… Ah ! sapristi !… on l'insultait, votre père, y paraît… et pourtant personne n'a été lésé… Il a agi pour le bien de tous, et personne ne peut lui reprocher quelque chose, ça non… Il a pu garder les bibelots de votre chambre, c'est tout…

L'effroi bouleversait Gérard. Mais, au milieu de l'épouvante de se savoir, ainsi que son malheureux père, dépossédé de tout, une satisfaction lui restait : unanimement, on reconnaissait la parfaite loyauté du banquier, ainsi que son désintéressement.

L'honneur n'était pas entaché.

Le concierge ajouta :

— Si Monsieur n'avait pas eu cet accident, les choses se seraient arrangées autrement ; mais, pour le moment, il est cloué ; mais ça reviendra…

L'homme, dans cet espoir, eut un retour de respect. Il n'avait jamais eu à se plaindre de son patron et il se pouvait qu'il eût recours à lui plus tard. Il fallait être prudent.

Décontenancé, Gérard prit l'adresse exacte, expliquant que, revenant d'Amérique, il n'avait pas eu d'autres nouvelles.

— Les courriers prennent du temps.

— Je crois bien, et vous voyez, M'sieu Gérard, ce qui peut arriver en quinze jours !

Le jeune homme reprit un taxi pour se faire conduire. Il ne voulait pas perdre une minute de plus pour ce revoir qu'il appréhendait autant qu'il le désirait. Les idées les plus contradictoires se pressaient en foule dans son cerveau, et la question matérielle y occupait une place prépondérante. C'était peut-être la seule que Gérard n'eût jamais agitée, et il arrivait qu'elle le dominait de toute sa puissance.

Comment son père s'y prendrait-il pour vivre ? À entendre Boreul, le banquier avait fait argent de tout et il restait encore un client à rembourser, un ami qui attendrait.

Donc M. Manaut ne possédait plus rien…

Gérard frissonna. Penser que l'on est seul au monde pour subvenir à ses besoins n'est pas un malheur quand on a pour soi la jeunesse avec la force. Mais savoir que la vie d'un malade dépend

de votre initiative est terrible lorsqu'on n'a pas été habitué à gagner sa vie.

Le jeune homme ne pensait pas sans angoisse à ce problème auquel il n'était pas préparé. Il ne s'attendait pas à une calamité aussi complète. Il comptait sur l'appui effectif de son père, sur ses conseils, sur son entraînement vers le but déterminé. À deux, le fardeau est plus léger.

Ce fut le cœur battant que le jeune homme descendit de voiture. Il régla le chauffeur qui démarra dans la petite rue silencieuse.

Gérard jeta un coup d'œil autour de lui. Ce qui l'environnait manquait d'élégance, et il fut atteint dans ses goûts. Mais il ne fallait pas s'attarder sur des faits aussi insignifiants.

Il s'engouffra rapidement sous la porte cochère et demanda où habitait M. Manaut. Un concierge rébarbatif lui répondit :

— Au troisième, porte à gauche.

Ce fut lentement que Gérard monta degré par degré l'escalier sans tapis. Par habitude, il avait cherché la cage de l'ascenseur, mais il n'en existait pas dans l'immeuble.

Il sonna, presque défaillant, à la porte indiquée.

Une voix cria :

— Entrez…

Il ouvrit et se trouva dans un petit vestibule sur lequel une porte était ouverte.

Il s'avança. Près d'une fenêtre, un malade était étendu sur une chaise longue.

— Mon père !

— Gérard !

Le fils, en deux enjambées, fut près de son père qu'il enlaça de ses bras.

— Papa ! papa !... quel retour !...

Sans fausse honte, Gérard pleurait.

Quel retour, en effet, et combien différent de celui qu'il imaginait !

Il devait rentrer marié, dans un hôtel qu'il rêvait de rendre plus élégant encore, et il savourait d'avance tout le plaisir de gâter sa jeune femme en l'entourant de luxe.

Aujourd'hui, il échouait dans un logement misérable, en face d'un père malade...

Il suffoquait d'émotion, ne sachant plus que dire.

— Mon fils, mon cher fils ! répétait le malade.

Gérard avait craint que l'état de son père ne fût pire. Quand il avait entendu parler d'éblouissement, il avait eu très peur de quelque congestion qui eût atteint pour de longues semaines ce cerveau si solide.

Mais l'esprit était lucide et les yeux pétillaient d'intelligence. La voix sonnait peut-être un peu voilée, mais le revoir émouvant pouvait en être cause.

— Mon cher fils ! quel effondrement ! Combien je suis peiné pour toi !… Combien j'aurais voulu te laisser tout ignorer !… Quel sort je te fais, mais ce n'est pas de ma faute !

Cri sublime d'un père qui s'excuse de donner un tel destin à son enfant.

— Mon cher papa, ne t'alarme pas pour moi… J'ai compris que j'avais vécu comme un inutile en ne faisant pas mon devoir d'homme. C'est à mon tour de travailler.

— Mon pauvre enfant !… Tu devais revenir heureux, et te voici seul, ayant sans doute causé de la douleur… et j'en suis responsable !…

— Ne parlons pas de cela. Tu n'es pour rien dans cette catastrophe… Le typhon est une force brutale que rien ne pouvait faire prévoir…

— Peut-être n'ai-je pas assez vérifié les moyens de protection de cette mine… On est toujours responsable jusqu'à un certain point, mais on s'en aperçoit toujours trop tard… Changeons de sujet. Ta fiancée ne t'en veut pas trop ?

Gérard pencha le front un moment, puis répondit :

— Personne n'a songé à analyser ses sentiments ; nous avons obéi aux faits… Je ne pouvais que rendre sa parole à M Laslay et elle ne pouvait guère aller contre ma décision. Je ne crois pas, d'ailleurs, que son père le lui eût permis…

— Ce pauvre Laslay ! Ah ! comme il est cruel de causer de la peine… Cette petite famille eût été si heureuse !…, et en un moment, toute leur paix a été troublée…

— Pauvre père ! tu ne penses même pas à toi… Dans la vie des Laslay, rien n'est changé. Ils ont eu une grosse déception et Denise doit être meurtrie dans son rêve. Mais ils reprendront leur existence paisible. Nous, au contraire, nous avons d'autres habitudes à prendre… C'est pour nous une réadaptation complète, en plus de l'avenir à établir…

— La Providence nous conduit, murmura le banquier. Je t'ai envoyé en Amérique, obéissant à je ne sais quelle impulsion. Tu y trouves une fiancée et, subitement, tout est changé dans nos projets pour nous mener à quoi ? Dieu seul le sait !

— Ce n'est que pour un bien, crois-le, père. Nous nous relèverons de ces surprises… Je vais chercher une situation…

— Mon pauvre petit !…

— Je vais chercher une situation, reprit Gérard, et il est probable que je la trouverai vite. Nous avons des amis, tout au moins des relations qui ne nous laisseront pas dans l'embarras.

— Les amis, mon enfant, deviennent plus rares quand on a besoin d'eux… On fuit celui qui sollicite…

Gérard se tut pendant quelques secondes, puis il demanda, comme s'il voulait chasser une idée obsédante :

— Tu n'es pas seul ici, père… ; tu as conservé un des domestiques ?

— Non, mon fils. Une femme du voisinage m'aide le matin et le soir. À midi, elle m'apporte des aliments qu'elle a cuits chez elle.

Gérard regarda son père avec un air abasourdi.

En étaient-ils tous deux arrivés à ce degré de misère ? Loger dans trois pièces sordides et n'avoir plus aucun service ?…

Cependant, le jeune homme essaya de maîtriser sa surprise. Il dit vivement :

— Je pense que tout cela changera bientôt, mon père, et que tu auras de nouveau un valet de chambre qui, je ne le cache pas, serait bien nécessaire pour l'instant. Je suis même surpris qu'Alexis, qui te paraissait si dévoué, ne soit pas demeuré près de toi.

— Il aurait fallu le nourrir, murmura non sans une sorte de honte le pauvre M. Manaut. Tu ne sais pas quels revenus représente un tel luxe !…

Non, Gérard ne le savait pas. Il n'avait jamais compté. Son père lui donnait chaque mois son argent de poche et s'occupait de la dépense de la maison. Quand le jeune homme désirait une somme un peu plus forte, pour un voyage ou une bonne œuvre, il demandait un surplus qui était toujours accordé. Il constatait aujourd'hui dans quelle ignorance il avait vécu, touchant des questions aussi importantes.

La réflexion de son père le décontenança. Il sentit toute la futilité de sa vie et l'insouciance qui le caractérisait.

Il dit, s'efforçant d'être gai :

— Je vais apprendre tout cela ! Il est grand temps que je change ! Je vais connaître le prix des choses et le mal que l'on a pour les gagner…

— Mon pauvre enfant !… répéta le père ému.

— Ne nous attendrissons pas. Je suis un homme et je dois accomplir mon devoir. Je suis solide, Dieu merci, et j'arriverai bien à triompher de la vie ! Pour le moment, je vais voir ma chambre. Est-ce cette porte ?

— Non, celle-là est a mienne. La tienne est là.

Le jeune homme pénétra dans la pièce désignée. Il y vit, accroché, le portrait de sa mère. Il en eut comme un choc et il lui semblait qu'il prenait seulement possession de ce logis. Jusqu'alors, il ne réalisait pas encore pleinement le changement de situation, gardant comme en un rêve le cadre de la vie passée. De voir transportés entre ces quatre murs misérables quelques débris de l'ancienne splendeur le plongeait brusquement dans la vérité.

Il sentit une fois de plus que le présent était irrémédiable et qu'il fallait le supporter.

Il n'avait pas pris ses malles avec lui, inspiré par quelque pressentiment. Il se demanda comment elles pourraient tenir dans ces pièces exiguës. Il en comprit l'impossibilité et se dit qu'il lui faudrait rapporter ses affaires par séries. Il serait la risée du concierge et des locataires, si on voyait décharger là ses deux malles de luxe.

Il faillit se laisser aller de nouveau à un accès de désespoir, mais il se domina. Il ne pouvait cependant pas se laisser étreindre par le découragement devant son père…

Il rangea dans ses tiroirs les différents objets retirés de sa mallette. Comme le logement était petit, il conversait avec M. Manaut tout en procédant à l'ordonnance de sa chambre. Rageusement, il jeta sur son lit de fer son élégant pyjama de soie. Il se dit

intérieurement que la flanelle serait beaucoup mieux dans ce logis et il se promit d'en acheter un autre au plus tôt.

Enfin, il revint près de son père en demandant : — Je ne t'ai même pas demandé si tu souffrais beaucoup, père ?...

— Pas du tout. Je ne souffre que de l'immobilité, et c'est trop. J'ai la jambe cassée en trois endroits, paraît-il, et cela complique légèrement mon cas... Quant au cerveau, il est lucide... j'ai des idées : je sais que ma présence pourrait être utile en Espagne. Il faudrait que je fusse debout pour redonner de l'élan à mes projets... Je suis au supplice...

— Ne pense pas trop à ces choses, père. Le repos, même forcé, ne pourra que t'être salutaire.

— J'en doute... Je me fatigue autant à ne pas travailler. Pour certains cerveaux, le repos est une lassitude.

Gérard regarda son père. Ce point de vue était nouveau pour lui. Il était convaincu que le travail était une fatigue, et souvent les heures de bureau lui paraissaient lourdes. Et cependant, elles étaient courtes, légères, comme celles d'un amateur qui ne comptait guère. C'était la parodie du travail.

Un silence un peu oppressant tomba.

Puis M. Manaut questionna Gérard sur les Laslay.

— Fais-moi le portrait de chacun des enfants, bien que tu me les aies déjà décrits.

Il prit grand plaisir à écouter les anecdotes que lui conta son fils.

La famille fut dépeinte comme un modèle de force morale et de confiance qui aidaient à la réussite. Gérard évitait cependant de parler trop de Denise, le sujet étant lourd à son cœur. Il se croyait grand coupable envers la jeune fille et ses torts le hantaient. Il regrettait, ce soir, d'être tant allé à ce foyer pour y jeter de la tristesse.

Comme si M. Manaut lisait en lui, il entendit :

— Quel malheur d'avoir sollicité la main de cette jeune fille juste avant cette catastrophe !

Il semblait au banquier que sa ruine ne comptât pas devant ce manquement à l'honneur, car pour lui c'était une honte cruelle d'être obligé de se rétracter.

Devant ce tourment de son père, Gérard s'écria :

— Mon père, tout s'arrangera avec un peu de patience. Ne nous attardons pas sur les faits irrémédiables. Tu n'es pas responsable des éléments qui ont provoqué ta ruine. Personne ne pourrait t'en vouloir… Si tu avais joué à la Bourse et spéculé sur l'argent de tes clients, tu pourrais craindre quelque juste retour de la justice divine ; mais tu as donné tout ce que tu possédais…

Ces paroles parurent calmer la mélancolie et l'amertume de M. Manaut.

Il avoua à son fils :

— Je n'envisageais pas ton retour sans effroi… Je craignais des paroles de regret qui n'auraient ajouté qu'à ma peine, sans nous sortir de cette impasse. Je t'avais tant choyé ! Tous mes efforts et ma joie tendaient à t'épargner le moindre des soucis, je te voulais

heureux, toi, enfant sans mère !... Je ne prévoyais pas ton attitude... Tu aurais pu te retourner contre moi et m'accuser de te plonger dans un présent insupportable. Grâce à Dieu, tu as du cœur !... Je constate que tu as pris ton parti de cette déception et que tu es prêt à affronter le sort. On est plus fort quand on n'a pas à remonter le moral de celui qui vit à vos côtés... Merci, bon et cher Gérard, de te savoir si noblement prêt à supporter l'épreuve...

Le jeune homme, dans son émotion, ne put que balbutier :

— Mon père !... mon père !...

Il s'était incliné sur l'épaule du malade et il entendait, non sans gêne, ces paroles, car il était loin d'éprouver la sérénité qu'il affectait.

Un affreux dégoût de la vie envahissait subtilement son âme, et il s'interrogeait loyalement. Résisterait-il aux heures de misères multiples qui se profilaient devant lui ?

Il ne se sentait un peu de courage que pour cacher à son père la détresse qui inondait son cœur. Il n'avait plus de goût à quoi que ce fût et nul ressort pour lutter.

Il savait que, hors de la vue de son père, il ne serait plus qu'une loque secouée à tous les vents. Un chaos roulait dans sa tête, une courbature ankylosait ses membres, et son cerveau, figé par tant d'imprévu, se refusait à toute initiative.

— Nous sommes deux énergiques, reprit M. Manaut. Je ne te connaissais pas, je ne savais pas que tu avais hérité de mon activité. Je te croyais un peu mou, te laissant vivre au gré des circonstances...

— Nous sommes deux énergiques, répéta Gérard. Ne crains rien, je lutterai…

Pendant qu'il prononçait ces mots, sa pensée se vidait de toute force et il voyait de moins en moins clair devant lui. La réalité dépassait tout ce qu'il avait imaginé. Il ne comprenait pas que la pauvreté qui l'attendait ne conservât pas une certaine élégance. Mais, subitement, c'étaient les quatre murs exigus et nus, sans pain dedans.

Son père allait lui parler quand leur vieil ami entra

05

L'arrivée de l'ancien missionnaire fut comme une lumière dans le logis. Gérard eut une joyeuse exclamation et s'élança vers l'ami de toujours.

Le P. Archime le serra dans ses bras en disant :

— Te voici rentré, mon cher Gérard… Je suis bien aise de te voir… La traversée ne t'a pas trop abattu ?

En prononçant ces paroles, le prêtre examinait profondément Gérard, comme s'il voulait pénétrer au fond de son âme.

Il avait mesuré toute l'étendue de sa détresse en entendant son cri de joie qui ressemblait à un cri de soulagement. Il sentait que le jeune homme acceptait mal la situation.

Cependant, il crut s'être trompé, quand le banquier parla :

— Gérard est admirable… Son changement de fortune le laisse à peu près indifférent… Il est presque satisfait d'entreprendre la lutte pour la vie…

— Ah ! tant mieux ! tant mieux !… riposta le missionnaire en scrutant le visage du jeune homme, ce sont là de bonnes paroles… Je venais pour réconforter, pour consoler, et je constate que j'en ai plus besoin que vous… C'est parfait.

Il eut ce rire épanoui qu'on aimait parce qu'il chassait le souci des moindres replis de l'âme.

— Que c'est encourageant de rencontrer sur sa route des caractères forts qui ne s'insurgent pas contre les décrets de la Providence…

— C'est tellement inutile… laissa tomber M. Manaut.

— Malheureusement, bien des gens ne raisonnent pas comme toi, mon cher ami… On se figure souvent qu'en se plaignant et en larmoyant, la situation changera et se travestira magiquement en joie et en beauté… Chacun se croit si intéressant et si digne d'exciter toutes les pitiés…

Gérard écoutait. Il essayait de garder son masque plein de sérénité, mais il ne se contraignait qu'avec peine.

— Que vas-tu faire, Gérard ?

Cette question directe le laissa sans réponse.

En une vision, passa devant lui le tableau d'un jeune homme assis à une table de travail, dans une administration quelconque. Du matin au soir, plume aux doigts, front penché sur la feuille, il

serait là, aux ordres, lui qui ne savait pas trop ce qu'était le mot obéir…

Au bout de quelques secondes, il se ressaisit pour murmurer :
— Je ne sais pas encore… je suis encore un peu surpris… Je n'ai examiné aucune question encore… il me faut un peu de temps…

— Du temps, du temps, répéta le P. Archime, nous n'en avons pas trop…

Gérard leva vivement son regard sur celui qui parlait ainsi.

— Le P. Archime a raison, ratifia fermement le banquier… Nous ne pouvons pas trop attendre… Il ne me reste pas d'argent…

— Pas d'argent ?

Le jeune homme stupéfait contempla son père. Ces deux mots, nouveaux pour lui, sonnèrent comme un tocsin à ses oreilles. Une sensation étrange s'en dégageait. Un fantôme se levait auquel Gérard n'aurait jamais cru penser sérieusement, celui de la faim…

Tout à l'heure, quand il pensait : « pas de pain », il croyait à une image, sans songer à la vérité stricte. Il repoussa ce spectre avec horreur, essayant de garder son expression impassible.

Il répondit avec une gaieté factice :

— Nous en ferons rentrer, papa… Je vais chercher dès ce soir à m'employer. Cela ne doit pas être difficile à trouver…

Le P. Archime eut un geste, mais il s'arrêta et laissa M. Manaut s'écrier :

— Ah ! si j'étais debout… tu ne vivrais pas ces heures terribles, mon pauvre enfant !

— Allons, pas de désespérance… Il ne faut pas exagérer l'affection que l'on porte à ses enfants… C'est en leur évitant trop de peine qu'on finit par leur en donner… Nous nous occuperons d'une situation pour Gérard tout à l'heure… Tu vas sortir avec moi, et nous examinerons tes capacités, tes tendances… Il y a certainement un genre d'occupation que tu dois préférer à d'autres ?

Pour le moment, Gérard ne se sentait aucune inclination spéciale pour quoi que ce fût. Il était en plein brouillard et s'ingéniait seulement à ne pas se laisser troubler par une dépression qu'il sentait grandir.

Pas d'argent. Lui qui le dépensait si largement sans se demander seulement par quel prodige de volonté son père le lui gagnait.

Maintenant, il était acculé à l'angle de la misère et il faudrait arracher sou par sou à celui qui l'emploierait, afin d'empêcher son père malade de mourir d'inanition !

Les cheveux de Gérard se dressaient sur sa tête en songeant au tragique de la situation.

Le P. Archime dit :

— Tu vas m'accompagner, Gérard… Je suis obligé d'aller de l'autre côté de Paris et je n'ai pas de grands loisirs pour l'instant… J'ai des malades bien intéressants…

— Et je ne peux plus t'aider, mon pauvre Archime…

— Eh ! cela reviendra !… C'était trop beau !… le tabac se perdait dans les coins et le chocolat et le sucre gâtaient leur esto-

mac… Une petite diète sera salutaire…

Malgré cette gaieté, le regret flottait dans le cœur de ces deux hommes habitués à s'entr'aider dans leurs bonnes œuvres…

Le malheureux Gérard assistait impuissant à cet échange de paroles.

Le P. Archime reprit :

— On te laisse pour quelques minutes, mon vieil ami… Tu n'as besoin de rien ?

— Non… non… D'ailleurs, la femme de ménage va venir pour préparer le repas… Sois exact, mon petit, nous dînons à 7 heures… Je me couche très tôt après mon repas… Tu m'aideras ce soir, ce sera une économie… Je ne ferai pas revenir cette femme…

Gérard écouta ces phrases sans faiblir, alors que la plus atroce détresse fouaillait son cœur.

Son cher père en était réduit là ! Malade et sans domestiques pour le servir, alors que toute sa vie ainsi que celle de ses parents et grands-parents s'étaient passées dans le bien-être et le luxe.

Une larme perla aux cils du jeune homme, une larme qu'il refoula non sans peine.

Il put dire, sans que sa voix parût changée :

— C'est entendu, père… je reviendrai dès que possible… Je suis certain d'être là avant 7 heures… mais tu comprends mon impatience de trouver un emploi rapidement…

— Pauvre petit… tu es admirable !…

La porte se referma sur le P. Archime et Gérard. Sur le palier, le jeune homme se jeta, avec un gémissement, sur la poitrine du missionnaire.

— Ah ! mon grand ami, quel calvaire !

— Quoi !... c'est ainsi que tu te conduis ?... Ton beau courage n'était-il que de surface ?... Allons, remets-toi, tu dois être plus énergique... Pense donc que l'honneur est sauf... Ah ! nous avons bien travaillé, ton père et moi !... Malheureusement, il s'est cassé la jambe... Il aurait mieux valu que ce fût moi... Et encore, je n'en sais rien... À bien réfléchir, ces événements vont t'éclairer sur la vie...

— Je n'en peux plus, bon Père !... Quelle chute !... quelle tristesse ! Je ne savais pas que ce serait si douloureux... J'ai beau me raisonner, je suis débordé par tout ce que je pressens... Quand je pense que je dois subvenir aux besoins de mon pauvre père, je suis assailli de frayeur...

— Tu t'y accoutumeras, mon petit... Tu n'as pas eu ta responsabilité développée et tu te crées des montagnes pour un devoir qui deviendra très naturel... Combien d'hommes sont dans ton cas et, à ton âge, nourrissent une femme et des enfants... C'est presque normal... Félicite-toi de n'avoir pas conclu ton mariage avant cet événement... Non seulement tu aurais entraîné ta femme dans un avenir hasardeux, mais tu aurais eu deux bouches à nourrir tout de suite, sans compter la tienne, avec tes seuls moyens...

Le P. Archime, qui tenait le bras de Gérard, le sentit frémir.

— C'eût été le désespoir pour moi… Ma torture morale est suffisamment grande de penser que je suis chargé de mon père…

— On subit ce qui vient, mon pauvre petit… Crois que si je pouvais t'aider, ce serait déjà fait… mais je ne connais que des pauvres, ce sont là mes seuls amis… Ton père faisait exception parce que nous avons joué ensemble gamins au temps lointain de notre enfance… C'était sans doute trop d'un ami riche…

— Il vous était cependant bien nécessaire…

— Oui, mais tu comptes aussi, toi, le fils… Il fallait que ton heure vînt… Chacun a sa part de luttes dans ce bas monde… Tu verras que le côté actif te séduira bientôt…

Le P. Archime parlait comme les Laslay… À pas lents, les deux amis descendaient l'escalier, et ce fut à peu près remis que Gérard franchit le seuil de l'immeuble. Son compagnon lui dit :

— Faisons quelques pas à pied… Nous prendrons un tramway tout à l'heure… La rue n'est pas populeuse et nous pourrons causer un peu… À quelles démarches penses-tu ?

— J'ai l'intention de me rendre chez M. Laboral. Un ancien bon client de papa, M. Laboral… Je suppose qu'il pourra me caser dans sa maison…

— Le fabricant d'automobiles ?

— Oui…

— Que feras-tu là ?

— Je serai dans les bureaux, je présume…

— Tu gagneras combien ?

— Que sais-je ?… environ de dix-huit cents à deux mille francs par mois…

— Comme tu y vas !… Je crains bien que tu n'aies quelques désillusions sous ce rapport…

— Comment !… vous pensez que je n'atteindrai pas ce chiffre ?… Je croyais être modeste en l'énonçant… Il me fallait cela rien que pour l'automobile que je conduisais moi-même…

— C'est possible… mais l'argent est plus vite dépensé que gagné, et je suis convaincu que, pour un début, jamais un patron ne te donnera pareil chiffre…

— Vous me consternez… Enfin, nous verrons… Je passerai chez Laboral tout à l'heure… Je suis très pressé de sortir de cette incertitude…

— Tu as raison… Quittons-nous ici, et que le ciel te conduise, mon enfant… J'irai vous voir demain.

Le P. Archime serra affectueusement la main de Gérard et le suivit des yeux quelques secondes. Il murmura :

— La Providence le protégera… il a toujours été droit et bon… Il a son temps d'épreuve, c'était inéluctable… Les inutiles ont souvent une période où la revanche fatale survient… C'est dans l'ordre de l'équilibre général. Dieu n'aime pas que l'intelligence reste inactive… Il faut se servir des dons qu'il nous a consentis…

Le P. Archime poursuivit sa course vers ses pauvres, tandis que Gérard prenait l'autobus pour aller à la maison des automobiles Laboral.

Il s'essayait déjà au système d'économie. Il avait rarement pris ce moyen de transport, et quand il se vit obligé d'attendre son tour pour obtenir une place sur la plate-forme, il lui sembla descendre dans la hiérarchie sociale.

Heurté, bousculé, mal préparé aux secousses du véhicule, il songea, pour la première fois de sa vie, à plaindre les femmes qui se trouvaient debout oscillantes, sur la plate-forme inconfortable.

Quelle mélancolique comparaison il fit avec son automobile douce et silencieuse !

Il eut beaucoup de mal à tirer une pièce d'argent de son gousset. Perdant son équilibre, il dut se tenir à la poignée où s'accrochaient déjà trois autres voyageurs. Enfin, une place fut libre à l'intérieur et Gérard essaya de l'atteindre. Mais n'ayant pas l'habitude de ces luttes, il fut devancé. Il ignorait avec quelle impatience ces places étaient guettées.

Il put enfin arriver à se caser, mais il crut bon de délaisser son coin en faveur d'une vieille dame qui tanguait sur la plateforme. Il fut surpris de voir qu'il était le seul à faire ce geste.

Plus tard, à mesure qu'il avança dans le chemin nouveau, il comprit que bien des hommes, las de leur journée, conservaient leur place assise parce qu'ils avaient besoin de repos.

Ce jour-là, Gérard ne savait pas encore ces choses et il était tout indigné.

Il descendit au point le plus rapproché de sa course. Il accomplit encore un trajet de quelques mètres et entra dans la maison d'où il espéra le salut.

— Je désire parler à M. Laboral…

— De la part de qui ?

— De M. Gérard Manaut…

Le jeune homme patienta. Au bout d'un quart d'heure qu'il trouva long, on l'introduisit dans un bureau spacieux et confortable.

— Bonjour, cher Monsieur…

Gérard s'avançait, dégagé.

M. Laboral, grisonnant, lui tendit une main molle.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Gérard ?

Depuis longtemps, l'industriel connaissait les Manaut. Son fils avait été camarade de collège de Gérard. Il connaissait leur ruine, naturellement, et se tenait sur la réserve.

— Mon Dieu, cher Monsieur, je viens pour une requête. L'attitude de M. Laboral se figea davantage. Il allait sans doute être question d'un emprunt, et par les temps actuels, chacun a besoin de ses disponibilités. L'industriel n'était pas un altruiste. Il répliqua d'un air froid :

— À quel sujet puis-je vous être utile ?

Gérard se sentait peu encouragé, mais il ne perdit pas son sang-froid et demanda :

— N'auriez-vous pas une situation pour moi dans votre affaire ?

Le visage de son interlocuteur s'éclaira. Si ce n'était que cela, la réponse devenait plus facile.

L'industriel reprit un aspect naturel, avec une nuance protectrice.

Gérard nota cet air qu'il n'avait jamais remarqué quand il était encore le fils du banquier richissime.

— Mon jeune ami, dans les affaires il me faut des agents expérimentés. Vous comprendrez aisément que je ne puis vous donner des appointements sérieux que si vous me fournissez un travail sérieux… Or, votre passé n'a pas été utilisé d'une manière efficace… Quelles sont vos capacités ?… je les ignore… Vos preuves ?… je les attends…

Sur ces paroles, M. Laboral se renversa dans son fauteuil, ajusta son lorgnon, croisa ses jambes, et regarda, les sourcils levés, le malheureux candidat. Ce dernier soutint le rayon de cette omnipotence et répliqua :

— Monsieur, je n'ai aucune prétention… Je suppose que je saurai m'adapter à l'emploi que vous voudrez bien me désigner…

— Il me faut connaître vos aptitudes…

— Je les ignore moi-même, n'y ayant jamais attaché d'importance…

— Il faudrait tout prévoir, dit d'un ton doctoral le puissant industriel… Savez-vous démonter une automobile et la remonter ?

— C'est un métier de mécanicien… — Evidemment, Monsieur…

M. Laboral avait glissé dans cette réponse polie beaucoup d'impertinence.

Gérard ne broncha pas.

— Je devine que cela ne vous conviendrait pas, mon jeune ami… Voici autre chose : je manque de placiers… Peut-être pourriez-vous, avec vos relations, vendre des autos ?… Je ne donne aucun traitement fixe à mes représentants… Ils ont un large pourcentage sur les voitures qu'ils me font vendre et sur leurs accessoires…

Comme en un tableau rapide, Gérard se vit tenu de poursuivre de ses insistances les personnes qu'il connaissait, anciens clients de son père, amis d'hier, indifférents d'aujourd'hui…

Il s'imagina, déclamant le boniment, usant ses forces vives pour happer une commande…

Aurait-il le courage d'importuner tout le monde ? Saurait-il guetter patiemment l'acheteur ? Que gagnerait-il ?… Son gain serait proportionné à la somme de ténacité qu'il déploierait, à l'humiliation qu'il subirait…

— Je réfléchirai, Monsieur, répondit-il avec une certaine hésitation.

L'industriel craignit sans doute que cet employé en qui son flair commercial appréciait les relations étendues ne se dérobât, et il reprit :

— Ne tardez pas trop… ces situations sont fort recherchées… Vous pouvez compter sur deux mille francs par mois, l'un dans l'autre, en vous donnant activement à votre métier.

Gérard frémit. Deux mille francs aléatoires pour courir toute la journée, parler sans arrêt et rentrer harassé. De plus, il fallait être bien vêtu, représenter de manière élégante la maison qui l'employait. Il n'était pas assez naïf pour être sûr de gagner cette somme que l'on faisait miroiter devant son esprit indécis, mais ce dont il était sûr, c'est qu'il était obligé de se nourrir et de nourrir son père…

Ne valait-il pas mieux avoir une situation plus stable en sacrifiant quelques centaines de francs ?

— Que donnez-vous, Monsieur, aux employés qui débutent dans vos bureaux ?

— Mon personnel est au complet dans cette section, mais un apprenti mécanicien a trois et quatre cents francs par mois… Gérard ne put répondre. L'effroi le paralysait. Quatre cents francs !

Il se leva et dit, essayant de conserver l'aisance qu'il possédait en entrant :

— Je vous rendrai réponse demain, Monsieur…

— C'est entendu…

M. Laboral ne le reconduisit pas. Il le regarda disparaître et murmura :

— L'apprentissage de la pauvreté est une dure école… Il finira par se contenter de peu…

Gérard s'en alla très assombri. Cette première tentative le laissait quelque peu désemparé.

Il regretta soudain l'entourage familial des Laslay. Il pensa qu'en Amérique il eût été soutenu, conseillé par ses amis avec une note joyeuse et pleine d'entrain. Marcel et Paul auraient crié : Hip ! hip ! hurrah ! et lui auraient déniché une place où il aurait pu se révéler… Mais ici, les quelques camarades qu'il rencontrait ne travaillaient pas et ne sauraient pas l'orienter… Et puis, le respect humain lui interdisait de solliciter l'obligeance de jeunes gens avec qui ses rapports n'avaient jamais dépassé l'amabilité de surface.

Mais pourquoi user sa pensée en des hypothèses irréalisables ? Le présent était son père qu'il ne pouvait abandonner et qu'il devait secourir.

Le réconfort lui serait fourni par le P. Archime, ami d'une sûreté à toute épreuve.

Gérard se gourmanda pour s'être laissé aller à cet accès de dépression. Il eût été ridicule de compter sur un succès à la première démarche.

M. Laboral avait la réputation d'un industriel assez dur, et, Dieu merci, tous n'étaient pas ainsi !

Son père lui avait souvent parlé de M Baret, un avocat charmant, et Gérard résolut d'aller le trouver. Ses connaissances en droit lui seraient utiles, et il se blâma de n'avoir pas commencé par cette course.

M Baret avait ses bureaux situés place Vendôme et Gérard s'y rendit dans un taxi. Il craignait, l'heure s'avançant, de ne plus rencontrer personne.

Il arriva vers 6 heures. Les bureaux étaient fermés et le concierge lui apprit que l'avocat ne recevait que le matin et sur rendez-vous.

Ennuyé par cette perte de temps, Gérard prit le parti de rentrer.

Il s'engouffra dans le métro, jugeant que ce serait le mode de locomotion le plus rapide et surtout le plus économique.

Il prit des secondes, sans songer que l'heure d'affluence se préparait. Il fut surpris du flot pressé qui encombrait les quais et surtout de l'attaque imprévue qui eut lieu à l'arrivée de la rame. Chacun voulait être le premier à monter. Il s'indigna contre la bousculade. Toute sa distinction se hérissait devant cette poussée déconcertante et devant ces coups de coudes brutaux. Plus rien ne comptait. Ni courtoisie, ni pitié. Il fallait conquérir une place. Il fallait à n'importe quel prix se caser dans le compartiment, supporter l'étouffement, abdiquer la politesse, se conduire comme une force qui ne connaît rien d'autre.

Gérard apprenait la vie, la vie de la fournaise, la vie de ceux qui sont pressés, qui sont ivres de bruit et de travail, qui ont perdu le contrôle de leur libre arbitre devant l'heure qui avance, la faim qui tenaille, la fatigue qui les irrite.

Le jeune homme ne voulant pas participer à ce match de façon discourtoise, laissa passer deux ou trois trains, toujours plus pleins, toujours plus houleux. Finalement, il se décida devant un compartiment où il monta le dernier, risquant de laisser son bras se prendre dans la portière qui se fermait. Il frissonna d'angoisse rétrospective, comprenant qu'il fallait agir vite parmi ceux qui agissent vite.

Gérard parvint chez son père après 7 heures.

La femme de ménage était là :

— Je te fais toutes mes excuses, père… Tu ne peux te faire une idée de la bousculade du métro !… Les gens s'y écrasent littéralement… Tu vas bien, depuis tout à l'heure ?

— Très bien, mais le temps m'a paru long sans toi… As-tu obtenu un bon résultat ?

— Pas encore, répliqua Gérard avec une voix gaie, mais j'ai bon espoir…

— Allons, tant mieux !…

La femme de ménage intervint :

— Vot' manger est prêt, M'sieu Manaut… Alors, c'est vot' fis, ce grand gas ?

— Oui, Madame Wame… et vous pouvez partir si vous voulez… mon fils me servira et m'aidera pour le reste…

Gérard restait interloqué. La familiarité de cette femme le déroutait. Puis, ce qui l'étonnait aussi, c'était cette appellation de Madame que son père octroyait à cette modeste servante.

Il n'avait pas été habitué à ces façons…

Il ne dit pas un mot, réfléchissant à ces choses, et n'ayant pas conscience de son attitude dédaigneuse.

La femme reprit :

— C'est un beau gas, c'est sûr, mais il a l'air un peu fier… On dirait un monsieur…

Evidemment, M Wame ne savait pas qui elle servait. Un jour, on l'avait requise pour s'occuper du ménage d'un monsieur malade qui habitait là, et elle était venue sans s'inquiéter de son nouveau client. Pour elle, le principal était de gagner. C'était une bonne créature, simple, disant tout ce qu'elle pensait, amie de ceux qui la faisaient travailler.

Elle croyait M. Manaut un ancien employé et ne lui demandait rien.

— Allons, à demain, bonsoir la compagnie…

Quand elle fut hors du logement, Gérard s'écria :

— Quelles sont ces mœurs nouvelles ?… Devrons-nous appeler « Madame » notre femme de ménage ?

— Je crois que c'est la mode dans ce quartier, répondit l'ancien banquier en souriant… Quand le concierge me l'a amenée, il me l'a présentée en me signifiant : « Voici M Wame, une personne qui a droit à des égards ».

— Ah ! bon… s'exclama Gérard en riant.

— Puis, quand j'ai demandé à cette brave femme son prénom, je suppose qu'elle n'a pas compris, car elle m'a répondu : « On m'appelle M Wame » ; je n'ai pas insisté…

Gérard n'objecta plus rien. D'autres horizons se levaient à ses yeux. Il pressentait toute une foule inconnue de lui. Dans son esprit, il l'avait étiquetée « les modestes » sans savoir ce qu'elle pensait et ce qu'elle valait. Maintenant, il prenait contact avec cette foule. En somme, il ne connaissait qu'un monde : le sien.

Mais la réalité l'accapara sans lui permettre de réfléchir plus avant. Il fallait rouler la table près de M. Manaut et lui poser tous les aliments à portée de la main. Triste service qu'effectuait avec tant de componction tranquille l'ancien valet de chambre, mais que Gérard avait du mal à s'assimiler. Puis, le repas terminé, tout fut à ranger dans la cuisine minuscule.

Enfin, M. Manaut demanda à s'étendre dans son lit et Gérard poussa la chaise longue, qui n'était qu'un lit pliant, dans la chambre à coucher. Il fit la toilette de nuit de son père, et glissa et déroula les couvertures comme il lui fut indiqué.

M. Manaut, déjà rompu à ce manège, n'y voyait rien de tragique. Pour lui, la pensée l'emportait toujours au-dessus des contingences. Mais il n'en était pas de même pour Gérard.

Plus d'une fois, il sentit des pleurs mouiller sa paupière, mais il les refoula, voulant au contraire faire parade de courage.

Etait-il possible que tout manquât à la fois : la santé comme la fortune, les bons domestiques comme la nourriture fine, dont on aurait eu si grand besoin !

Tout avait craqué d'un seul coup, sans un vestige du passé, comme si soudainement une baguette magique eût anéanti tout ce qui existait la veille.

06

Quand Gérard se réveilla le lendemain dans sa modeste chambre, il eut une impression fort pénible. Ce n'était plus le palace de

New-York, ni le navire confortable. Ce cadre nouveau lui causa de l'horreur et cette absence de serviteurs, une sorte d'effroi. Il lui semblait être abandonné.

Où étaient ces réveils dans une atmosphère ouatée où il se, savait entouré, prompt à être servi et obéi ?

Où était ce parfum de demeure bien organisée où tout était net, gai et attirait le regard ?

Ici, des murs recouverts d'une tapisserie maculée, un plafond grisâtre, un plancher sans tapis, un lit de fer. Seuls, le portrait de sa mère et quelques objets lui appartenant se trouvaient rassemblés dans cette pièce.

Gérard, cependant, avec énergie, repoussa les images tentantes et inutiles.

Il se leva, sachant que son père avait besoin de lui. Le devoir filial le prenait. Puis, la course au travail l'attendait aussi et il s'agissait d'aboutir le jour même à une solution. Attendre n'était pas possible.

— Tu as bien dormi, père ?

— Oui, mon enfant… Je suis réveillé depuis une heure et je pense à toi… Quelle épreuve pour ton père de te voir acculé à la misère… Pourtant, je n'ai pas voulu tricher avec ma conscience et je n'ai rien conservé par devers moi… Je savais d'ailleurs que tu ne le supporterais pas…

— Comme je te remercie, père, de m'avoir jugé ainsi !… Jamais, en effet, je n'aurais pu profiter d'un argent semblable… Ne

te désole pas pour moi ; d'ailleurs, ce sera parfait que je goûte de la vie active…

M. Manaut regarda son fils profondément.

Gérard jouait à la gaieté. Il s'empressait autour du malade qui fut bientôt dans la petite salle à manger.

M Wame entra :

— Eh ! vous voici tôt prêt, M'sieu Manaut, j'vas vous donner vot' café…

— Très volontiers, Madame Wame… Rien de nouveau ?

— Si… la concierge a mal aux dents…

— La pauvre femme !

— Elle est quand même moins à plaindre que vous, mon bon Monsieur, elle peut trotter…

— Ça, c'est vrai…

— Et vot' fils ?

— Il achève de s'habiller…

— Il est un peu fiérot… Est-ce qu'il est en place ?

— Mais oui…

Gérard sortit de sa chambre, et après avoir répondu au bonjour de M Wame d'un air indifférent, il ne lui prêta plus aucune attention.

Il dit à M. Manaut :

— Je sors, père… Je rentrerai le plus vite possible… À tout à l'heure !

Sitôt qu'il fut hors de la pièce, la femme de ménage s'exclama :

— Ah ! bien, il n'est pas « causant », vot' fils, et pourtant il a l'air d'avoir de l'éducation…

Le banquier essaya de détourner la conversation avec adresse et bonté. Il ne tenait pas à s'aliéner cette brave créature, très entendue à ses fonctions.

Gérard se pressait. Il se rendit chez l'avocat qui le reçut fort aimablement, lui demandant des nouvelles détaillées de son père, appuyant sur la si parfaite conduite du banquier. Il prédit des temps meilleurs et regretta de n'avoir pas besoin de secrétaire. Il donna l'adresse d'un de ses amis, notaire.

Gérard y courut. Le notaire n'était pas à son étude.

Désemparé par l'insuccès et l'heure qui coulait, Gérard se présenta chez un homme de lettres. Ce dernier n'employait un secrétaire que par intermittences. De nouveau, il essaya d'obtenir une situation chez un industriel, mais le personnel y était complet.

Il ressortit de ces démarches que Gérard pouvait prétendre à se poser comme postulant avec l'espoir de gagner quatre A cinq cents francs par mois pour débuter. Mais aucune place n'étant disponible, il fallait patienter jusqu'à la prochaine vacance.

Àmidi, Gérard n'était pas plus avancé que le matin en partant. Il apprit que bien des jeunes gens étaient dans son cas et qu'ils acceptaient, en attendant, des situations des plus modestes : chauffeurs de taxi, ouvrier-mécanicien, garçon de café… Avant

tout, il fallait vivre, faire face à l'existence, lutter de toutes ses forces vives-contre le destin jusqu'à ce que la chance tournât…

Une sorte d'hébétement atteignait Gérard. Ces chocs successifs qui tombaient sur sa bonne volonté et son espoir le laissaient étourdi. Il se demandait ce qu'il allait dire à son père.

Son visage perdait l'expression juvénile qui le rendait si attachant. Un voile l'assombrissait, ombre du doute, reflet d'inquiétude.

Quand il rentra, il essaya de reprendre l'aspect joyeux qu'il voulait conserver devant son père. Pour lui, pour lui éviter toute émotion, il voulait se dominer.

Il eut l'heureuse surprise de voir le P. Archime près de M. Manaut, ainsi que leur docteur.

Gérard fut heureux de lui serrer la main. Un bien-être envahit son cœur de voir là les fidèles amis si dévoués…

— Alors, Gérard, vous voici de retour… Cela a été un peu dur, je présume, mais vous imitez votre père, paraît-il : courage fi sérénité… C'est parfait… Des hommes tels que vous ont toujours leur revanche…

— J'y travaillerai !… s'écria M. Manaut…

— Je ne vous soigne que pour cela !… riposta le docteur en riant… Votre énergie vous a fait faire d'aiheurs des progrès étonnants… Ce sera moins long que je ne le prévoyais…

— Que je suis heureux ! murmura Gérard.

M. Manaut était transporté de joie.

— Que Dieu vous entende !... s'écria-t-il... Ah ! reprendre ma vie active, quelle douceur !... Savez-vous que je n'ai jamais été malade ?... Jamais arrêté ?...

— Eh ! eh !... Chacun son tour, mon ami... Mais je dois dire que pour un malade qui n'a pas l'habitude de l'être, vous êtes charmant...

— Ne le gâtez pas trop, intervint le P. Archime, sans quoi il Va devenir insupportable...

— Eh bien, je me sauve... dit le docteur.

Quand la porte se fut refermée sur lui, le religieux annonça :

— Je viens partager votre repas... j'ai apporté ma part... Une table était préparée avec le strict nécessaire et Gérard l'approcha de son père.

Un plat était au chaud sur le fourneau à gaz et le jeune homme alla le chercher. Il fit des prodiges pour accomplir, sans maladresses, ces besognes dont il n'avait pas le maniement.

Il pensa soudain à Denise et bénit le ciel que leur mariage n'eût pas été contracté. Que serait devenue la jeune fille dans Ce pauvre intérieur après la griserie du rêve ?

— Quel est le résultat de tes démarches, Gérard ? s'enquit le P. Archime.

— Jusqu'alors, je n'ai que des perspectives, et je ne me suis arrêté à aucune solution...

— Cela viendra... trancha le P. Archime qui sentait le jeune homme assez embarrassé.

— Ne perds pas trop de temps à réfléchir, mon fils, l'argent nous manquera bientôt… Ma réserve s'épuise… elle me provient de mon chronomètre… Je donne tous les jours une somme à la femme de journée…

Gérard ne répondit pas. Une sueur d'angoisse perla sur son front. Il jeta un regard de détresse vers le missionnaire. Le religieux en comprit toute la douloureuse signification et il s'ingénia, en racontant quelques épisodes de sa vie aux colonies, à chasser les soucis. Il cita des cas pour faire ressortir que la position de ses deux amis était bien meilleure que celle de beaucoup d'autres.

M. Manaut, optimiste, se déridait facilement. Les paroles de P. Archime ne firent qu'accentuer ce penchant. Quant à Gérard, son visage redevenait plus serein et il songeait :

— Rien n'est perdu… J'ai mon cerveau et mes bras… Ils me sortiront d'affaire… C'est un temps à passer, une épreuve qui fortifiera mon jugement et mûrira ma pensée.

Il rangea la vaisselle avec plus d'habileté et moins d'amertume. Il lui semblait que soudain il jouât au pauvre. L'espoir, de nouveau, rayonnait en lui.

Le P. Archime lui demanda :

— Tu m'accompagnes ?

— Volontiers… Tu as tout ce qu'il faut, papa ?…

— Je crois bien !… Le docteur m'a apporté une provision de livres et de journaux qui vont me tenir compagnie… Puis, me viendra M Wame pour la conversation…

Tous trois rirent. Puis Gérard sortit avec le P. Archime.

Dehors, le jeune homme s'épancha non sans émotion :

— Je suis perplexe. J'ai appris ce matin, dans mes courses, que gagner de l'argent n'est pas commode, et, qu'en gagner rapidement est moins facile encore… Je me heurte à des problèmes bien compliqués… et nous sommes pressés, ainsi que te répète mon père…

— Ne te décourage pas… Rends-moi compte, si tu le veux bien, de tes courses de ce matinl…

Gérard narra les détails de ses recherches. La gain proposé au bout d'un mois de travail… L'attente forcée… Que devenir ? à quoi se décider ?

Il avait compté qu'un des anciens clients de son père le prendrait par bienveillance. Personne n'avait perdu un sou. Pourquoi ne pas reconnaître cette belle attitude du père en venant en aide au fils ?

— Mon petit Gérard, cet homme-là existe sûrement, mais nous n'avons pas le temps de le trouver… Et puis, je ne crois pas que ta dignité s'en accommode… Je suis certain que tu trouverais bientôt quelque ennui à cette bienveillance… Tu serais traité comme un familier, on t'inviterait à des dîners… Pourrais-tu t'y rendre avec la même facilité qu'autrefois ? Ne souffrirais-tu pas de ce mélange de luxe et de pauvreté ? Quels sentiments éprouverais-tu en rentrant dans ton quartier modeste et dans ton logis plus modeste encore ?… Tu serais déprimé… Pour le moment, il vaut mieux rester obscur et prendre la vie franchement par son côté pratique, au moins momentanément.

— Qu'entendez-vous par là ?

Il y eut un silence, puis le P. Archime lança :

— Ne t'émeus pas… Écoute-moi avec attention… N'as-tu pas, dans la série des travaux manuels, une prédilection pour un labeur quelconque ?… Tous les garçons ont une tendance, un goût inné pour tels ou tels travaux… Les uns aiment la mécanique, les autres la menuiserie, d'autres le bois découpé…

Gérard interrompit le religieux :

— Devenir ouvrier ?

— Pourquoi pas ? Un ouvrier gagne de bonnes journées, ce sont les heureux du jour, quoi qu'ils en disent… Ils n'ont que huit heures de travail, donc beaucoup moins qu'un intellectuel… Pas de frais de toilette, aucune charge de représentation, la paye chaque semaine… Puis, la liberté, à la fin des huit heures de travail, de se former l'esprit en suivant quelques cours du soir.

— Quel horizon m'ouvrez-vous là ?… murmura Gérard pensif.

— Tout est digne, mon enfant, quand on le pratique avec dignité… Tu n'en resteras pas moins un jeune homme intelligent et distingué, pianiste correct, collectionneur averti, parce que tu manieras quelque outil… Écoute la belle leçon, c'est l'ancien président des États-Unis qui parle, M. Coolidge : « Le jour où je devins président, mon fils avait commencé à travailler comme petit ouvrier dans une plantation de tabac. Un de ses camarades lui dit : « Eh bien, moi, si mon père était président, je ne resterais pas à peiner dans un champ de tabac. » Mais mon fils lui répondit : « Si mon père était votre père, vous continueriez… » Une autre fois, un de ses camarades l'appela « le premier boy du

pays », et il répondit : « Je ne mérite pas ce titre ; il n'appartient qu'à un boy qui s'est distingué par ses propres actes. »

Gérard était ébranlé. Le P. Archime poursuivit :

— Un bon ouvrier manque toujours à un patron, et si tu as une préférence pour un métier…

— J'aimerais la serrurerie, avoua Gérard avec un peu d'hésitation… Que de fois ai-je manié le tournevis, le marteau, pour remonter une serrure… C'était presque une passion chez moi…

— Ah ! je comprends maintenant, s'écria joyeusement le P. Archime, pourquoi, dans cet hôtel des Manaut, les serrures louaient si bien !… Cela m'avait frappé, figure-toi. Je me disais : Quel entretien, quel soin !

— Non, c'est sérieux ?

— Absolument… Je te félicite, et tu cherches un gagne-pain qui est tout trouvé ! Tu vas devenir l'as de la serrurerie… Ton patron sera enchanté de toi… Tu passais à côté de la vérité, mon pauvre petit… Tu vas gagner six francs de l'heure, quarante-huit francs par jour !… En te faisant des heures supplémentaires, tu dépasseras soixante francs… Eurêka !

Gérard écoutait son compagnon avec autant d'étonnement que d'amusement. Il se laissait envahir par le bel enthousiasme que forçait un peu le P. Archime pour le convaincre.

Il regarda ses mains soignées qui se saliraient au contact des outils. Mais il n'était pas vain.

Ce qu'il savait, c'est qu'il aimait s'occuper de ce genre de travaux. Aucune serrure n'avait de secret pour lui et son pères n'hé-

sitait pas à lui faire reviser celles de ses coffres-forts.

Gérard sentit que sa vocation naissait et qu'il était à l'abri du péril. Il se félicita d'avoir entretenu ce goût, ne se doutant guère qu'il deviendrait son salut quelque jour.

Il dit :

— Je vais aller me présenter tout de suite à un serrurier… Je crois que je puis être un bon ouvrier et que mon patron reconnaîtra ma volonté de le satisfaire…

— Mon enfant, considère ta toilette et réfléchis… Tu ne peux guère « demander de l'ouvrage », c'est la phrase, dans le complet que tu portes. Il faut que tu te débarrasses de tes vêtements trop bien coupés et que tu revêtes une combinaison de travail…

Gérard comprit immédiatement la sagesse des paroles du missionnaire.

— Vous avez raison, mon Père…

— Je vais te conduire dans un magasin où je suis connu… Tu auras quelque chose de solide, qui ne sera pas trop cher…

— C'est vrai, murmura Gérard, il ne faut pas que ce soit cher…

Il était repris par les griffes de la nécessité. Il dit pensivement :

— Heureusement que vous êtes près de moi, vous me gardez de quelques sottises…

— J'ai l'habitude des travailleurs, répliqua laconiquement le P. Archime.

Gérard ressortit du petit magasin, transformé par une combinaison kaki et une casquette.

— À la bonne heure !... Tu as l'air d'un ouvrier sérieux qui a soin de sa personne... Tu n'as pas encore la patine du travail, mais j'espère pour toi que cela viendra rapidement. Maintenant, je vais te mener chez un serrurier de ma connaissance où tu seras accepté tout de suite...

Presque heureux, Gérard n'avait plus qu'une inquiétude : savoir s'il ferait l'affaire d'un patron...

Ce fut un peu embarrassé qu'il pénétra, guidé par le P. Archime, dans le vaste atelier où trois ouvriers étaient occupés.

Un homme se détacha du fond sombre de la boutique et vint au-devant des visiteurs :

— Le P. Archime !... Quel bon vent vous amène, mon Père ?... Vous n'aviez rien de cassé dans votre logement ?

— Non, mon cher Bodrot... je viens simplement vous proposer un bon ouvrier de mes amis...

— Ce beau jeune homme ?

— Lui-même...

— Où a-t-il travaillé ?

— Chez son père qui tenait un commerce... — Ah ! bon... c'est un apprenti...

— Mieux que cela, cher Bodrot... Mettez-le à l'essai et vous pourrez compter sur lui...

— Ce n'est pas mon genre de prendre des ouvriers qui manquent de pratique, mais pour vous faire plaisir, mon Père, je veux bien essayer… Jeune homme, démontez-moi cette serrure cassée, puis, vous la remonterez et vous me la poserez sur cette porte… Il faut qu'elle soit ajustée sans bavures…

De ses mains blanches et soignées, Gérard saisit l'objet désigné. Il eut vite enduit d'huile les vis, les ressorts, afin que les différentes pièces jouassent parfaitement. Il sut choisir les outils qu'il fallait sans une hésitation.

Repris par le plaisir de cette manipulation, il allait vite, sans tâtonnement, voyant rapidement ce qu'il y avait à parfaire.

Tout en causant avec le P. Archime, le patron Bodrot le surveillait du coin de l'œil. Il ne put s'empêcher de dire tout haut, au bout de quelques minutes :

— On voit que la profession ne lui est pas étrangère à votre protégé… La serrure le connaît…

Gérard n'était pas peu fier de cet éloge !… Il savait que ce n'était pas un compliment mondain, un éloge de surface jeté au hasard pour lui être agréable. Dans cet atelier où toute idée devenait une production, il fallait être une valeur, plus ou moins haute, mais une valeur.

Le P. Archime partit. Il eut un regard de compréhension vers Gérard, regard qui signifiait :

— Tout ira bien… Te voici enrôlé, tu es sauvé et ton père en même temps…

Gérard travailla jusqu'à 6 heures du soir sous l'œil intéressé de Bodrot. Il ne parlait pas, se donnant tout à son nouvel état Il souriait quand les ouvriers lançaient une facétie, mais il ne prenait pas la parole le premier.

Ses compagnons étaient un peu décontenancés par ses manières. Ils flairaient un mystère, et cependant, le nouveau venu semblait exercé dans ce qu'il entreprenait C'était un ouvrier avisé, mais il détonnait par son manque de grossièreté.

Le patron Bodrot sortit dans le voisinage et un des jeunes gens, plus hardi, lança :

D'où sors-tu, prince, avec tes mains de demoiselle ?

— Puisqu'on t'a dit que son père vendait du fromage, il peut avoir les mains blanches !...

Cette plaisanterie saugrenue souleva des rires. Gérard sourit pour être à l'unisson des autres, mais il jeta un regard surpris sur celui qui avait parlé, lui découvrant une hostilité imprévue.

Il espérait qu'on ne s'occuperait pas de lui. Ne venait-il pas uniquement pour travailler en échange d'une rémunération ?

— Allons, de quel atelier sors-tu ? reprit le questionneur.

— L'essentiel est que mon travail soit approuvé... riposta Gérard.

Le patron rentra et les ouvriers s'absorbèrent dans leur tâche.

Gérard, zélé, pas encore fatigué, allait plus vite que tous. Il répara, dévissa, revissa, remplaça non sans talent et dextérité tout ce qu'on lui soumit. Le patron se félicitait d'une recrue aussi mer-

veilleuse. Il n'était pas peu étonné, au surplus, de voir de telles manières chez cet ouvrier. Gérard n'avait pas encore perdu l'habitude des gestes polis, ni de murmurer merci quand on lui tendait un objet, ou pardon quand il passait devant quelqu'un.

De tels procédés ahurissaient quelque peu son entourage.

Il rentra enchanté chez son père, heureux de son labeur, de la demi-journée terminée à son avantage.

— Bonjour, père !

— Quoi, c'est toi !... en combinaison ?... le visage un peu barbouillé...

— Mais oui, c'est moi... Je suis ouvrier d'art... Je raccommode des serrures, tu sais que cela m'a toujours intéressé... Je gagne cinq francs par heure pour débuter et je suis joliment content de me savoir utile...

— Toi !... ouvrier, mon pauvre petit...

— Et c'est si facile, si tu savais, papa... La tête libre, les mains occupées par un travail qui plaît, une somme gagnée tranquillement à la fin de la journée... C'est le rêve...

— Que je suis ravi de te voir aussi enthousiaste et que je suis désolé cependant de te savoir réduit à cela !

— Ne me plains pas, père... Je suis satisfait de goûter à cette vie nouvelle... Cela me donnera plus de force et d'assurance pour l'avenir... Il est utile de connaître autre chose que le cercle où l'on a toujours vécu...

— Mon pauvre enfant, tu prends ces revers avec une énergie que je n'osais pas envisager !... Mais qui t'a donné cette précieuse idée de l'atelier ?

— Notre cher ami, le P. Archime... Il m'a démontré que profiter d'un don manuel était la solution la plus rationnelle et je l'ai écouté... J'ai pensé à la serrurerie...

Gérard s'occupa de son père avec gaieté. Il voyait le lendemain avec plus de confiance. Il s'accoutumait à la médiocrité du logis, au quartier populaire, à l'odeur un peu âcre de la maison pauvre.

Il se réveilla, les bras un peu lourds et ne comprenant pas tout de suite pourquoi. Quand il s'en souvint, il rit et se hâta de se lever, devant être au travail à 8 heures.

Comme la veille, il aida son père, et quand M Wame entra, il ne s'étonna plus de son bonjour familier.

Quand elle le vit en salopette, elle s'écria :

— Ah ! maintenant, vous me plaisez mieux ! On voit à qui on a affaire...

Elle devint alors plus maternelle et s'occupa de l'intérieur avec activité. Gérard ne lui cacha pas qu'il travaillait chez un serrurier, ce qu'elle apprécia fort, disant que c'était un bon métier.

Quelques jours passèrent durant lesquels Gérard se pénétra de ses occupations, y apportant autant de conscience que d'habileté. Il prenait les intérêts de son patron et ne laissait rien en souffrance. Il agissait ainsi en pleine bonne foi sans se douter qu'il soulevait de la méfiance et que les trois ouvriers qui l'entouraient commençaient à le trouver un gêneur.

Son patron était enchanté de lui. Peut-être eût-il aussi éprouvé de la méfiance et de la jalousie s'il avait été plus jeune et ouvrier. Mais, comme patron, il savait reconnaître les qualités de ceux qu'il employait, ainsi que leur bonne volonté.

Il trouvait en Gérard une aide exceptionnelle et s'estimait grandement favorisé de l'avoir.

L'ouvrier Plit dit un jour à ses camarades :

— Ce particulier-là ne me revient pas. Il est trop poli pour être honnête… Il faut que je prenne des renseignements sur lui… Le patron sera peut-être content de savoir à quoi s'en tenir…

Les deux autres ne protestèrent pas. Ce que disait Germain Plit, leur aîné, ne souffrait pas de réplique. Il avait de l'ascendant sur ses compagnons parce qu'il était intelligent et que son travail était toujours minutieusement achevé. Il comptait reprendre le fonds de Bodrot quelque jour et épouser sa fille. Il économisait dans cet espoir. C'était un garçon probe, dur à la peine, bon fils, mais un peu brusque et ne passant pas de temps aux mièvreries. Il voyait avec souci le nouveau venu entrer dans les bonnes grâces du patron et il se demandait s'il aurait à combattre.

Il cherchait bien à savoir quelque chose par Gérard luimême, mais ce dernier ne se prêtait guère à la conversation. Il ne voulait pas être impoli, ni paraître distant, mais il se bornait à des lieux communs qui ne trahissaient rien de sa personnalité.

Comme il était loin d'envisager l'achat de l'atelier de serrurerie, il ne se doutait pas une minute qu'on lui supposait ce dessein.

Il comprenait simplement que Plit, à mesure que les jours passaient, lui montrait plus de sécheresse en essayant de le prendre

en défaut. Les deux autres semblaient le retrouver avec plaisir et leur première impression se fondait devant la bonne grâce de leur camarade. Ses attentions avaient été assez mal prises au début. Elles furent qualifiées de pose, de zèle ostentateur, et cependant Gérard se gardait de ces avances devant le patron, craignant justement de montrer quelque supériorité.

Il était gai, bien que réservé. Il sortait en même temps que ses compagnons, mais les quittait rapidement pour rentrer chez lui. Jamais il n'allait prendre l'apéritif si on le lui offrait, prétextant qu'il ne supportait rien entre ses repas.

Il revenait à l'heure exacte et reprenait son travail avec activité, satisfait de l'approbation muette de son patron.

07

Bodrot était de plus en plus intéressé par son ouvrier. Jamais il n'avait eu dans son atelier un jeune homme semblable. Gérard alliait l'adresse à l'ardeur du travail, ne reculant jamais devant une besogne quelle qu'elle fût.

Puis, c'était un plaisir de causer avec lui. Il était toujours déférent et ses expressions étaient choisies et justes.

Le patron Bodrot se disait que, certainement, son ouvrier était de bonne famille, mais il était loin de se douter qu'il s'était classé parmi les jeunes gens les plus enviés de Paris.

Il pensait seulement que le monde, les relations et le travail seraient plus agréables si les conditions existaient partout

comme elles l'étaient actuellement chez lui.

C'était un patron doux, cherchant la justice et essayant de la conserver parmi ceux qu'il employait. Doué de délicatesse, il évitait de faire une observation en public, voulant sauvegarder l'amour-propre de chacun. Il détestait également les mots exagérés et grossiers et assurait que l'on peut tout aussi bien se faire comprendre en phrases correctes.

Les ouvriers, connaissant les idées de leur patron s'y conformaient de leur mieux.

Si Bodrot était ainsi, c'est qu'il avait des filles. L'aînée, sous des dehors un peu cavaliers, était une nature dévouée et pleine de cœur. Elle possédait un bon sens rare que son père appréciait. Sans timidité, elle savait fort bien se conduire. Douée de perspicacité, elle voyait assez rapidement à qui elle avait affaire.

Elle soignait avec une tendresse de mère ses deux jeunes sœurs, car Bodrot était veuf depuis une huitaine d'années.

Elle avait quatorze ans à l'époque de ce grand malheur, et, sans transition, s'était improvisée mère de famille et femme d'intérieur.

Les deux jumelles avaient aujourd'hui quinze ans et obéissaient à leur grande sœur sans velléités de résistance.

Aussi bien, Mathilde savait conduire son monde. Enjouée, elle commandait avec sérénité, mais ne souffrait guère d'opposition. Mais, comme elle se montrait juste, on ne pensait guère à s'insurger.

Bodrot ne connaissait rien de plus beau au monde ni de plus digne de parvenir à une haute sphère que cette fille chérie qui s'était montrée si courageuse et si entendue dans son terrible malheur.

Il rêvait pour elle d'un mariage qui l'élèverait au-dessus de la moyenne ordinaire de sa condition. Cependant, il n'agitait jamais cette question avec la jeune fille, n'étant pas pressé de la voir s'éloigner de la maison.

Àvrai dire, il n'avait pas encore découvert parmi ses ouvriers celui qui lui semblait destiné à devenir le mari de sa chère Mathilde.

Germain Plit lui paraissait cependant mieux que les autres. Il était sobre et travailleur. De plus, son langage n'était pas émaillé de paroles libres. Il était intelligent et possédait le sens des affaires. Cependant, il lui manquait encore ce « je ne sais quoi » que ne pouvait définir Bodrot.

Plit se montrait pourtant diligent et attentionné. Il avait formé le plan d'épouser la fille de son patron et il se posait comme un homme sérieux aux yeux de Bodrot. Il parlait de son ambition de se mettre tôt en ménage et d'avoir un fonds de serrurerie avec ses économies.

Il ne voyait que rarement M Bodrot, qui venait parfois chercher son père quand elle avait une course à effectuer dans les environs de l'atelier.

Quelque temps avant l'entrée de Gérard parmi les ouvriers, Bodrot avait pressenti sa fille au sujet de Plit. Il n'avait pas le droit de garder par devers lui les avances du jeune homme.

Mathilde, très franche, de sa manière moderne avait répondu :

— Ne nous pressons pas… Les petites ont encore bien besoin de moi, et si Germain Plit a des intentions d'épouseur, il saura m'attendre…

Bodrot avait approuvé ces paroles qui contentaient son désir de garder sa fille le plus longtemps possible.

Tout changea quand Gérard survint à l'atelier. Bodrot l'étudia et fut convaincu que le ciel lui envoyait ce gendre. Il était exactement comme il souhaitait qu'il fût, et Mathilde serait certainement du même avis.

Il avait des manières raffinées qui devaient plaire à celle qui affichait son horreur pour le ton habituel des ouvriers. Elle était décidée à ne pas prendre un époux brutal et ivrogne et qui ne serait bon que par intermittences. Elle voulait un mari qui fût, comme son père, pieux et homme d'intérieur, pensant plus à sa famille qu'au cabaret.

Naturellement, Bodrot renchérissait sur ces idées qu'il trouvait parfaites.

Àmesure que les jours coulaient, Bodrot apprécia davantage Gérard. Puis, du moment qu'il lui avait été présenté par le P. Archime, il savait que c'était un garçon dont on pouvait faire cas. Ils se promettait de demander de plus amples renseignements religieux sur son protégé. Mais le bon Père ne venait pas souvent. Il connaissait Bodrot parce qu'on le lui avait indiqué comme un serrurier intéressant par ses bons principes. Il s'adressait à lui selon ses besoins, mais il n'avait jamais vu ses filles et ne se doutait même pas de leur existence.

Bodrot pensait qu'il serait toujours temps de se renseigner plus intimement sur Gérard. Il fallait d'abord l'inviter pour savoir ce qu'en dirait Mathilde. Il habitait un logement non loin de son atelier. Faisant de bonnes affaires, son foyer était coquet et soigneusement entretenu et ordonné par sa fille. La jeune fille, adroite, cousait chez elle pour quelques amies et voisines. Elle possédait quelques petites économies personnelles qu'elle se réservait pour son entrée en ménage.

Mathilde apprit donc par son père que Gérard Manaut pourrait bien réunir les qualités qu'elle désirait chez un mari.

— Mais, papa, je croyais que Plit t'avait fait entendre qu'il se plaçait sur les rangs ?

— Oh ! si tu aimes mieux Plit…

— Je ne connais pas Manaut et ne puis savoir qui me plaira davantage…

— Veux-tu que j'invite Gérard pour demain soir ?

— Tu le connais bien ?… On peut l'introduire chez nous ?

— Je ne le connais pas davantage que Plit, mais il m'a été présenté par le P. Archime… Puis, sa conduite parle pour lui… Nous n'avons pas besoin d'en savoir plus long chez nous autres.

— Tu as raison…

— Tu me diras ton impression, et si cela ne te convient pas, on n'en parlera plus…

— Agis comme tu voudras, mon petit papa…

Mathilde reprit ses occupations en fredonnant et Bodrot retourna à son atelier.

Le lendemain, Bodrot profita d'un moment où il était seul avec Gérard pour formuler son invitation.

— Vous viendrez sans façon… Vous savez ce qu'est un intérieur d'ouvrier, bien que vous ne vous montriez pas bavard sur votre famille… On vous recevra le cœur sur la main…

Le jeune homme ne se souciait nullement de passer la soirée chez son patron et il répondit nettement par un refus poli. Interloqué, Bodrot ne put se retenir de lancer un naïf pourquoi.

Gérard allégua que la santé de son père ne lui permettait pas de s'absenter pendant longtemps hors de leur logis.

Bodrot n'insista pas et rapporta cet échange de phrases à Mathilde. Celle-ci, sans s'attarder au refus, eut beaucoup de pitié pour Gérard.

Elle comprenait mieux maintenant la réserve et la douceur de l'ouvrier que son père lui vantait. Elle se demanda si la mère du jeune homme existait encore. Peut-être les deux hommes vivaient-ils seuls, et elle se représenta le ménage triste sans les soins d'une femme.

Quinze jours après cet incident, Bodrot s'enquit près de Gérard de la santé de son père. Il répondit qu'il allait mieux sans poursuivre la conversation.

Le patron, gaiement, profita de ces bonnes nouvelles pour recommencer l'invitation qui lui tenait tant au cœur.

— Voulez-vous venir prendre le café avec nous, demain dimanche ?

Gérard essaya de nouveau de se soustraire à cette atteinte de sa liberté.

Bodrot fut piqué et repartit d'un ton plus sec :

— Je constate que vous dédaignez de venir chez moi…

Gérard craignit de compromettre le présent. Il venait d'être augmenté après deux mois de travail et il avait besoin de son gain.

Il crut bon de se raviser afin de ne pas encourir l'hostilité de son patron, et il répondit :

— Demain dimanche, je dois faire une démarche à la place de mon père et je ne trouvais pas poli de me sauver de chez vous sitôt le café bu… Pourtant, si vous me permettez d'agir ainsi, je me rendrai à votre aimable invitation.

Bodrot se rasséréna. Il ne demandait qu'un peu de bonne volonté, et celle de son ouvrier l'enchanta.

— Alors, c'est entendu…

Le lendemain, Gérard s'achemina vers le logement de Bodrot. Il était gai. Il pensait aux progrès de la santé de son père. Le docteur laissait espérer qu'on enlèverait bientôt le plâtre, et M. Manaut se réjouissait comme un enfant de pouvoir poser le pied à terre.

Il pouvait faire sa correspondance et il entretenait un courrier nombreux qu'il tenait secret, voulant ne causer aucun déboire à

son fils. Il voulait reconquérir une situation et s'y employait.

Gérard prévoyait cependant un changement heureux dans la situation et il s'acheminait plein d'allégresse vers la demeure de son patron.

Il y fut accueilli par une aimable jeune fille, qui, sans être belle, était charmante. Sa simplicité et ses manières franches le mirent à l'aise.

Mathilde, sans paraître l'observer, ne fut pas longue à comprendre que Gérard était d'un autre milieu que le leur. Son aisance, sa façon de saluer, de se tenir, lui révélèrent un genre d'homme qu'elle n'était pas accoutumée à rencontrer.

Ses regards allaient de son père à cet ouvrier qui écoutait avec déférence les paroles de son patron.

Un peu interloquée, elle restait plus silencieuse que d'ordinaire. Son père, surpris, s'imaginait que son projet lui plaisait et que l'émotion empêchait la jeune fille de se montrer naturelle.

Il en devint plus loquace, et ses phrases tendirent à conduire le jeune homme vers la voie de ses desseins. Quand Gérard comprit le but de cette réunion, il fut atterré.

Ce n'est pas qu'il ne reconnût pas beaucoup de qualités au patron Bodrot, mais il songeait qu'il n'était nullement libre. Denise, là-bas, en Amérique, n'était-elle pas lésée ? Le souvenir de la jeune fille le hantait trop pour qu'il pût penser au mariage.

S'il la laissait libre de se fiancer, dans le cas où un prétendant se présenterait à elle, il se refusait le droit d'agir de même, bien que les « paroles > réciproques eussent été nettement rendues.

Il estimait donc de son devoir de ne pas laisser croire qu'il était indépendant.

Naturellement, il avait instruit M. Laslay de son arrivée en France, de l'accident survenu à son père et de leur ruine totale. Il avait décrit le petit logement pitoyable et la nécessité où il se trouvait de prendre un travail rémunérateur sans tarder. Il n'avait pas dit quelle branche de métier il avait choisie, car, au moment de l'envoi de sa lettre, son sort n'était pas encore fixé.

M. Laslay avait laissé cette lettre sans réponse jusqu'alors, ce dont Gérard ne s'étonnait point. Qu'aurait-il pu dire d'ailleurs ?

D'autre part, il se l'avouait, un reste de fierté l'éloignait du projet de Bodrot. Malgré la dignité qu'il décernait à son patron, il ne l'eût pas choisi pour beau-père. Il voulait rester dans un monde plus conforme au sien et parler la même langue.

Aussi bien, et aussi digne d'être épousée que fût M Bodrot, il savait qu'elle ignorerait certains détails d'éducation qui le feraient souffrir.

Et le pauvre Gérard, qui se sentait encore le fils distingué du banquier Manaut, ne pouvait songer sans un serrement de cœur à devenir le mari de la fille du serrurier enrichi.

Il s'en voulait de ces révoltes, étant scrupuleux. Il se demandait s'il devait rester chez Bodrot et profiter des bonnes dispositions du patron. Ce rôle lui répugnait. Il eût aimé que la situation fût nette.

Il lui fallait réfléchir à ces choses. Il éloigna donc momentanément ces pensées pour se montrer aimable envers Bodrot et sa fille.

Il apprécia toute la grâce honnête et un peu fruste de Mathilde, et il écouta les éloges que son père faisait d'elle chaque fois qu'elle s'absentait pour les nécessités du service.

— Je suis à mon aise, Manaut, mais mes filles sont élevées comme si je n'étais pas riche… Mathilde sait tout faire… Ce sera une fameuse femme d'intérieur, ménage, robes, lessives, rien ne l'embarrasse.

— C'est très appréciable, murmurait Gérard ne sachant que répondre.

Il se remémorait la médiocrité des Laslay. Il n'ignorait pas que toutes les besognes étaient assumées par la mère et les filles… Mais que de discrétion dans ces humbles travaux ! Que d'élégance dans les attitudes ! Quelle observance des lois mondaines !

Involontairement, le jeune homme établissait une comparaison et l'avantage ne restait pas à Mathilde, toute gracieuse qu'elle fût.

Pourtant, il s'ingéniait à ne pas laisser percer ses intentions de refus, ne voulant pas jeter à bas, d'un seul coup, le rêve du brave père.

Ce dernier tentait d'obtenir quelques renseignements sur le passé de son ouvrier et sur celui de M. Manaut. Gérard éludait les questions non sans art.

— Dans quelle partie travaille-t-il, votre papa ?

C'étaient les termes simples du langage populaire. Mais, mal accoutumé encore à ce parler familier, Gérard ne put répondre tout de suite.

Il se disait que jamais il ne pourrait passer toute une existence à entendre ce manque d'élégance.

— Pour le moment, mon père ne travaille pas… Il s'est cassé la jambe…

— Accident du travail, sans doute ?… Il y a l'assurance…

L'entretien ne pouvait être continu. Les allées et venues de Mathilde, ses reparties, l'interrompaient. Le patron ne pouvait donc le mener à sa guise.

Mathilde s'écria :

— Ouf !… voici les tasses débarrassées… Quel tintouin que cette vaisselle à ranger après tous les repas !… Bah ! c'est la vie !… Demain, je ferai la lessive…

Bodrot, fièrement, regardait sa fille, puis reportait ses yeux sur Gérard avec un air de dire :

— Vous voyez que mes filles ne sont pas des paresseuses…

Les deux jumelles étaient à un patronage, ce qu'expliqua longuement le serrurier en insistant sur le bien qu'opéraient ces réunions. Les jeunes filles s'y distrayaient tout en s'instruisant.

Puis, le père Bodrot renouvela une question sur la famille de Gérard à laquelle ce dernier répondit de manière embrouillée.

De guerre lasse, le patron pensa : Je verrai le P. Archime… Lui seul pourra m'éclairer sur ce garçon… Je n'ose pas lui poser un interrogatoire en règle… il a de si bonnes manières !… De plus, il est bien habillé… on dirait presque que ses vêtements sont faits sur mesure…

La question toilette avait précisément beaucoup tourmenté Gérard. Que devait-il revêtir pour se rendre à l'invitation de son patron ?

Devait-il rester en combinaison de travail ou endosser un de ses complets, si bien coupés, dans lesquels il redevenait l'homme du monde ?

Il avait opté pour la dernière solution, pensant que cela serait plus correct. Il se disait que Bodrot ne saurait sans doute pas établir de différence entre un vêtement bien coupé et un autre. En quoi il se trompait.

Pendant que le patron serrurier formait un plan pour se renseigner sur son ouvrier, Gérard en décidait un autre.

Il ne voulait pas que Mathilde le crût décidé à adopter les projets de son père et il prenait la résolution de lui parler afin d'éviter toute équivoque. Le jeune homme aimait les situations franchement définies. Son caractère se révélait. Il n'était plus celui qui se laisse aller parmi les facilités de la vie, mais celui qui prend conscience de ses responsabilités.

Il jugeait même aujourd'hui qu'il avait été bien vite pour se fiancer avec Denise. Il rougissait d'avoir agi comme un enfant. Il lui donnait son nom sans aucune preuve de sa valeur morale.

Est-ce ainsi que l'on doit se marier ?

Il ne songeait pas sans un frémissement qu'il eût pu être ruiné un peu plus tard, ayant femme et enfants… Aurait-il alors pu imposer à sa compagne le rang d'une épouse d'ouvrier ?

Mais, pour le moment, il ne s'agissait pas de ces choses. Il voulait que M Bodrot ne s'éprît pas de lui et qu'ensuite elle en souffrît… Non, c'était assez d'avoir déçu Denise !

Gérard, sous l'influence de ces pensées, ne s'attarda pas dans le logis de son patron. Quand il prit congé, Bodrot lui dit :

— Vous reviendrez, jeune homme, c'est agréable de causer avec vous…

Gérard répondit évasivement. Il s'en retourna chez son père et lui tint compagnie durant tout l'après-midi ; pour distraire son malade, Gérard lui proposa une partie de cartes, ce que M. Manaut accepta.

Ce fut un excellent jour de repos pour le nouvel ouvrier. Le lendemain, une maladresse dans les paroles du patron fît pressentir à Plit que, la veille, Gérard était allé au domicile de Bodrot. L'intention de ce dernier était cependant de tenir cette visite secrète, de crainte d'éveiller quelque dépit.

Plit devint blême de malaise. Il lui parut que la terre entière s'écroulait sur ses projets. Il se retint pour ne pas se quereller avec Gérard. Sa colère le rendait furieux intérieurement et il était d'autant plus malheureux qu'il était obligé de la dissimuler.

Il serrait les dents, laissant passer de temps à autre une exclamation sourde qui témoignait de son agitation.

Il parla avec brusquerie à Gérard qui ne se soucia pas de cet accès d'humeur.

Plit, voulant se venger de quelque manière que ce fût, se résolut à prendre des renseignements sur cet intrus, quitte à passer

toutes ses heures libres à cette enquête.

Il commença le soir même.

Ce Manaut, qui pouvait-il être ? Il était persuadé qu'il devait appartenir à un monde supérieur à celui dans lequel il évoluait présentement.

Il se procura l'adresse de son compagnon en le suivant un soir. Le concierge, qu'il questionna, ne lui apprit rien.

Il dit que Gérard était un jeune homme comme il faut et qu'il habitait avec son père, malade pour le moment. À part le docteur et un religieux, personne ne venait les voir.

Les Manaut, d'ailleurs, n'habitaient la maison que depuis quelques mois.

Plit n'obtint ces détails qu'avec beaucoup de peine. Le concierge avait commencé par montrer de la défiance, mais l'ouvrier sut le faire parler en alléguant que son patron l'envoyait aux renseignements parce que ce jeune homme était venu lui demander du travail.

— Je n'aurais pas cru d'abord que c'étaient des ouvriers, poursuivit le brave homme, mais il paraît que le jeune est serrurier… Je les aurais pris plutôt pour des commerçants…

Ces renseignements ne valaient pas grand'chose, mais ils confirmaient ce que Plit devinait : les Manaut se cachaient dans ce quartier…

Certainement, ils avaient dû avoir une autre existence. Plit commença par se ranger à l'avis du concierge qui prenait les deux

mystérieux personnages pour d'anciens commerçants ayant fait de mauvaises affaires.

Il les qualifia tout de suite de gens malhonnêtes et se dit que le patron Bodrot ne serait pas flatté de savoir que ses prévenances allaient à un jeune homme qui, sans doute, avait mené une vie de dissipation.

Maintenant, cet « admirable jeune homme », selon l'expression même du patron, affectait de vouloir travailler pour se marier avec la fille du riche serrurier afin de reprendre son existence de fêtard.

Pour dire la vérité, un sourire de triomphe se jouait sur les lèvres de Plit. Il voyait que le sort de Gérard était catalogué. Jamais Bodrot ne donnerait sa fille à un homme de cette espèce-là.

Mais Plit, n'ayant pas de preuves, conserva ses pensées pour lui. Tant qu'il ne saurait pas davantage, il fallait se taire, mais se hâter pourtant afin que Mathilde ne s'engageât pas.

L'ouvrier eut alors l'idée de feuilleter un annuaire commercial où il découvrit plusieurs Manaut. Il alla aux adresses indiquées et finit par tomber sur l'ancienne banque.

Il apprit alors d'un commis, que ses largesses firent parler, ce qu'étaient les Manaut dont il s'inquiétait tant.

On vantait le désintéressement du père et du fils et la nécessité pour ce dernier de subvenir aux besoins de l'ancien banquier, victime d'un accident. Les Manaut n'avaient rien conservé de ce que leur hôtel accumulait d'objets d'art, réunis par leurs ancêtres. Tous les clients avaient été rigoureusement remboursés,

M. Manaut se considérant comme responsable d'une affaire qu'il prônait.

Plit était bouleversé par ce qu'il apprenait. Il eût franchement admiré la conduite de Gérard, si les circonstances eussent été autres. Mais, pour le moment, le pseudo-ouvrier devenait un concurrent redoutable. Il l'était d'autant plus que ses qualités étaient réelles.

La droiture de Plit était forcée de le reconnaître. Elevé dans des principes d'honnêteté, Plit ne pouvait accabler son semblable quand il n'y avait pas lieu de le faire.

Tomber du luxe dans un atelier de serrurerie et s'y montrer expert était tout à l'honneur du nouveau pauvre.

Plit réfléchissait, perplexe, à ces choses.

S'il n'était pas fâché de savoir d'où sortait leur compagnon d'atelier, il se débattait contre une sorte de jalousie, de dépit de voir ses plans menacés. Jusque-là, le patron le favorisait incontestablement et Plit se sentait tout à fait désigné pour succéder à Bodrot ou devenir son associé.

Puis, Plit, bien qu'il s'en défendît par une sorte de pudeur, trouvait Mathilde très à son goût. Il n'eût pas osé lui adresser la parole, mais il la voyait fort bien dans leur intérieur, en train de préparer les repas en l'attendant. Il considérait un peu comme une faiblesse ce sentiment né par surprise. Un homme, selon lui, était fait pour commander et non pour subir l'emprise d'un sentiment semblable. Il se débattait donc dans des regrets amers. Il pensait, dans son ignorance plébéienne touchant le monde supé-

rieur, que si les Manaut avaient vécu plus simplement, ils auraient pu rembourser leurs clients et avoir encore de l'argent.

Le peuple a du mal à comprendre le luxe qu'il voit. Il ne réfléchit pas que le superflu des uns établit le confort de ceux qui travaillent.

S'il n'existait que des avares et des sordides, se contentant seulement des objets de première nécessité, les métiers auraient vite fait de disparaître, ainsi que la prospérité des nations.

08

Au lendemain de ces nouvelles, qui prenaient pour Plit la valeur d'événements graves, il alla, songeur, à l'atelier, se jurant de ne pas divulguer à Bodrot l'identité de leur compagnon Manaut.

Il pensait, non sans raison, que cet aveu ne ferait que grandir le jeune homme aux yeux de son entourage. Mais quand Plit vit arriver Manaut, nimbé de sa distinction, saluer chacun de sa façon courtoise, une colère le traversa. Il se retint pour ne pas éclater tout haut en sarcasmes, tellement sa jalousie le dominait.

Gérard accrocha sa casquette et demanda gaiement :

— Le patron n'est pas là ?

— Tu n'en as pas besoin pour travailler…, répliqua Plit.

— Non, pour le moment, au moins…

Le nouvel ouvrier s'habituait aux façons peu aimables de son compagnon. Il ne soupçonnait pas le fond du drame. Puisque ses

idées étaient pures de tout calcul, il pensait que les autres n'avaient nul prétexte pour lui en vouloir.

Il polit, lima, ajusta, sous l'œil observateur de Plit qui eût aimé le reprendre. Mais Gérard était habile et on ne pouvait guère le trouver en défaut. Il sortit pour effectuer une pose de serrure dans le quartier, et pendant ce temps Plit dit à ses camarades :

— Vous ne vous apercevez pas que Manaut est tout de même un drôle d'ouvrier ?

— On s'habitue à son genre de demoiselle… Mais il est serviable et gentil…

— Vous n'avez guère de réflexion ! Il ne faut pas être bien malin pour voir que Manaut n'est pas de notre bord… C'est un amateur…

— Un amateur ?… on ne le dirait guère ! D'où vient-il ?

Plit n'eut pas le loisir de répondre, Gérard rentrait.

Toujours souriant, il reprit sa place en parlant de la serrure qu'il venait de poser.

Il remarqua les airs silencieux des ouvriers. Chacun affectait de s'intéresser minutieusement à l'ouvrage qu'il tenait dans les mains. Il crut voir une sorte de gêne dans l'attitude générale, mais n'y attacha aucune importance.

Avec sérénité, il continua sa besogne, tout en se demandant comment il pourrait avoir un entretien avec la fille du patron.

Bodrot n'était pas encore à l'atelier. Depuis le dimanche où Il avait invité Gérard, la conversation roulait souvent sur cette vi-

site. Mais elle se résumait sans variante sur les premières paroles échangées à ce sujet entre le père et la fille.

— Mon nouvel ouvrier te plaît-il ?

— On serait difficile de ne pas le trouver bien… trop bien, peut-être…

— Trop bien ?… Que veux-tu dire ? Personne ne sera jamais trop bien pour toi, et s'il te plaît, je te donnerais volontiers mon consentement à ce mariage-là…

— Eh !… il faudrait d'abord que Manaut y consentît…

— Hein ?… La fille du patron Bodrot est un parti fameux !

— Ne t'en déplaise, mon petit papa, je ne crois pas que ce Gérard Manaut tienne à m'épouser… Il y a dans son air quelque chose que je ne puis exprimer, mais qui me donne à penser qu'il ne fait pas partie du monde des ouvriers.

Mathilde parlait en cherchant ses mots. Son père, surpris, répliqua :

— Tu as une idée… Dis-la…

— Je ne puis rien ajouter d'autre. Manaut a des manières que je n'ai jamais vues… Je pense qu'il a fréquenté un monde que nous ne connaissons pas. Naturellement, un mari dans ce genre serait agréable, mais je suis persuadée qu'il ne tient pas du tout à se marier avec moi…

Bodrot était abasourdi des appréciations de sa fille. S'il avait deviné un caractère peu vulgaire dans Gérard, il ne se doutait pas

que la finesse de sa fille y verrait des nuances qu'il ne soupçonnait pas.

Il ne voulait pas se tenir pour battu et il murmura :

— Nous verrons bien…

Cette conversation s'était renouvelée pendant la semaine, Bodrot restant intrigué de ce que pensait Mathilde. Mais la jeune fille ne pouvait expliquer rien de plus. Elle avait obéi à une intuition qu'elle ne pouvait définir.

Ce matin-là, quand il entra dans son atelier, ses ouvriers étaient déjà en plein travail. Ses yeux se portèrent tout de suite vers Gérard qui ne perdait pas une minute. Une lueur de satisfaction passa dans le regard du brave homme. Plit surprit ces jeux de physionomie et la colère qui sourdait dans son âme s'amplifia.

Gérard était loin de supposer l'agitation qu'il jetait dans les esprits.

Bodrot parla et ce fut pour s'adresser à son nouvel ouvrier :

— Manaut, vous regarderez cette clé et vous ferez la même. Je vous la recommande, elle est fort délicate à réussir.

— Bien, patron.

Plit, après cet ordre qui le blessait profondément, fut décidé à mettre son patron en garde contre Gérard. Il fallait se défendre. Son honneur d'ouvrier ne pouvait se laisser écraser par un homme qui trompait tout le monde sur sa véritable personnalité.

Du moment que Gérard Manaut était un amateur qui avait secondé son père dans la dilapidation de l'argent des autres, car

Plit aujourd'hui les accusait dans sa fureur, il n'avait qu'à se tenir tranquille. On ne vole pas la place d'un honnête ouvrier. On ne va pas faire le joli cœur chez les braves gens. Il éclairerait Bodrot pour lui rendre service. Il voulait devenir son gendre. Mathilde était une jeune fille accomplie, et c'était elle qu'il ambitionnait de donner comme bru à ses parents.

Il s'arrangea pour voir le patron seul. Comme il était l'ouvrier le plus ancien et le plus expérimenté, Bodrot lui demandait conseil pour le choix de l'acier.

Le suivant dans la pièce de réserve où était la marchandise, il lui lança soudain :

— Patron, vous savez qui vous avez comme ouvrier en ce Gérard Manaut ?

Bodrot le regarda fixement pour savoir où il voulait en venir. Il répondit avec circonspection :

— Je sais que c'est un brave garçon, qu'il travaille bien et qu'il est habile…

— Oui, c'est possible ; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il est un ancien riche… Son père a fait banqueroute…

Ici, Plit brodait, mais la rancune le poussait. Il continua d'une voix acide :

— Lui, le fils à papa, ne travaillait pas. Il se contentait de dépenser l'argent de son père. Elégant mirliflore, il dînait dans les beaux restaurants, s'habillait chez les bons tailleurs, allait au théâtre… Mais, un jour, à force de vivre dans la dépense, on ne sait plus s'arrêter et tout craque… Notre beau Gérard a dû tra-

vailler pour donner du pain à son père qui a la jambe cassée… Voilà, Monsieur Bodrot, qui vous avez dans votre atelier.

Le père Bodrot ne savait plus où il en était. Il lui semblait qu'il venait de recevoir un coup de massue qui l'étourdissait.

Il contemplait son ouvrier, et celui-ci vit un tel ahurissement douloureux sur le visage du malheureux homme qu'il eut un remords de sa dénonciation. En même temps, il reconnut que la sympathie de Bodrot pour Gérard était profonde. Un désespoir l'envahit et il murmura :

— Patron, je n'aurais pas dû vous raconter ces choses…

— Vous avez bien fait, Plit… Il faut savoir à qui l'on parle, chez soi…

— J'ai cru vous rendre service…, mais je dois ajouter que Gérard Manaut est bien considéré par son concierge. C'est un garçon qui ne sort que pour son travail… Ce n'est pas de sa faute s'il a été mal élevé…

Un soupir de soulagement sortit des lèvres du patron après cette rectification. Il était heureux que Gérard ne fût pas totalement coupable.

Cette nuance n'échappa pas à Plit, mais comme il était honnête il ne regretta pas d'avoir atténué ses paroles en rectifiant ses révélations.

Cependant, il voulut en terminer avec ses incertitudes, et il dit :

— Patron, j'ai une demande sérieuse à vous faire… vous me connaissez, moi et ma famille. J'ai trois frères qui travaillent et

qui sont de bons ouvriers ; mon père est veilleur de nuit depuis des années dans la même usine, où il a la confiance de ses chefs ; ma mère, vous l'avez su par notre curé, est la meilleure et la plus pieuse des femmes… Voulez-vous de moi pour gendre ?

Ainsi, la phrase difficile était, prononcée. Plit n'osait plus regarder son patron. Il baissait la tête, affectant d'examiner attentivement un sac de vis.

En tout autre temps, Bodrot eût accueilli cette demande avec joie. Il appréciait la famille Plit qui faisait honneur à la corporation ouvrière par ses qualités de travail et de sobriété.

Mais le patron savait maintenant qu'il y avait mieux que Plit. Il existait de par le monde des jeunes gens, sérieux aussi, qui savaient concilier l'intelligence avec le travail manuel et les bonnes manières avec la parfaite camaraderie.

Ils pouvaient ne pas être grossiers et vivre parmi les humbles en les appréciant.

Bodrot plaignait Gérard et l'admirait, Une pitié l'envahissait pour ce pauvre jeune homme qui, arraché brutalement d'un rêve trop beau, s'était réveillé sous les angoisses de la pauvreté.

Bodrot ne voulait pas admettre que Gérard fût coupable en quoi que ce fût. C'était le père qui, grisé par l'argent qu'il gagnait, avait sombré dans la spéculation pour se rattraper.

Que dirait-il à Mathilde ? La vérité, tout simplement. Maintenant, il trouvait que Gérard était moins loin d'elle. Le jeune homme était sorti de son monde pour n'y plus rentrer, et il serait sans doute reconnaissant qu'un homme sérieux comme Bodrot lui tendît la main.

Il répondit à Plit :

— Mon garçon, votre demande me prouve que vous avez de l'estime pour le père Bodrot… Je la transmettrai à ma fille : c'est elle qui doit juger… Vous savez que, actuellement, on ne marie plus les enfants comme autrefois… Elles décident.,.

— Oui, patron… Je vous remercie toujours pour votre consentement.

Plit retourna dans l'atelier pendant que Bodrot rangeait quelques boîtes.

Le patron restait songeur, et quand à son tour il reparut parmi ses ouvriers, on put remarquer son visage plus soucieux. À la dérobée, ses yeux cherchaient Gérard. Il s'avoua qu'il aurait dû deviner tout de suite ce qu'il en était pour le jeune homme. Tout criait son ancienne situation : ses mains soignées, son corps souple, son souci de ne pas se salir qui restait une habitude de l'homme qui portait des vêtements élégants ; tout dans ses manières trahissait l'accoutumance du luxe.

Bodrot, ce matin-là, fit dire à ses filles par un petit commis qu'il ne rentrerait pas déjeuner, ayant un travail pressant à examiner à l'autre bout de Paris. Mathilde ne s'étonna pas. Il arrivait parfois à son père d'agir ainsi pour ne pas laisser ses ouvriers trop longtemps seuls à la rentrée de l'après-midi. La vérité était que Bodrot avait besoin de réfléchir. Les deux prétendants de sa fille lui agréaient. Il se disait bien que Gérard n'avait osé encore aucune démarche, mais il estimait maintenant que ce serait à lui, Bodrot, de l'encourager. C'est à l'honnête homme de tendre la main à celui qu'il veut régénérer.

Ce serait le soir seulement que Bodrot parlerait à Mathilde. Il rentrerait plus tôt, avant les jumelles, afin de ne pas être dérangé dans son entretien avec sa fille.

Il procéda comme il l'avait médité et trouva Mathilde qui vaquait aux soins du dîner en chantonnant.

— Tiens ! te voici bien en avance, papa ! s'écria-t-elle joyeusement en embrassant son père.

— C'est que j'ai beaucoup de choses à te dire…

— Bon…, des choses gaies, au moins ?

— C'est un mélange. D'abord, Plit m'a demandé ta main.

— C'est d'un bon garçon.

— Tu l'acceptes ?… demanda anxieusement le père.

— Je ne réponds pas oui si vite…, mais je réfléchirai. Je voudrais connaître sa mère d'abord… J'ai besoin d'avoir une bonne mère, moi aussi…

Le père et la fille se turent un instant, alors que passait dans leur souvenir l'ombre de la disparue.

Puis Mathilde reprit de son ton joyeux :

— Et l'autre chose, quelle est-elle ?

— Je sais qui est Manaut.

Le visage de Mathilde s'imprégna de gravité et elle se prépara à écouter son père attentivement.

— Gérard Manaut est le fils du banquier Manaut qui a spéculé à la Bourse.

Mathilde resta silencieuse quelques secondes, puis elle repartit simplement :

— Je le sais… Mais M. Manaut n'a pas abusé de la confiance de ses clients. Il a été ruiné par une catastrophe survenue dans l'exploitation d'une mine. Ces Manaut sont les plus honnêtes gens du monde et les plus désintéressés. Ils ont vendu jusqu'à leur dernier objet de valeur pour rembourser leur clientèle. Personne n'a été lésé. Le fils travaille pour subvenir aux besoins de son père.

Aujourd'hui, le serrurier allait de surprise en surprise. Les confidences de Plit, sa demande en mariage et les révélations de Mathilde formaient un total qui l'ahurissait. Quand il fut revenu de sa stupeur, il s'écria :

— D'où tiens-tu cela ?

— J'ai voulu éclaircir le mystère qui semblait envelopper ce jeune homme. Je ne suis pas une jeune fille à rester dans une illusion qui pourrait devenir préjudiciable. Cet après-midi, ayant du temps, je suis allée trouver le P. Archime…

— Tu as fait cela ? interrompit Bodrot avec admiration.

— Tu sais que je ne suis pas timide. Quand on veut aller au fond des choses, il faut en prendre les moyens. J'ai donc dit au Révérend Père que ce Gérard nous intriguait, que tu avais des visées sur lui me concernant.

— Oh ! tu n'aurais pas dû…, risqua Bodrot gêné.

— C'était la seule manière de le faire parler… Il fallait bien savoir la vérité : ou il était digne de moi ou je n'étais pas faite pour lui. Le P. Archime qui, tout d'abord, restait prudent, a compris aussitôt le fond de ma pensée quand je lui ai avoué ton projet. Il m'a dit : « Ma bonne enfant, je crois que vous avez raison : Gérard ne pourrait être un mari pour vous… »

— Par exemple ! s'écria le père Bodrot vexé. Je trouve qu'il aurait tout de même une certaine chance…

— Laisse-moi donc finir, mon petit papa. Tu t'emballes parce que tu aimes trop tes filles. Le bon religieux m'a donc dit : « Gérard ne pourrait vous épouser parce qu'il s'est fiancé et qu'il a dû renoncer à son mariage lors de sa ruine… Il ne trouverait donc pas loyal de se fiancer sans que cette jeune fille soit d'abord mariée… » Tu vois donc, petit père, que nous n'avons pas à compter sur Gérard Manaut. Pour que je sois bien convaincue, le P. Archime m'a même dit le nom de cette jeune fille : Denise Laslay, fille d'un professeur, ami de M. Manaut. C'est à New-York qu'ils se sont rencontrés et fiancés… Tu vois que je suis bien instruite…

L'étonnement de Bodrot continuait, en même temps qu'un soulagement l'allégeait. Sa dignité était sauvegardée, Gérard, ne les dédaignait pas. De plus, son père et lui étaient lavés de tout soupçon concernant l'honnêteté, et cela satisfaisait le cœur du bon Bodrot.

Il plaignait maintenant davantage le pauvre Gérard que la vie avait malmené doublement. Et s'il sentait que le jeune homme pouvait devenir un ami, l'idée d'en faire un gendre l'abandonnait, mais sans qu'il en éprouvât de dépit.

Il s'exclama :

— Sais-tu que tu es futée ?

— Ne suis-je pas la fille de mon père ? riposta-t-elle avec autant d'affectueuse flatterie dans la parole que dans le ton.

Puis, au bout d'un moment, elle reprit :

— Alors, vois-tu, papa, je crois que Plit serait un bon parti ; mais il faut retarder un peu la réponse pour le punir d'avoir médit de Gérard Manaut, car c'est bien lui qui t'a parlé de Manaut ?

— Tu devines donc tout ?

— Mon petit doigt est fin, tu sais. Maintenant, ce sont les enfants qui ont ce fameux petit doigt dont les parents avaient le monopole.

Le père et la fille rirent gaiement. Le brave Bodrot était tout rasséréné.

Mathilde dit soudain :

— Je pardonne ses accusations à Germain Plit, parce qu'il a obéi à un mouvement de jalousie…

— Tu crois ?

— J'en suis sûre… Il a demandé ma main quand il eut fini de débiter son petit discours, n'est-cc pas ?

— C'est vrai !

— Tu vois, il m'aime assez pour être jaloux… Il avait peur d'être distancé par Gérard Manaut…

Bodrot était émerveillé de la sagesse de sa fille. Il se promenait dans la salle à manger exiguë, les mains derrière le dos, en atten-

dant la rentrée des jumelles pour le dîner.

— Oui, c'est Plit qui m'a raconté tous ces détails, et maintenant je vois que ton prétendant a dû passer un mauvais moment en se croyant supplanté… Il a cependant été juste jusqu'à un certain point pour Gérard, je dois le reconnaître.

— Tant mieux…, cela prouve qu'il a du cœur…

— Alors ?… Devrai-je le prévenir un peu que tu l'acceptes ?

— Oh ! non, mon petit papa, je voudrais lui annoncer moi-même ce que je déciderai…

— Oh ! oh !… j'ai une fille bien indépendante…

Les jumelles rentrèrent et la conversation changea.

La compatissante Mathilde songeait à Denise Laslay qui avait dû abandonner le rêve de ses fiançailles. En fille énergique qui n'avait jamais connu que le travail et la médiocrité, Mathilde jugeait que Gérard pouvait redemander la jeune fille en mariage.

Au moins, il aurait une femme affectueuse pour s'occuper du ménage des deux hommes.

Elle ne se figurait pas que c'eût été pour Gérard une honte cruelle que de voir sa femme réduite au rôle de servante, alors qu'il lui avait fait entrevoir la richesse.

La bourgoisie a ses charges que le peuple ignore. Gérard aurait cru manquer gravement à son devoir en proposant à la future M Manaut un destin aussi précaire.

Mais Mathilde, dans sa simplicité, ne connaissait pas ces choses. Ayant toujours vécu dans un milieu populaire, elle croyait

en toute naïveté que les cœurs qui s'étaient donnés ne possédaient qu'un point d'honneur : se rejoindre pour l'union dans n'importe quel état social. Travailler en s'aimant : elle s'imaginait que c'était là le seul objectif.

Si elle admettait que Gérard eût rendu sa liberté à Denise dans la première surprise de la catastrophe qui fondait sur lui, elle croyait que la timidité, uniquement, l'empêchait de reprendre les pourparlers interrompus. De toute son âme, elle eût voulu écrire à Denise, lui expliquer le chagrin de Gérard, l'inciter à s'imposer au foyer des deux isolés.

Mathilde rêvait à ces choses tout en vaquant, les jours suivants, aux occupations qu'elle assumait : ménage, couture et raccommodage.

Une de ses amies vint la trouver un après-midi pour lui annoncer une cliente.

— C'est une M Alixin qui habite place du Panthéon. Il faudra que tu ailles la voir. Je t'ai chaudement recommandée, Elle veut une robe, peut-être même deux…

— Merci, ma belle. Justement, j'ai un peu de temps. Mais ne me fais pas trop de publicité : je fais de la couture à mes heures perdues seulement…

— C'est entendu.

Après avoir bavardé quelque peu, la jeune voisine et amie se sauva.

Le lendemain, Mathilde prit le chemin du Panthéon pour entrer en contact avec sa future cliente. Elle se vit en face d'une

dame fort aimable et elles s'entendirent très bien au sujet de la commande projetée.

Comme Mathilde s'en allait, M Alixin lui demanda si elle ne pourrait pas lui indiquer un serrurier, et en riant la jeune fille répliqua :

— Vous ne pourriez mieux vous adresser, Madame : mon père, est établi patron serrurier.

Il fut convenu que Bodrot s'occuperait du travail à effectuer.

Mathilde était toute joyeuse en sortant de cette maison. Elle songeait à la robe qu'elle devait exécuter, à la façon qu'elle lui donnerait de préférence.

Comme elle s'en retournait à pied, elle traversa le Luxembourg. Elle avait peu le loisir de s'y promener, mais ne manquait pas une occasion de s'y retrouver, aimant le calme des jardins. Bien que ce fût un jour d'automne, elle jouit de la poésie mélancolique des arbres dépouillés.

Elle longeait une allée quand devant elle surgit Gérard Manaut. Absorbé, il ne la voyait pas, bien que son désir fût de lui parler. Il avait à la main une sacoche d'ouvrier. Elle l'interpella :

— Alors, Monsieur Manaut, vous vous promenez ?

Réveillé d'un songe indéfini, Gérard tressaillit, mais il ne fut pas long à reconnaître Mathilde. Une lueur joyeuse éclaira ses traits. Il dit, répondant à la satisfaction qu'il éprouvait de pouvoir lui parler en toute franchise :

— Je suis bien content de vous rencontrer.

Mathilde fronça les sourcils. Est-ce que ce héros la désenchanterait ? Serait-il parjure à Denise et serait-il tombé au point de vouloir l'argent du père Bodrot ? L'attitude de la jeune fille devint sévère. Elle attendit, se promettant de cingler de son mépris un homme qui ne faisait point honneur à sa parole.

— Mademoiselle, ce que j'ai à vous dire est fort délicat à exprimer et je crains de ne pas me faire bien comprendre. Je voudrais que vous me promettiez le secret sur ce que je vais vous confier…

— C'est promis, répliqua simplement Mathilde.

— D'abord, je m'excuse de vous parler ainsi sur la voie publique, mais je ne pouvais guère me rendre chez vous pour m'expliquer… Je viens au fait : Mademoiselle, je n'ai pas toujours été ouvrier serrurier. Il fut un temps où j'avais plus de moyens, mais, par suite de circonstances fâcheuses, je me suis vu obligé de gagner tout de suite. Au moment où j'étais plus riche, je me suis fiancé, et si je ne suis pas encore marié, c'est que je crains que mes gains ne soient pas suffisants pour l'entretien d'un ménage…

Mathilde était satisfaite et un sourire errait sur ses lèvres.

— Et si je bénéficie de ces confidences, répondit-elle sans timidité, c'est que votre patron vous montre de l'estime et que vous avez eu peur qu'il ne songe à vous comme gendre…

Gérard regarda la jeune fille avec étonnement. Il riposta, en homme du monde :

— Je ne me serais pas permis, Mademoiselle, de croire une chose semblable… Vous me faites trop d'honneur…

— Vous savez, Monsieur Gérard, dans notre monde on dirait : « Ne faites pas tant de chichis !… » Mais je veux parler sérieusement aussi avec vous, puisque nous nous considérons comme des personnages… Soyez donc sans crainte… Vous ne seriez pas l'homme qu'il me faut pour mari. Si papa pensait à vous, ce qui est possible, je lui dirais : « Laisse Manaut en repos… Il a des façons qui me gêneraient vis-à-vis des camarades. » Vous comprenez qu'on ne peut pas renier son entourage… Je suis contente de vous savoir fiancé, cela arrange les choses… Quand vous marierez-vous ?

Ce coup direct embarrassa Gérard.

— Je ne sais pas encore…

— Vous la ferez attendre longtemps, la petite qui se morfond ?

— Mais…

— Vous gagnez de bonnes journées et elle pourrait soigner Votre papa.

— Cependant… Ecoutez, Mademoiselle. Vous êtes intelligente, on peut tout vous dire. Quand on a promis la richesse à une jeune fille et qu'on lui apporte la pauvreté, croyez-vous qu'il n'est pas préférable d'attendre que les choses aillent mieux ?

— Quelles choses ?

— Que ma situation devienne meilleure…

— Comment, meilleure ?… Papa gagnait moins que vous quand il s'est marié…

Gérard ne sut que répondre. Pouvait-il objecter que les conditions n'étaient pas les mêmes, que M Bodrot devait se contenter, sans doute, de ce qui n'aurait pas suffi à Denise et qu'il eût été honteux de lui offrir ?

Mathilde s'écria impétueusement :

— Ne l'aimez-vous donc pas, cette jeune fille ?

— De tout mon cœur, riposta vivement Gérard ; mais, vraiment, je n'oserais pas entraîner ma fiancée dans ma misère…

Mathilde n'osa plus répliquer, tout à coup émue par le ton douloureux de l'ouvrier de son père.

D'ailleurs, elle ne put poursuivre l'entretien, car il la quitta après un salut comme elle n'en avait jamais vu. Elle le regarda s'éloigner en songeant :

— Comme ces bourgeois réfléchissent à une foule de questions !… Serait-il venu à l'idée de papa de penser à la peine que se donnerait maman dans leur ménage ?… Elle s'est peut-être usée au travail, qui sait ?… Et, cependant, il n'y a pas meilleur que papa…

09

La conversation qu'avait eue Mathilde avec Gérard ne s'effaçait pas de sa mémoire. Elle s'en remémorait les moindres paroles, et, si elle trouvait que les idées du jeune homme étaient excellentes en soi, il lui semblait cependant qu'il manquait de confiance envers Denise. À sa place, elle eût aimé être tenue au courant. Elle

ne parvenait pas à comprendre que le jeune homme s'enfermât ainsi dans sa peine et que Denise Laslay fût murée dans la sienne.

Elle se disait :

— Ils auraient peut-être un peu plus de mal, mais ils auraient moins de chagrin…

Puis, avec la mobilité de pensée qui la caractérisait, elle s'écriait tout haut, dans son logis vide :

— Ah ! bien, je crois que je m'arrangerai mieux avec Germain Plit qu'avec Manaut… À force d'avoir trop de délicatesse, on se rend malheureux, sous prétexte que la politesse ne permet pas de s'expliquer… Moi, je veux garder mon franc-parler.

Ainsi monologuait Mathilde au long de ce jour mémorable. Le soir, quand son père revint, elle lui dit :

— J'ai rencontré Manaut… Il m'a parlé de sa fiancée.

— Pas possible !

— C'est un garçon loyal… Il a eu peur que je me monte la tête parce que tu l'avais invité… Il m'a donc prévenue, oh ! discrètement, que je ne compte pas sur lui…

— C'est très honnête… et pourquoi n'épouse-t-il pas sa promise ?

— Ah ! voilà… ils font des assauts de raffinement.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Eh bien, Manaut ne veut pas que sa Denise soit dans la misère avec ce qu'il gagne, et elle, sans doute, n'ose pas lui assurer qu'elle saura faire bouillir la marmite avec cette paye…

— Quoi !… s'écria Bodrot vexé dans sa fierté de patron payant bien ses ouvriers… Il n'est pas content avec près de cinquante francs par jour ?

— Mon pauvre papa, nous parlons de gens qui ne vivaient pas comme nous… Quand nous serons bien riches, nous penserons comme eux… Si tu avais eu le moyen, quand tu t'es marié avec maman, tu lui aurais adouci la vie, n'est-ce pas ?… Peut-être lui aurais-tu payé une femme de journée pour ses lessives…

— Ça, oui… approuva Bodrot d'une voix un peu émue, — Tu vois !… la misère durcit les cœurs… on est dur pour soi, on l'est pour les autres… Depuis que j'ai causé avec Manaut, une masse d'idées me viennent. Je crois qu'on peut être doux, mais il faut que chacun y mette du sien… Parler trop vite sans chercher à être aimable devient vite de la brutalité… Dans quelques jours, tu pourras dire à Plit que j'accepte sa demande en principe, mais, avant de m'engager définitivement, je veux lui parler franchement pour le bien de notre avenir…

— Comme tu es avisée, ma fille, et prudente… Avec ta maman, on n'a pas parlé….

— Les temps ont changé, papa…

Trois jours après cet entretien, Bodrot fut chargé d'annoncer à Plit le bonheur qui lui survenait. Il lui avait fait signe de s'en aller le dernier, et le jeune ouvrier, tout angoissé, ne savait plus trop ce

qu'il faisait. Il entendait ses camarades comme en un rêve et bien souvent sa lime attrapait ses doigts sans qu'il s'en aperçût.

Enfin, l'heure attendue arriva, et quand, un à un, les ouvriers eurent quitté l'atelier, Plit, pâle, se rapprocha de Bodrot.

— Mon garçon, débuta le patron qui s'amusait un peu à le faire languir, Mathilde a réfléchi…

Plit tressaillit. Les mots qui résonnaient à ses oreilles lui semblèrent de fâcheux augure. Du moment qu'on réfléchit, c'est qu'une affaire a été examinée… Les paroles qui allaient lui parvenir seraient des politesses, des faux-fuyants… Il s'écria, tremblant et maladroit :

— J'aimerais mieux savoir tout de suite si c'est oui ou non ?

— Plit, mon garçon, vous parlez trop vite… Il ne faut pas être brutal, on s'en mord les doigts, posa paisiblement Bodrot qui profita des « idées nouvelles » que Mathilde avait découvertes.

Plit le regarda, effaré. Lui non plus ne soupçonnait pas qu'il pût y avoir une politesse des mots qui adoucissent les rapports. S'il en subissait quelque peu l'influence obscure venant de Manaut, il n'en était pas encore conscient. Il se tut et baissa la tête en murmurant « pardon », et il ajouta :

— Je suis tellement anxieux…

— Rassurez-vous, Plit… Vous plaisez à Mathilde et elle m'a chargé de vous dire qu'elle acceptait votre…

Un cri de joie sortit de la poitrine de l'ouvrier. Il tendit la main à son patron et clama :

— Merci, patron !...

— Attendez, Plit... Mathilde est une fille exceptionnelle... elle accepte votre demande, mais elle veut causer avec vous avant une entente définitive... C'est une personne qui ne veut rien laisser à l'aventure.

— De quoi pourra-t-on parler ?... murmura Plit songeur et redevenu inquiet... Je lui plais, elle me plaît, je gagne ma vie, je m'associerai un jour avec vous, mes parents sont honnêtes, c'est tout...

— Il faut croire qu'il y a encore autre chose, Plit, puisque Mathilde le dit... Ne vous mettez pas en peine, elle saura vous débiter son histoire, sa langue est bien affilée. Je n'ai pas peur pour vous non plus, vous avez l'esprit ouvert... Vous serez un précieux associé... Venez demain dimanche à 2 heures, nous vous attendrons...

Plit s'en alla chez lui, transformé. Il entra en s'écriant à la cantonade :

— C'est fait !... je me marie avec Mathilde Bodrot !...

Sa mère, qui taillait la soupe à l'ancienne mode (des lèches fines de pain au fond de la soupière), se retourna et dit :

— Ah ! mon gas, je suis bien contente !...

— Tu auras enfin une fille, la mère !...

— Cela ne sera pas trop tôt... Mes quatre garçons mettent du bruit dans la maison sans trop de joie ni de compagnie... Toujours partis, les garçons !...

— C'est pour ne pas te casser la tête, répliqua Germain Plit en riant.

Le père, qui était allé faire une course, se montra :

— Je me suis accordé avec la fille « à » Bodrot…

— Tant mieux, mon garçon… À quand la noce ?

— Rien n'est convenu encore…, mais ça ne traînera pas… Je n'aime pas les affaires qui traînent…

— Où est-ce que vous habiterez ?

— On tâchera de trouver un coin proche de l'atelier… Ah ! j'ai faim… Sers la soupe, la mère…

— Attends qu'elle trempe… et puis Charles n'est pas encore là…

— Il est en retard… Ceux qui sont en retard, tant pis pour eux, dit Germain, grisé par sa victoire.

— Il faut un peu de patience, voyons…

— Ce n'est pas mon fort… Ma belle chemise bleue sera-t-elle, propre pour demain ?… je vais chez ma promise…

— Il y en a une aussi belle qui est mauve…

— C'est la bleue que je voulais !… C'est curieux tout de même qu'on n'a jamais ce qu'on veut !

— Pouvais-je savoir qu'il te la fallait demain ?… Songe à tout le lavage que j'ai sur les bras, mon garçon, et sois indulgent…

— Les femmes se plaignent toujours…

La mère ne répliqua pas. Elle avait souvent tort en face de ses cinq hommes.

Elle avait fait de son mieux pour inculquer à ses fils les principes les meilleurs, mais tous ces garçons solides, pleins de vie, l'avaient bientôt annihilée. La douceur d'une fille et son aide l'eût soulagée et soutenue.

Elle ne connaissait pas Mathilde Bodrot et se demandait comment la jeune fille se conduirait vis-à-vis d'elle. Dans son entourage, bien des mères s'étaient plaintes de leurs brus. La pauvre M Plit, créature de dévouement, d'oubli de soi et de travail, se serait contentée d'un peu de respect pour ses années, d'un peu d'affection pour la peine qu'elle s'était donnée depuis son mariage, jour heureux certes, mais combien obscurci par la suite par un labeur obstiné.

Pourvu que cette Mathilde, riche à ce que prétendait Germain, ne fût pas arrogante et dure ! Son fils était bon, quoique brusque. Il ne fallait pas exiger des attentions de la part des garçons, mais parfois M Plit eût aimé qu'on lui demandât son avis. Elle eût désiré qu'on lui marquât un peu mieux que cette condescendance désinvolte qui la blessait par moments.

Le lendemain, Plit, avec sa belle chemise préparée par sa mère sur ses exigences, s'en alla, le cœur battant, vers le logis de sa promise. Quand il fut au milieu de la famille de son patron, il fut surpris par l'atmosphère pleine de déférence et d'affection démonstrative qui y régnait. C'était « mon cher papa, mon petit papa, veux-tu encore du café ? t'es-tu bien sucré ? », etc.

Germain Plit, abasourdi par ces phrases aimables et ces prévenances qu'il ignorait, osait à peine regarder Mathilde. Celle-ci lui

avait dit de sa manière vive, quand il était entré :

— Alors, Monsieur Plit, il paraît que vous aimeriez m'épouser ? Je ne demande pas mieux, si toutefois vous savez répondre à quelques-unes de mes questions…

Ce début de femme décidée, qui changeait avec le silence de M Plit, avait un peu interdit Germain. Il commandait sa mère et il lui semblait naturel de continuer avec sa femme.

Mathilde, donc, avec une douceur pleine d'autorité, avait énuméré à son prétendant les principales qualités qu'elle désirait rencontrer chez celui qu'elle accepterait comme époux.

— D'abord, je désire que la confiance règne entre nous et que vous ne preniez nul amusement dehors sans moi… Vous travaillerez à l'atelier, je travaillerai à la maison et nous aurons donc le même besoin de nous distraire… De plus, je vous promets d'être une femme douce et attentionnée, mais j'exige la réciprocité… Je ne veux pas d'un mari brutal et sans ménagement, qui traite sa femme comme une esclave sans se soucier de son cœur ni de sa fierté… Papa nous traite gentiment et il faudra l'imiter… Je sais que vous pourrez tout promettre parce que les paroles sont faciles à prononcer, mais je veux vous voir à l'œuvre… Avant de vous dire « oui » tout à fait, j'irai chez vos parents, voir comment vous vous comportez avec eux…

Ayant dit, Mathilde eut un sourire si charmant que Germain Plit, qui avait eu peur, se sentit entraîné dans un vertige tel, que seule subsistait devant ses yeux la personne de Mathilde avec son charme.

Sa personnalité se transformait déjà. Il subissait déjà l'influence de l'énergique jeune fille. Il s'ingénia à se montrer doux, il surveilla ses gestes et il fut prévenant pour le patron Bodrot, parce qu'il ne se risquait pas encore à l'être pour Mathilde.

Involontairement, sa pensée allait vers Gérard. Il essayait de se rappeler ses phrases et ses manières. Il le copiait inconsciemment et tout bas il se disait : Mathilde veut sans doute que je ressemble à un homme bien élevé, et Manaut, je le comprends maintenant, est un homme bien élevé.

Quand il sortit de chez les Bodrot, Germain marchait sur la pointe des pieds et ouatait sa voix. Peu habitué à cette attitude réservée, il l'exagérait. Mais il reprit assez rapidement ses façons normales tout en rêvant de les adoucir. Et pour cela, il songea tout naturellement à fréquenter davantage le jeune Manaut. Toute sa rancune contre lui tombait. Il serait, au contraire, un compagnon inespéré avec qui ses habitudes pourraient se bonifier. Mathilde serait contente de s'apercevoir qu'il cherchait à se perfectionner.

Durant le trajet qui le ramenait chez lui, car Plit ne se sentait plus du tout le désir de se promener ou de faire une partie de billard pour terminer l'après-midi, il pensa aussi à sa mère. Rien ne rapproche un fils de sa mère comme le futur mariage de celui qui veut fonder son foyer.

Pour la première fois, l'esprit de Germain Plit s'appesantit sur le sort de la femme de l'ouvrier, de celle digne de ce nom, de celle qui assume la dure tâche d'être la compagne du travailleur. Elever ses enfants, entretenir la maison, le linge et les vêtements, cuire les aliments et soigner ceux qui sont malades, voilà son lot.

— Quand donc s'arrête-t-elle de travailler ?… se demandait soudain Germain.

Une voix intime lui répondait : jamais. Le dimanche, il faut réparer les quelques points qui manqueraient aux habits de travail pour le lundi. Pour celle qui a la chance d'avoir des filles, elle peut se faire aider, mais celles qui n'ont que des garçons ?

Germain Plit, au temps de son adolescence, en voulait parfois à sa mère quand elle refusait parfois le dimanche de se promener avec eux. Elle alléguait sa lassitude. Germain lui répondait qu'elle y apportait de la mauvaise volonté.

Maintenant, il lui venait que sa pauvre mère, qui détenait peut-être deux heures de repos entre le déjeuner et le dîner, ne pouvait guère les utiliser à courir le boulevard ou le Bois… Petit à petit, il n'avait plus rien demandé et il avait oublié de s'intéresser à la gardienne du logis.

Les quelques paroles de Mathilde lui faisaient reconnaître son manque de perspicacité, son ingratitude pour tant de dévouement caché qui paraissait naturel parce qu'il était forcé par la nécessité.

— Des femmes d'ouvriers meurent à la peine, avait murmuré la jeune fille, alors, il est juste que le mari reconnaisse le mal qu'elles se donnent.

Quant à son père, il avait pris cette place de veilleur parce qu'elle rapportait davantage. Il prenait sa veille à 9 heures du soir pour rentrer le matin à 6 heures. Il dormait jusqu'à midi, déjeunait et se recouchait encore deux heures. Puis, il allait faire quelques courses pour son usine, ce qui augmentait sa paye…

Germain arriva chez lui. Son nouvel embarras se masqua sous une apparence joyeuse :

— Tiens ! la mère !... tu es là, toute seule ?

Etonnée, M Plit regarda son fils. Jamais, depuis qu'il était revenu du service militaire, elle ne l'avait vu à cette heure et jamais il ne s'était inquiété de sa solitude.

Elle répondit simplement sans laisser percer d'attendrissement :

— Mais oui, Germain... Où voulais-tu que je sois ?

Àcôté d'elle, sur une chaise, un livre était ouvert. C'était son paroissien.

Ses fils connaissaient sa piété et ils savaient aussi que leurs exigences ne lui avaient pas toujours permis de suivre les offices. Elle les y avait conduits quand ils étaient plus jeunes, mais ils avaient perdu l'habitude de l'y accompagner. Ils aimaient y retourner aux grandes fêtes cependant. C'était un gros chagrin pour M Plit de voir ses enfants négliger leurs devoirs religieux, et son angoisse, aujourd'hui, était de savoir ce que serait cette belle-fille que lui annonçait son aîné.

— Alors, mon gas, Mathilde Bodrot t'a fait bonne impression dans son cadre ?

— Oh ! oui... elle est sérieuse, et le logement est coquet... Puis, il n'y a que des filles et elles parlent doucement à leur père...

M Plit observa son fils. Aurait-elle le bonheur d'avoir pour bru une jeune fille comme elle la souhaitait ? Serait-elle récompensée d'avoir vécu solitaire au milieu de ses cinq hommes ?

— Où est le père ?… demanda Germain.

— Il est allé trouver le père Mathurin pour une affaire de l'usine… Mais, dis-moi, elle viendra me voir, ma future belle-fille ?

— Pour sûr… Elle t'arrivera pendant la semaine… Je lui ai dit que tu ne sortais que le matin pour tes provisions… Elle veut te parler à cœur ouvert… et m'a dit : « Je veux très bien connaître la mère de mon mari… J'ai perdu ma mère et je veux en avoir une à mon tour… »

Ces paroles émerveillèrent M Plit. Serait-il vrai qu'elle pût espérer une jeune compagne, un alliée dans la femme de son fils ? Un peu de douceur entrerait donc dans cette maison. Elle ne se plaignait pas de ses garçons, certes, si sérieux, si bons au demeurant, mais d'écorce un peu fruste malgré tout.

— Ah ! elle dit cela ?… murmura-t-elle.

— Oui, tu la trouveras avisée et entendue… L'intérieur est soigné et le père Bodrot est toujours proprement tenu… Les deux jumelles sont mignonnes et Mathilde les a bien élevées… Dame ! elle aime l'ordre, et pour la commodité du commandement elle prétend qu'un maître suffit… Pourtant, elle consulte toujours son père… Mais on voit qu'elle tient bien la place de sa mère…

— Elle est pieuse ?

— Je crois qu'il faudra que je « rapprenne » à aller à la messe tous les dimanches. Elle m'a soutenu que c'était un bienfait pour l'esprit et un repos pour le corps…

M Plit évita de lever les yeux vers son fils, car son regard avait un tel rayonnement de bonheur que Germain en eût été ébloui.

Elle ne lui dit pas non plus : « Si tu m'avais écoutée, tu n'aurais pas besoin de réapprendre… » En son cœur, elle bénit la jeune fille, et, à partir de ce moment, elle l'attendit avec autant d'impatience que de confiance.

Mathilde vint le mercredi après-midi.

— C'est bien ici qu'habite M Plit ?

— C'est moi, Mademoiselle…

Dans cette personne sans timidité, portant un air riant, elle ne crut pas d'abord voir sa future bru, tellement cette attitude lui paraissait supérieure. Mais tout de suite elle comprit que cette jeune fille au teint florissant, aux yeux droits, avait ce ton vibrant par franchise et amour de la netteté.

— Je suis Mathidc Bodrot… Comme vous le savez, votre fils Germain veut se marier avec moi, et je suis venue vous trouver pour savoir si je vous plais… N'ayant plus de mère, je désire en trouver une dans celle de mon mari…

— Oh ! mon enfant… murmura la pauvre femme émue.

Mathilde s'assit près de M Plit.

Les deux femmes causèrent. Tout de suite, la mère fut à l'aise et admira le cœur sans détours de la jeune fille.

Germain Plit revint un peu plus tôt, le patron Bodrot lui ayant confié vers la fin de l'après-midi que Mathilde devait être chez sa mère. Il était très tourmenté, se demandant comment sa future,

si vivante, s'arrangerait de M Plit, si humble dans son maintien et dans ses paroles. Il arriva, cachant sous un air gai la préoccupation qui le hantait.

— Bonjour, Mademoiselle Mathilde !... Bonjour, la mère !...

Sans un regard pour sa mère, ses yeux se dirigèrent tout de suite vers celle qui était sa fiancée en son cœur. La jeune fille, avait tressailli devant cette manière désinvolte de saluer.

Cependant, elle affecta de ne pas s'en être aperçue, et elle dit gentiment :

— Nous nous entendons fort bien, votre chère maman et moi... elle a un grand cœur...

Germain, alors, jeta un coup d'œil sur sa mère et il lui vit un visage rayonnant qui lui rappela soudain celui qu'elle avait en sa jeunesse... Celui que ses fils auraient peut-être pu lui conserver s'ils étaient restés doux et attentionnés.

— Oh ! oui, riposta M Plit, ce sera là, je le crois, une bien chère enfant...

— Et moi, j'aurai une bonne mère... Gare à qui lui fera de la peine !... Et vous, Germain, vous allez l'embrasser en l'appelant maman, comme au temps de votre enfance... Cette appellation de « la mère » est si peu amicale et respectueuse...

Gênée, M Plit attendait le baiser de son fils. Plus que l'indifférence, une sorte de pudeur ne leur permettait plus des démonstrations oubliées depuis longtemps. Quand ils étaient plus jeunes, pourtant, Germain, ainsi que ses frères, embrassaient

leur mère à chaque rentrée au logis, mais seul encore le cadet conservait cette habitude.

Il s'avança gaiement vers sa mère, le grand Germain, et gentiment, sur la prière de Mathilde, il lança :

— Bonjour, maman !... Je suis content que toi et Mathilde, vous vous accordiez bien...

M Plit rayonnait. Après avoir échangé encore quelques points de vue, Mathilde partit, ne voulant pas que Germain l'accompagnât. Elle n'avait pas encore donné son consentement ferme et elle ne voulait pas une trop grande familiarité entre elle et lui.

Quand elle fut hors du logis, M Plit eut un élan vers sont fils et lui dit :

— Merci, mon garçon, d'avoir amené une telle jeune fille chez nous... C'est une femme qui saura commander parce qu'elle est entendue, et qui saura obéir parce qu'elle est juste... Remercions Dieu de t'avoir éclairé...

Germain sentait une fierté l'envahir. Il était à un de ces points de la vie où on sent qu'un changement heureux va en transformer le cours. Il était satisfait aussi de redevenir avec sa mère l'enfant qui s'épanche.

Pendant que M Plit et son fils commentaient ces événements, Mathilde retournait, songeuse, chez elle.

M Plit lui plaisait beaucoup ; elle la jugeait très bonne. Mais elle lui reprochait de n'avoir pas su garder l'intégrité de son autorité maternelle. Peut-être n'avait-elle pas su, ou, fatiguée, n'avait-

elle pas eu la force de réagir contre les procédés masculins, toujours tendus vers l'indépendance.

Mathilde, qui réfléchissait aux conséquences, pensa que Germain Plit était mal formé et qu'elle aurait du mal à redresser ses travers. Deux perspectives se présentaient à elle : ou elle serait traitée comme il traitait sa mère, c'est-à-dire en quantité négligeable, ou il serait le compagnon rêvé.

Le patron Bodrot accueillit sa fille avec curiosité :

— Eh bien, fillette, es-tu satisfaite ?

— Il y a du pour et du contre… répondit-elle franchement.

— M Plit ne te plaît pas ?

— Elle est tout à fait gentille, mais elle a laissé ses fils prendre de mauvaises façons…

— Oh ! tu m'étonnes… Plit est très avenant…

— Je le sais, parce que nous sommes patrons… Mais… il manque de politesse et traite sa pauvre mère avec une indifférence pénible…

— Ma petite fille, il ne faut pas trop demander aux ouvriers.

— Pourquoi, papa ?… ils ont une intelligence et un cœur pour s'améliorer… Pourquoi resteraient-ils grossiers ? J'ai entendu des voisines dire : « Une telle est partie de chez elle parce que son mari la traitait avec trop de brutalité !… » Les femmes des ouvriers ne doivent-elles donc connaître que la misère et les coups ? Et on s'étonne ensuite que le premier beau parleur venu les entraîne !… Je veux un mari qui soit mon compagnon et je veux être

son égale… Je ne veux pas de ces airs arrogants pour me commander, ni d'un bonjour qui aura l'air de me reléguer au rang d'une personne dont on néglige les avis…

— Ma petite, ma petite, murmura Bodrot, tu as une ambition de riche…

— De riche, mon petit papa ?… dis plutôt d'une femme de cœur… J'ai déjà rendu la vie meilleure à M Plit en forçant son fils à l'embrasser en l'appelant maman…

— Eh ! tu vas vite en besogne !… dit en riant Bodrot, mais Plit est intelligent et il comprendra ce que tu attends de lui… Mais, entre nous, n'as-tu pas subi l'influence de la visite de Manaut ? N'est-ce pas lui qui, par ses manières si polies, t'a fait désirer cette façon d'agir chez nous autres ?

— Elle germait en moi, cette façon, mais Manaut m'a prouvé qu'elle pouvait devenir une réalité. J'ai pensé : un homme peut être poli, pourquoi pas tous ?

— J'ai eu tort d'inviter Manaut, murmura rêveusement le père…

— C'est un bien, au contraire, petit papa… Il faut de temps à autre que nous approchions ceux qui sont bien élevés afin d'adoucir les angles trop aigus que donnent la médiocrité, le labeur sans arrêt, la lassitude jamais interrompue… La visite de Manaut m'a été salutaire… Sais-tu que je n'avais jamais entendu parler un homme du monde ? Il ne s'agit pas de façonner Plit sur ce modèle, ce qui serait prétentieux, mais je tenterai de le policer un peu… Je ne veux pas souffrir plus tard… Je reste convaincue qu'on est l'artisan de son sort, en grande partie…

— Tu as toujours raison, ma petite fille, mais ne prends pas Plit trop rudement…

— N'aie pas peur, papa chéri… Je suis fille de patron et je sais qu'il faut toujours sourire aux clients…

10

Plit se rendait à l'évidence : il fallait de toute nécessité qu'il s'améliorât. Mathilde ne consentirait à devenir sa femme que s'il se montrait fils affectueux et fiancé prévenant.

Si le jeune homme était rempli de bonne volonté, il ne savait pas trop comment devenir l'être idéal qui réaliserait son rêve.

Il se confirma dans la pensée que fréquenter Gérard Manaut lui serait utile, et de désagréable qu'il s'était montré envers lui il se montra plus cordial et bon camarade.

Gérard accepta sans comprendre ce changement d'attitude.

Plit, un soir, l'invita même à passer la soirée chez lui, en famille, sous prétexte de lui faire admirer un ouvrage d'art.

Gérard n'osa refuser, bien qu'il fût désolé de laisser son père seul ; mais M. Manaut ne trouvait plus le temps long.

Il posait le pied par terre, maintenant, et il essayait quelques pas, sans vouloir le dire à son fils pour lui ménager une surprise. Son activité cérébrale redoublait, et il voyait arriver le moment où il reprendrait les affaires.

Quand Gérard lui annonça que son camarade Plit désirait qu'il allât passer la soirée chez lui le lendemain, son père lui conseilla de ne pas refuser.

— Tu le contrarierais vivement… Il faut te montrer bon compagnon.

— Que feras-tu de ta soirée, tout seul, mon cher papa ?… Tu es déjà si peu gâté dans la journée…

— Oh ! j'ai de quoi m'occuper… J'ai une correspondance fort intéressante… J'ai reçu le rapport des mines et je pressens que le mal est moins profond qu'on ne l'avait cru tout d'abord. L'exploitation reprendra, mais, dame !… il faut de nouveaux capitaux… Si les actionnaires ne s'étaient pas sottement affolés, nous n'en serions pas là ! Enfin, ce qui est fait est fait. J'irai là-bas, s'il le faut. Ce sera l'affaire de deux ou trois ans pour remettre tout en état.

— C'est merveilleux ! dit Gérard… Est-ce assez ennuyeux que l'on ait obéi à cette panique !…

— Ah ! quand un mauvais mot est lancé, il vole pour provoquer une débâcle… Mes clients ne m'ont pas fait crédit !… Il fallait tout rembourser sur l'heure… Oh ! on était poli…, et j'essayais d'avoir le sourire, même quand partaient un à un les objets accumulés par les ancêtres, heureusement, d'ailleurs !… — Pauvre cher papa !

— Ne nous attendrissons pas. Je n'ai jamais voulu te parler de ces tristesses-là et je me demande pourquoi je m'y risque aujourd'hui. C'est sans doute parce que je vois que la situation s'améliore là-bas… Quelle chance de pouvoir agir !…

Gérard écoutait son père non sans joie. L'énergie du banquier rayonnait sur son visage.

Une nouvelle perspective s'ouvrait devant Gérard : une situation en Espagne, car il accompagnerait son père.

La pensée de Denise le traversa. Aurait-il enfin le moyen de transformer le rêve en réalité ? Il l'espérait…, pourvu que la jeune fille ne perdît pas patience.

Ce fut dans des dispositions plus sereines encore que Gérard considéra sa vie actuelle, et le lendemain, quand il pénétra chez les Plit, il était rempli de gaieté.

— Salut, Manaut ! s'écria Plit en allant au-devant de son camarade.

Gérard n'avait pas revêtu de complet. Il était resté on combinaison de travail. Il s'avança sans gaucherie, et dans un mouvement irréfléchi, obéissant au rite mondain, il alla droit à la maîtresse de la maison et s'inclina gravement devant elle.

La pauvre femme était ahurie par tant de politesse, et comme elle ne savait pas qu'elle devait tendre la main la première, elle s'immobilisa, les bras ballants.

Le père Plit et ses quatre fils contemplaient cette scène. Un des garçons murmura :

— Il a l'air d'un prince russe…

Un autre ajouta :

— …Qui serait chauffeur de taxi.

Gérard s'assit, un peu gêné par l'atmosphère de curiosité qui l'environnait. Plit clignait de l'œil en ayant l'air de dire :

— Je vous avais prévenus que je vous amènerais un chic type…

Il montra l'ouvrage d'art construit par son bisaïeul, alors qu'il était compagnon. C'était une ciselure si merveilleusement ajourée que Gérard l'admira sincèrement.

Il parlait sans élever la voix, avec des termes justes. Il s'adressait à chacun et avait un mot aimable pour tous. Il n'oubliait pas M Plit et lui souriait, comme si elle eût été jolie et en toilette, et non revêtue d'une vilaine jupe de pilou et d'un corsage sans grâce.

Elle était pétrifiée par les attentions qu'il avait pour elle. Décidément, son règne commençait. Après Mathilde qui était si gentille, voici que ce jeune homme s'apercevait aussi de son existence. Ce qui la surprenait également, c'est que Germain, à son insu ou non, copiait Manaut.

Elle était confondue. Germain lui dit :

— On va boire un peu de vin chaud.

Les quatre garçons tirèrent chacun de leur gousset une partie de la somme que devait coûter cet achat. Il n'y avait pas de vin en provision, chez les Plit.

Gérard s'était défendu, craignant qu'il fût la cause de cette dépense, mais on le fit taire.

Le plus jeune des fils alla chercher le vin et sa mère se mit en devoir de le préparer.

Lasse de sa journée, elle n'eut cependant aucune récrimination contre ce surcroît de fatigue.

Gérard la vit se lever péniblement de son siège pour disparaître dans sa cuisine. Elle en revint avec des verres et des cuillères sur une assiette à fleurs. Elle marchait comme une créature ayant ressenti toutes les fatigues, et une pitié émouvait le cœur du jeune homme.

Personne ne songeait à l'aider ni à s'excuser du mal qu'elle se donnait. Elle était la femme de l'ouvrier, sa servante quand elle était trop débonnaire, celle qui a accepté d'assumer les tâches ingrates du ménage sans être plainte.

Gérard murmura :

— Nous vous infligeons une grande peine, Madame… Si nous vous aidions ?…

Les cinq hommes regardèrent, stupéfaits, celui qui parlait.

N'étaient-ils pas éreintés aussi par leur journée ? N'était-ce pas abdiquer leur dignité que de s'abaisser à une besogne ménagère ?

Et puis, quel courage avait ce jeune homme d'oser proposer une chose aimable !… Si l'un des fils l'eût pensée, jamais elle n'eût dépassé ses lèvres, de crainte que ses frères ne se moquassent de lui.

Le respect humain paralyse souvent l'ouvrier.

M Plit fut encore la plus surprise, et si son visage n'eût pas été recuit par la vapeur des lessives, la buée des repassages et le feu du gaz, elle eût rougi de confusion.

Cependant, elle conserva sa présence d'esprit pour protester gentiment :

— J'ai l'habitude… Ne vous faites pas de mauvais sang… Mais je vous remercie pour votre amabilité…

Les garçons, pourtant, avec un embarras qu'ils masquaient par des rires et des plaisanteries, arrangeaient les verres sur la table.

L'un d'eux alla chercher la soupière où fumait le vin.

Pour la première fois de sa vie, M Plit, servie, arriva les mains vides.

Germain sortit avec Manaut pour l'accompagner. Le vin chaud, la joie de s'unir à Mathilde au printemps, le rendaient expansif. Il avait besoin d'un confident, et Gérard lui paraissait le seul qui pût ne pas être jaloux des jours futurs qui se préparaient pour lui.

— Tu as peut-être deviné mon bonheur ?

Dans une explosion de sentiments qui aboutissaient tous à une satisfaction intense, Germain raconta ses projets. Il épouserait Mathilde Bodrot et deviendrait patron. Sa mère était contente, son père plein de fierté ; la situation de la famille se consolidait.

— Il est vrai, ajouta Germain, que personne n'était ivrogne chez eux et que le travail les conduisait tous.

Gérard était soulagé d'apprendre ces choses. Il trouvait que tout s'arrangeait on ne peut mieux.

Un espoir plus fort l'étreignit, l'enveloppa, et il se sentit soudain soulevé par une énergie qu'il ne se connaissait pas. Une confiance illimitée en une justice le posséda. Tout vient à ceux qui travaillent opiniâtrement à atteindre un but équitable.

Le lendemain, le patron Bodrot dit à l'atelier :

— Il y a une nouvelle cliente qui désirerait que l'on allât chez elle pour examiner une serrure, afin de faire deux clés. Plit ou Manaut, arrangez-vous pour vous y rendre…

— C'est une serrure délicate ? demanda Plit.

— Je le crois.

— Quel est le nom de la dame ? hasarda Gérard.

Il n'aimait pas beaucoup s'introduire chez les nouveaux clients, craignant de se trouver en face d'anciennes relations.

Le patron Bodrot, croyant qu'il acceptait cette mission, lui donna l'adresse :

— Madame Alixin, place du Panthéon.

Plit dit :

— Je laisse cela à Manaut. Il a les mains plus fines que les miennes.

Bodrot était satisfait de l'accord qui régnait entre ses deux principaux ouvriers. Décidément, ce Plit était un bon garçon et il espérait que les accordailles officielles ne tarderaient pas entre Mathilde et lui.

Gérard partit pour la place du Panthéon.

— Je suis un serrurier envoyé par M. Bodrot.

— Ah ! oui. Madame en a demandé un à l'ouvrière. Attendez ici, je vais prévenir Madame.

Gérard ne se doutait pas de ce qui allait lui arriver.

— Bonjour, jeune homme. Vous venez de la part de M Bodrot ? Bon. J'ai un coffre dans ma chambre pour lequel il me faut deux clés. Venez avec moi.

Gérard suivit M Alixin. C'était une femme touchant la soixantaine. Son mari était professeur en Sorbonne, comme Gérard l'apprit plus tard.

Il pénétra à sa suite dans une chambre qui lui fit plaisir à voir, parce qu'elle était confortable. Le coffre lui fut désigné. Il l'examina et prit les empreintes.

M Alixin, soudain, ouvrit une porte de communication et s'écria :

— Ma petite Denise, voudriez-vous être assez gentille pour me chercher mon sac dans le petit salon pour que je donne un pourboire à ce jeune homme ?

— Mais oui, Madame.

Gérard, pâle comme un mort en entendant le nom de Denise, faillit s'évanouir en percevant la voix. C'était bien Denise Laslay qui répondait…

Denise à Paris… qui le verrait sous sa tenue d'ouvrier !… Il ne sut plus ce qu'il faisait.

Pendant que M Alixin attendait son sac entre les deux portes, il rassembla vivement ses outils, et quand la jeune fille arriva elle vit l'ouvrier de dos. Il s'en allait, dédaignant les appels de M Alixin.

Denise Laslay fut frappée par cette tournure qui lui rappelait son ancien fiancé.

— Jeune homme ! criait la cliente.

— Il ne veut pas de pourboire, dit Denise.

— C'est incompréhensible, murmura sa compagne vaguement apeurée. Elle regarda autour d'elle, dénombrant instinctivement tous les objets qui se trouvaient dans la chambre. Elle se figurait avoir eu affaire à un voleur.

Denise aurait ri, la jeunesse considérant tout sous un ordre plaisant, mais elle ne riait plus guère depuis six mois. Puis l'évocation soudaine de Gérard Manaut troublait, pour le moment, tout son entendement.

— Pourquoi cet ouvrier est-il parti si vite ? répétait M Alixin qui ne cessait pas d'être angoissée.

— Sans doute ne jugeait-il pas son travail terminé, murmura Denise.

— Je suis toute décontenancée… Figurez-vous que j'avais cru un moment que c'était un garçon bien élevé. Sa façon de se présenter se différenciait de celle des ouvriers ordinaires.

Denise ouvrait de grands yeux dont le regard se posait sur ceux de M Alixin comme une interrogation. Elle semblait demander :

— Il y a une suite à ce que vous pensez..., une suite que j'attends, que vous devez me révéler et que j'ai le droit de savoir, moi, Denise...

Mais M Alixin ne connaissait pas le roman de sa jeune amie.

M. et M Laslay étaient des collègues des Alixin. Venus à New-York pour un Congrès, ces derniers avaient ramené Denise qui précédait ainsi ses parents, M. Laslay venant d'être nommé à une chaire de Paris pour la rentrée du jour de l'an.

La famille se réjouissait de ce changement de résidence, mais Denise y arrivait sans joie.

Tombée de trop haut d'un rêve, elle restait meurtrie. Son cœur, cependant, évoluait. Au lieu de ressentir la surprise éblouissante d'une existence pleine de luxe, sa pensée maintenant était davantage attirée vers le malheureux qui avait supporté cette catastrophe.

Bien que Gérard lui eût été tout de suite sympathique, elle n'éprouvait pas alors pour lui ce sentiment d'admiration et de pitié tout ensemble que suscitait sa ruine.

Aujourd'hui seulement, elle pénétrait l'âme du jeune homme, sa délicatesse et sa nature généreuse. À son tour, elle eût souhaité d'être riche pour lui rendre ce qu'il avait voulu faire pour elle. Mais la situation des Laslay ne changerait pas sensiblement. Un peu plus de bien-être, probablement, allait échoir au foyer, mais sans richesse, hélas !

Cependant, Denise supportait son chagrin sans se plaindre.

La réalité qu'elle avait vécue un moment devenait pour elle un souvenir qu'elle ne voulait pas réveiller.

La silhouette entr'aperçue quelques secondes remuait tout ce passé.

M Alixin, excitée par cet incident, disait :

— Plus je pense à cet ouvrier, plus sa conduite me semble étrange. Je n'y comprends rien… On est en contact avec de si drôles de gens, actuellement, que je ne suis pas tranquille. Il faut que j'aille chez ce serrurier. Heureusement que l'ouvrière m'a laissé cette adresse ! Vous venez avec moi, Denise ?

Si Denise avait dit oui, le bonheur, l'espoir, se précipitaient de nouveau vers elle et faisait de son présent un avenir teinté de rose. Mais Denise, mal à l'aise par les souvenirs qui l'oppressaient, répondit négativement :

— Je suis un peu lasse, et si vous n'avez vraiment pas besoin de moi, je préfère vous attendre.

M Alixin sortit rapidement pour se précipiter vers le quartier où était situé l'atelier de Bodrot.

Durant ce temps, Gérard y rentrait aussi, porté inconsciemment par ses pas, mais se rendant à peine compte du chemin parcouru.

Dans l'atelier, il sembla se réveiller, mais il était pâle et préoccupé.

— Tu as été renversé par une auto, Manaut ? lui demanda Plit. On dirait que tu es malade…

— Moi ? s'étonna Gérard, pas du tout.

— Alors, que t'est-il arrivé ? M Alixin t'a mal reçu ?

— Au contraire, c'est une dame qui semble bonne…

— Vous avez les empreintes ? questionna le patron.

— Les voici.

— Bon. Occupez-vous des clés.

Silencieusement, Gérard commença le travail pendant que Plit l'observait. Son attitude absorbée, ses arrêts dans les gestes, ses regards perdus dans le lointain, l'intriguaient au plus haut point.

Soudain la porte s'ouvrit et M Alixin se montra.

— Monsieur Bodrot, s'il vous plaît ?

— C'est moi, Madame.

— Je suis M Alixin chez qui vous avez envoyé un ouvrier.

— Parfaitement, Madame.

— Je désirerais vous parler en particulier, Monsieur.

— À votre service, Madame.

Le patron, assez surpris, mais nullement inquiet, introduisit sa visiteuse dans une petite pièce qui lui servait de bureau. Dès que la porte se fut refermée sur eux, M Alixin demanda :

— Êtes-vous sûr de l'ouvrier que vous m'avez envoyé ?

— Oh ! Madame.

Et le patron Bodrot eut un sourire qui voulait signifier :

— Si vous vous doutiez du personnage que vous aviez chez vous, sûrement vous l'inviteriez à votre table.

Plus perplexe que jamais, M Alixin raconta l'incident. Le patron l'écoutait, légèrement décontenancé. Après quelques instants de silence, il murmura :

— Je suis fort surpris de la conduite de cet ouvrier, mais je vais l'appeler et il nous expliquera lui-même sa manière d'agir.

Le patron entr'ouvrit la porte et appela :

— Gérard !

Plit répondit :

— Il vient de sortir pour aller chez un fournisseur.

M Alixin avait entendu cette réplique et elle regarda Bodrot d'un air triomphant.

— Vous voyez que je le fais fuir, cet ouvrier ! Cependant, quand il est entré chez moi, il paraissait normal… J'ai même été frappée par ses manières polies ; je me suis même dit : « Voici un jeune homme comme on en voit rarement… »

Le patron Bodrot réfléchissait. Il devinait que Gérard avait été surpris par une cause ignorée. Mais il voulut être prudent ; la vie de Manaut ne le concernait pas. Il était peu bavard et il ne connaissait pas M Alixin. Il ne voulut pas lui raconter les infortunes des Manaut, ce qui déplairait peut-être à Gérard.

Il riposta simplement :

— Je suis fâché de ce qui est arrivé… J'ai pleine confiance en mon ouvrier. Peut-être a-t-il éprouvé quelque malaise…

— Je serais curieuse de le savoir !

— Mais, certainement, il ne vous a rien soustrait, soyez-en sûre… Je vais l'interroger dès qu'il reviendra, et quand il vous apportera vos clés…

— S'il les apporte !…

— N'en doutez pas…

Le patron Bodrot se rapprocha de la porte afin de suggérer à sa visiteuse que l'entretien avait assez duré. Elle eût aimé rester jusqu'au retour du jeune homme, mais elle ne pouvait guère insister et elle partit.

Le patron attendit, non sans impatience, le retour de son ouvrier. Il se demandait à quel mobile avait obéi Gérard, et il était sûr d'obtenir une réponse claire.

Plit voyait que quelque chose d'anormal se passait, mais il n'osait rien demander. Il avait toujours peur de compromettre les progrès qu'il tentait de faire dans l'esprit de Bodrot et de sa fille.

Enfin, Gérard revint. Il n'avait pas perdu son aspect absorbé, et, avant de le questionner, son patron le contempla.

— Dites donc, Manaut, vous avez causé bien de la surprise à la cliente chez qui vous avez travaillé…

— Pourquoi donc, patron ?

— Vous le savez… et mieux que moi !

Gérard ne dit mot. Il leva les sourcils, attendant.

— Vous avez filé sans le lui dire, et quand elle vous a appelé pour vous donner un pourboire, vous n'avez rien répondu…

Gérard se tut. Plit, étonné, ne le perdait pas des yeux. Pourtant Manaut était toujours correct. Les clients l'appréciaient grandement.

Bodrot reprit :

— Pourriez-vous me raconter ce qui vous a passé par l'esprit ?

L'ouvrier se décida.

— J'avais hâte de sortir, parce que j'étouffais… Je ne suis pas accoutumé au chauffage central.

Telle fut la laconique réponse de Gérard.

Tout à fait remis de son émotion, maître de soi, il semblait dire :

— Je vous en prie, laissez-moi… Vous devinez que je ne puis rien ajouter de plus…

Cette impression était tellement forte que le patron la subit sans poursuivre l'enquête.

Il resta cependant songeur et son visage ne s'éclaira que quand il fut chez lui.

Là, quand Mathilde lui eut narré les détails de son après-midi, à son tour il entreprit le récit de la visite de M Alixin.

— Elle croyait tenir un cambrioleur, sans doute, et elle est arrivée toute bouleversée à l'atelier…

— C'est bizarre, convint Mathilde.

— Où Gérard avait-il la tête, lui si parfaitement poli ? Tous mes clients me disent : « Vous m'enverrez ce jeune homme qui travaille vite et bien et qui parle de façon si réservée. C'est un as, patron Bodrot, que vous avez déniché là ! »

— Il y a une cause, évidemment…

— J'ai vu clairement qu'il ne l'avouerait pas.

— Bah ! c'est nous qui en cherchons une, et peut-être Manaut a-t-il eu simplement un malaise, comme il te l'a déclaré… Nous nous acharnons à voir du mystère dans ce garçon-là !…

— Il y a du vrai, là dedans !…

— À moins que…

Mathilde resta songeuse une minute et elle reprit, l'index appuyé sur son menton :

— À moins que M Alixin n'ait été rencontrée par lui dans une maison où il fréquentait en son beau temps. L'ennui d'être vu en ouvrier l'aura totalement dérouté…

— C'est une idée, mais elle m'étonnerait de lui. Je n'ai jamais remarqué qu'il eût honte d'être un ouvrier… Enfin, cela se peut ! Dans tous les cas, il peut se vanter d'avoir inquiété ta cliente !

Elle va joliment m'en parler, quand je lui reporterai sa toilette.

Mathilde rit gaiement et ne s'occupa plus de l'incident.

Elle dressa le couvert en attendant les jumelles. Elle chantonnait, parlait, formant des projets qu'elle soumettait à son père.

— Tu sais, j'aurai peut-être une laveuse mécanique… Il faudra que je m'informe bien auparavant… Je ne veux pas faire de bêtises…

— C'est peut-être pratique…

— Et puis j'ai vu un modèle de salle à manger, simple, facile à entretenir, un bijou !… et pas chère ! Il faudra que j'aille voir cela de près avec Germain et toi, papa…

— Oui, ma petite fille.

Lui se détendait sous cette gaieté, puis soupirait en se disant que bientôt sa Mathilde ne serait plus là. Mais les jumelles, bien dressées par leur sœur, resteraient à la maison pour veiller au foyer à leur tour.

Sa fille aînée se mariait au moment qu'il fallait. Les jumelles terminaient leur apprentissage. L'une suivait des cours de dessin d'ornementation. Elle se révélait une artiste comme son arrière-grand-père maternel qui composait les dessins de ses ciselures. L'autre s'occupait de modes et ne réussissait pas mal. Les voisines lui demandaient déjà son aide quand elles avaient un vieux chapeau qu'elles voulaient rendre neuf.

Ces deux genres de travail pouvaient s'élaborer à domicile, et Mathilde disait :

— Mes petites sœurs n'auront pas le temps de s'ennuyer quand je serai mariée : la maison sera remplie de clients. Mais si elles veulent travailler avec profit, il faudra qu'elles inscrivent sur la porte qu'elles ne veulent être dérangées qu'à certaines heures.

Bodrot trouvait fort sage cette idée. Lui-même savait, par expérience, qu'on ne peut recevoir et travailler à la fois.

Le patron Bodrot ne pouvait se plaindre. Il était récompensé de son travail, de sa sobriété, de sa probité et des bons exemples qu'il avait donnés.

Puis les Plit étaient de braves gens et Germain s'adoucissait. Il était intelligent et savait de quelle façon il devait plaire.

Tout se présentait à souhait.

Les jumelles rentrèrent. Ce fut instantanément comme si des oiseaux étaient réveillés dans une volière. Les pièces étaient remplies de murmures, de paroles, d'exclamations et de rires.

Le bon Bodrot les admirait, plaçait son mot, riait et disait »

— Allons, vous parlerez après le dîner. Vous devez avoir faim. Si tu es prête à nous inviter à passer à table, ma petite Mathilde, j'en serais enchanté !...

11

Si Gérard avait pu reconquérir son sang-froid en apparence, son esprit et son cœur luttaient contre la douleur et l'émotion.

Il lui avait fallu toute sa volonté pour ne pas délaisser l'atelier du patron Bodrot, pour ne pas aller perdre sa misère morale dans le cinglement de ce vent de décembre.

Il regrettait son indépendance de jadis, cette belle indépendance qui lui permettait d'agir à son gré, de voyager à sa fantai-

sie, de semer ses soucis légers dans un changement de cadre.

La discipline voulait que maintenant il restât à son poste, sans pouvoir distraire sa pensée de l'idée torturante qui lui martelait le cerveau.

Ainsi Denise était à Paris. Il lui semblait que, subitement, la ville prenait un autre aspect, et que l'angoisse qu'il éprouvait en pensant à la jeune fille devenait tangible.

Il ne savait à quel parti se résoudre. Quand il la croyait en Amérique, la vie lui paraissait plus simple. Elle était là-bas, au milieu des siens, et il pouvait travailler, caché, sans souci de sa tenue d'ouvrier.

Aucun orgueil ne le faisait souffrir.

Soudain, la face des choses changeait. Il pouvait rencontrer Denise au tournant d'une rue et elle le verrait sans élégance et sans prestige.

Que lui dire ? Aller vers elle sans fausse honte et s'écrier : « Me voici tel que le malheur m'a voulu… J'ai les mains noires, le visage maculé, ma casquette est tachée par mes doigts et mon vêtement de travail semble recouvrir le cœur d'un homme quelconque, mais combien autre est ce cœur !… L'expérience s'y mêle avec la pitié, l'amertume s'y mélange avec plus de bonté, la douleur et le regret y luttent sans cesse… »

Mais Denise aurait peut-être une larme de commisération et passerait. Pourrait-elle unir sa vie à celle de l'homme qui lui paraîtrait descendu socialement parlant, mais grandi par l'épreuve ?

Et si sa tendresse, peut-être, la poussait à cet acte, ses parents ne lui montreraient-ils pas avec sagesse la folie de son geste ?

Et lui, pourrait-il accepter un tel dévouement, ce dévouement qui semblait si simple à Mathilde, mais insurmontable à lui ?... Pouvait-il concevoir la destinée de Denise dans la médiocrité et faire d'elle une pauvre chose ressemblant plus tard à M Plit ?

Une sueur froide inondait Gérard. Non, il ne fallait pas voir Denise. Il ne fallait pas que son cœur pût livrer une telle bataille. Il ne voulait pas se poser sur sa route pour lui infliger ce cruel problème dont ils sortiraient tous deux amoindris, elle si elle se dérobait, lui s'il acceptait.

On ne met pas en face d'une telle réalité une jeune fille à qui l'on a montré le prisme de toutes les élégances.

Que pouvait lui importer l'ahurissement de M Alixin ? Il avait fui pour ne pas embarrasser Denise, surtout, pour ne pas livrer au public leurs deux cœurs encore ulcérés par la rupture.

La conscience de Gérard était calme. Il avait travaillé pour sauver son père de la misère. Maintenant que les premières secousses du choc étaient amorties, Gérard se sentait plus fort parce qu'il s'était vu utile. Il songeait maintenant à continuer sa vie de travail, mais dans des conditions plus conformes à son éducation.

Il ne regrettait pas cependant les six mois qu'il venait de passer. Il avait l'intuition d'avoir fait un peu de bien parmi les ouvriers de Bodrot.

Il rentra chez lui. Près de M. Manaut se trouvait le P. Archime.

Les deux amis causaient avec animation. L'ancien banquier redevenait l'homme plein d'activité que l'on connaissait.

Les nouvelles qu'il recevait des mines le satisfaisaient de plus en plus. Sans en rien dire à son fils, il avait sollicité un poste de directeur.

Il avait argué du préjudice qui lui avait été causé et une dépêche venait de lui parvenir : on l'attendait comme grand organisateur.

Le P. Archime était survenu sur ces entrefaites et M. Manaut formait des projets et se préparait au départ.

— Ah ! voici Gérard !... Ecoute, mon fils !... Bonnes nouvelles, nous partons demain pour l'Espagne !...

— Demain ?... balbutia Gérard ahuri.

— Ou après-demain, si tu veux, afin que tu aies le temps de faire tes adieux à ton patron... Oui, mon enfant, je suis nommé aux mines de Crarepos... Ah ! je vais recommencer ma vie !... Figure-toi que j'ai déjà des offres de capitaux de mes anciens clients !... Ils ont des remords !... Mais ce qui me plaît là dedans, c'est que tu pourras reprendre ton ancienne existence, mon cher enfant... Dieu merci !... ton père va encore pouvoir travailler pour deux... Tu nous as tirés de besoin et je t'en remercie, mais maintenant, tu vas de nouveau en prendre à ton aise... Je vais on ne peut mieux. Je peux marcher sans canne... et je vous ai caché mes promenades dans la rue... Gérard écoutait, tout étourdi de surprise, mais la joie dominait. Quand son père s'arrêta de parler, il s'écria :

— Comme je suis heureux pour toi !... Quelle joie de te savoir plein de vie et d'activité !... Ah ! tu n'as pas perdu ton temps !... Cependant, je ne voudrais pas te laisser croire que je reprendrai mon existence d'inutile... J'aimerais que tu me trouves une situation dans les mines où je puisse commencer enfin mon devoir de travailleur...

— Bravo ! s'écria le P. Archime.

— Mon cher fils !... bégaya M. Manaut... J'essayerai... Nous collaborerons... Oui..., c'est ça... Mais tu aurais pu te réserver d'abord un peu de bon temps...

— Non... non... Je suis bien portant... et j'ai assez flâné depuis vingt-six ans...

M Wame entra et cria :

— Je pose la soupe sur la table...

— Merci, ma brave femme... lança M. Manaut.

— Comment, père ?... et le protocole ?... tu ne dis plus « Madame Wame ».

— J'ai oublié !... Sapristi !... je me croyais déjà sorti de ce quartier populaire où les formes sont de rigueur...

M Wame revint avec la soupière :

— Eh ben !... Ça vous surprend, le jeune homme, de voir vot' papa gaillard... Il me disait : « Pas un mot encore à mon fils, surtout... » La première fois, je l'ai conduit jusque dans la rue ; mais maintenant il court tout seul, comme un homme...

Le P. Archime et Gérard laissèrent fuser leur gaieté. La détente s'opérait et ce fut dans une atmosphère pleine d'un renouveau inattendu que le repas eut lieu.

Gérard songeait à Denise. Ah ! comme il avait sagement agi de ne pas se laisser reconnaître afin de lui épargner la cruauté d'une solution… Ainsi pourrait-il revenir à elle comme elle l'avait connu et l'épreuve serait oubliée. Il ne serait plus question sans doute de cette richesse extravagante qui entourait ses jeunes années, mais ce serait le confort appréciable d'une situation qui pourrait s'accroître.

Quand la femme de journée fut partie, il dit dans un silence :

— Aujourd'hui, j'ai entendu la voix de Denise Laslay…

— Où cela ?… dans un phonographe ? s'exclama M. Manaut.

Gérard sourit, amusé par cette question imprévue.

— Pas du tout… sa vraie voix…

— Elle est donc à Paris ?… s'écria le P. Archime, ému.

— Oui…

Gérard raconta la scène et développa les motifs qui l'avaient fait agir. Les deux amis l'écoutaient, recueillis. Son père murmura :

— Moi, je serais allé tout droit à elle… sans réfléchir, murmura M. Manaut.

— À première vue, posa le P. Archime, on pourrait croire que notre cher Gérard a obéi au respect humain, mais en approfondissant sa conduite, on estime que sa sagesse a été merveilleuse…

Il a été guidé certainement par le Seigneur… Quel cruel embarras c'eût été pour cette jeune fille…

— Je ne doutais pas de son cœur, reprit Gérard, mais j'ai voulu lui éviter la vision d'un homme si peu semblable à celui que je lui proposais comme fiancé… J'eusse été obligé de refuser son dévouement…

— Comme tu es grand, mon Gérard !…

— Dieu te revaudra cela, mon enfant, dit le P. Archime… Et Denise Laslay aura une compensation comme tu auras la tienne…

Puis, changeant de ton, le P. Archime ajouta :

— Je vais vous dire bonsoir… Je vous accompagnerai au train après-midi puisqu'il est convenu que vous partez… Tu es toujours décidé à partir, Gérard ?

— Plus que jamais… Je veux voir avec père si je puis me créer une bonne situation avant de renouveler ma demande près des Laslay…

— C'est sage… Allons, bonsoir…

Gérard dormit peu. Les événements, encore une fois, le désaxaient. Il essayait de comprimer sa joie, mais elle courait dans son sang, excitant ses nerfs.

Il se retournait sur sa couche et répétait :

— Voyons, est-ce vrai ?… Mon père peut aller et venir, et nous allons nous replacer dans le rang où nous avait situés la Providence ?… Mon cher papa aura de nouveau un peu de confort…

Il se réveilla cependant assez dispos parce que la satisfaction vainc la fatigue.

Il hésita en se demandant s'il irait à son travail comme d'habitude. Il pensa que ce serait mieux du moment qu'il n'avait pas prévenu. Il trouva son père réveillé, habillé, plein d'allant, tout joyeux des horizons nouveaux qui se dessinaient devant son esprit.

— Eh bien, mon petit, tu as bien dormi ?

— Un peu d'agitation… la joie en donne aussi…

— Tu t'y habitueras… Tu vas dire au revoir à ton patron ?

— Je travaillerai même ce matin…

— Ah ! bah !… et tes préparatifs ?

— J'aurai tout l'après-midi…

Il arriva quand tous ses camarades étaient au travail.

Plit lui dit :

— Tu es en retard, Manaut…

— Je m'en excuse… M. Bodrot est là ?

Au même instant, le patron poussait la porte.

— Vous me demandez, Gérard ?

— Patron, je regrette de vous dire que je vais quitter votre atelier…

Les ouvriers, étonnés, cessèrent de travailler et regardèrent celui qui parlait.

Bodrot pensa que l'incident de la veille avait froissé Gérard et il crut de son devoir de s'expliquer avec lui.

— Venez par ici, vous me raconterez pourquoi vous voulez partir…

Il ne laissa pas à son ouvrier le temps de placer un mot. Tout de suite, il dit :

— C'est à cause de M Alixin, n'est-ce pas ?… Vous avez eu peur d'être suspecté ?

— Je n'y songeais nullement… Mes raisons sont tout autres…

Brièvement, Gérard raconta les faits nouveaux, et il termina :

— Il me reste à vous remercier pour votre si bienveillant accueil… J'ai trouvé en vous un patron des plus agréables en même temps qu'un homme de cœur… Je crois avoir beaucoup gagné en votre compagnie… Je vous serais reconnaissant de bien vouloir présenter tous mes respects à M Bodrot… Je vais reporter la serrure que je viens de terminer, et sans doute ne reviendrai-je plus à l'atelier.

Bouche bée, Bodrot écouta ce récit et sa conclusion. Il admirait l'aisance de Gérard et sa parole facile. Il était désolé de perdre cet ouvrier si habile dont plusieurs clients lui avaient fait compliment.

Mais le cœur de Bodrot était trop bien placé pour ne pas se réjouir de ce qui survenait aux Manaut. Il eut des paroles de regret

et de félicitation, qui, si elles n'étaient pas tournées avec élégance, n'en étaient pas moins pleines de sincérité.

Gérard dit au revoir à ses camarades. Plit savait que le fils du banquier ne resterait pas longtemps parmi eux, mais il fut profondément atteint par ce départ. Il se plaisait beaucoup en la compagnie de cet ouvrier si simple et de bon conseil.

Il dit naïvement :

— Maman sera bien triste de ne plus vous voir… elle vous aime tant…

Gérard promit à Plit de ne pas l'oublier et d'assurer à sa mère qu'il ne manquerait pas d'aller lui présenter ses hommages, quand il reviendrait à Paris.

Puis Gérard rentra chez lui. Son père était en courses et ce détail rajeunit le jeune homme de quelques mois.

M Wame rangeait, pour qu'un certain ordre régnât avant le départ.

Elle s'épancha en confiant à Gérard :

— Je ne savais pas que vous étiez des personnes de « la haute »… Eh ben, vous n'êtes pas fiers !… pour des gens qui ont eu des valets de chambre… C'est un locataire qui m'a raconté que vot' papa a eu sa banque ruinée par un déluge, et que vous avez vendu tout ce qui vous appartenait pour que les clients ne perdent rien… C'est beau, vous savez !… Et puis, vous, vous avez travaillé de vos mains pour que vot' papa ait du pain… Vous aviez donc appris un métier ?… c'est tout de même utile de ne pas perdre son temps…

M Wame ne tarissait pas dans son admiration, et Gérard était impuissant à lui imposer silence. Il la laissa parler et ce verbiage finit par accompagner ses riantes pensées.

Il allait donc de nouveau voyager, perdre dans de nouveaux horizons la cruelle angoisse de ces derniers mois, et lutter, de tout son esprit actif, pour sa propre destinée.

Il ne connaissait pas l'Espagne et il espérait bien trouver quelques loisirs plus tard pour l'explorer.

Son père rentra. Tout de suite, l'action peupla le logis. M. Manaut était un homme qui triplait le mouvement de la vie. Ses mots possédaient de la couleur et ses gestes de l'entraînement.

— Nous partirons demain vers 4 heures… Les places sont retenues… Ah ! je me sens tout autre !… j'en ai supporté un calvaire, avec cette immobilité !… Quel supplice !…

Tout la soirée se passa en préparatifs, en projets, en décisions !…

Gérard se disait en souriant :

— Il faudra que je lutte aussi un peu contre papa, pour qu'il me laisse de la place.

Plit, ce soir-là, devait aller chez les Bodrot. Son patron ne lui avait dit que cette phrase brève :

— On vous attend ce soir après le dîner…

Le jeune homme eût bien aimé questionner le patron, mais comme celui-ci paraissait préoccupé, il ne l'osa pas, se contentant d'attendre la fin de la journée avec impatience.

Il comprenait le silence de Bodrot qui restait encore surpris du départ de Gérard que tout le monde aimait maintenant à l'atelier. Il donnait un tour moins terre à terre aux conversations. C'était un élément nouveau dont on n'avait pas l'habitude. Les ouvriers étaient fiers de lui et en parlaient chez eux comme d'un « chic type ».

Plit, plus que les autres, était désolé de ne plus l'avoir près de lui. Cependant, comme il était bon, il voulait se réjouir de ce que Gérard retournât à sa condition première. Il savait que le jeune homme avait souffert profondément de ce changement de vie, non seulement pour lui, mais surtout pour son père qu'il paraissait aimer si profondément.

Plit, là, reconnaissait l'influence que son compagnon avait exercée sur lui. Il était devenu, grâce à Gérard, plus prévenant envers ses parents, et sa mère, maintenant mieux traitée, devenait moins passive et plus gaie.

Ce même jour, Bodrot n'avait pas déjeuné avec ses filles. Ayant une course lointaine à effectuer, il prit son repas dans le quartier et revint à son atelier, toujours soucieux des deux événements survenus coup sur coup : la suspicion de M Alixin et le départ de Gérard.

Quand il rentra pour dîner, son âme se rasséréna au milieu de la gaieté de son foyer.

Mathilde lui demanda :

— Germain Plit viendra tout à l'heure, père ?

— Mais oui, c'est entendu…

— Tu lui as dit que je l'acceptais ?

— J'ai voulu te laisser ce plaisir…

— Tu es bon, petit papa… mais il doit se douter de la chose… Il a pensé qu'on ne le ferait pas venir pour lui lancer un refus en plein visage !

— Eh ! il m'a semblé qu'il avait un peu peur…

La jeune fille rit en disant :

— Il n'en sera que plus heureux tout à l'heure…

Bodrot annonça :

— Gérard Manaut a quitté l'atelier…

— Comment cela ?… s'exclama Mathilde en s'arrêtant dans ses occupations.

Les deux jumelles qui l'aidaient à desservir la table cessèrent aussi leur besogne.

Gérard Manaut était une sorte de Prince Charmant dont on s'entretenait assez volontiers. Il portait une auréole de souverain déchu et la jeunesse a pitié de ces déchéances-là.

— Oui, poursuivit Bodrot, il est venu ce matin nous raconter que son père et lui partaient pour l'Espagne… M. Manaut est complètement rétabli, paraît-il… Il est de nouveau d'attaque pour reprendre une affaire et son fils l'accompagne… Je perds un bon ouvrier et cela me contrarie…

— C'est étrange, posa Mathilde, que ce départ ait lieu juste au lendemain de cette scène chez M Alixin… Pour mol, Manaut s'est

décidé brusquement…

— Tu le crois aussi ?

— C'est curieux dans tous les cas…

Bodrot et sa fille se trompaient. Ce départ n'était qu'une coïncidence qui servait Gérard. Au moment où il voulait partir, la Providence lui en fournissait le moyen.

— Il faudra que je me hâte de rapporter mon travail chez M Alixin, afin que je sache au juste ce qui s'est passé…

Àce moment, Plit sonna.

Les deux jumelles se précipitèrent pour lui ouvrir, et en voyant leur accueil fraternel et joyeux, le cœur du jeune ouvrier se desserra. En montant les étages, il avait soudain craint une défaite.

Il salua Mathilde d'un air un peu vainqueur dans l'excès de sa joie. Elle comprit son angoisse et la détente qu'il venait de subir et elle s'écria en riant :

— Germain Plit, je ne veux pas de vous pour mari… vous avez déjà un aspect dominateur !

Tout de suite, le visage de Plit redevint plein d'effroi et il balbutia :

— Je serai ce que vous voulez que je sois…

— À la bonne heure !… riposta-t-elle en lui tendant sa main franche… on s'entendra toujours, du moment que chacun y mettra du sien… À partir de ce soir, vous êtes mon fiancé…

— Merci, Mademoiselle Mathilde… Merci, patron…

— Vous avez ce que vous méritez, Plit…

— Mon petit papa, dis-nous quelque chose de beau qui serait comme une bénédiction…

Mathilde s'agenouilla devant le fauteuil de paille où Bodrot s'adossait tout ému.

— Ma fille… ma petite fille… balbutiait-il, attendri.

Il lui était profondément douloureux de voir son aînée s'envoler vers un autre nid. Il pensait à sa compagne si rapidement enlevée à son affection et il regrettait qu'elle ne fût plus là pour jouir de la belle âme de ses enfants.

Mathilde lisait dans ses pensées, et à ce moment grave elle pleurait doucement, durant que les jumelles, troublées, penchaient leurs jolis fronts en se donnant la main.

Germain Plit ne put que s'agenouiller à côté de sa fiancée. Ses réflexions allaient vers sa mère et il se disait :

— Quand je raconterai cette scène à maman, elle sera heureuse… Elle ne pourra pas dire que les jeunes gens d'aujourd'hui se fiancent comme des étourneaux… Mathilde est raisonnable et elle sera la sauvegarde de notre foyer…

Cependant, le patron Bodrot avait posé ses mains sur la tête des deux jeunes gens et il leur parlait :

— Mes enfants, je suis content de vos accordailles. Que Dieu vous protège et ne cesse de vous garder…

Plit, tu auras là (il le tutoyait comme un fils) une femme dévouée… Jamais elle n'a manqué à ses devoirs envers Dieu, envers

son père et envers ses sœurs… Elle sera donc une bonne épouse… Quant à toi, Mathilde, tu auras en Germain un travailleur économe et sobre… J'espère qu'il sera juste pour toi et que votre maison recèlera la paix et le bonheur…

Mathilde et Germain s'inclinèrent et se relevèrent souriants.

Bodrot poursuivit :

— Dimanche prochain, tu amèneras ta famille ici, Germain… Ce sera le repas des fiançailles… On s'entendra pour la date du mariage… Maintenant, Mathilde, donne-nous de cette liqueur que tu as faite…

— J'ai préparé aussi un gâteau, annonça Mathilde en devenant rouge.

— Ah ! tant mieux !… Plit, tu verras quelle excellente pâtissière tu auras dans ton ménage…

Les deux jumelles battirent des mains et elles s'empressèrent d'apporter des assiettes.

Plit avait perdu la parole. Il trouvait si chaud, si doux au cœur, le milieu dans lequel il entrait, que des scrupules lui venaient. Il se demandait s'il avait mérité une telle récompense et il se reprochait comme un crime d'avoir brusqué parfois sa mère… Comme il se promettait de réparer ses torts !…

Il convenait maintenant que la douceur et l'union étaient les seuls moyens pour traverser agréablement la vie. Il pensa au dévouement de son pauvre père, qui, pour gagner davantage, avait mené une existence si rude. À peine, ses frères et lui, connaissaient-ils son caractère… Ils le voyaient le dimanche, et encore

pas longtemps ! les quatre garçons étant toujours pressés de se sauver pour jouir de leur liberté.

Maintenant, cela changerait. Le père de Plit aurait un emploi moins dur, son fils le lui chercherait. Et Germain s'empourprait de remords en pensant que jamais lui ni ses frères ne s'étaient inquiétés de savoir si cette garde de nuit fatiguait ou non le pauvre ouvrier…

Il regardait Mathilde qui découpait le savarin. Elle avait les gestes adroits et rapides. Quand elle eut terminé, elle s'écria :

— Rapprochez-vous de la table, Germain… Placez-vous entre papa et moi…

Au bout de quelques minutes le jeune homme avait repris son aisance où perçait, en plus, une joie qui grandissait.

On parla de Gérard.

— Alors, dit Mathilde, le voici replacé dans son monde… J'en suis contente pour son père et lui…

— Il m'a fait du bien… murmura Plit.

Mathilde contempla son fiancé avec une émotion qu'elle dissimula.

— Il m'a fait du bien, répéta Plit comme s'il se forçait à avouer une chose qui coûtait à son orgueil… J'étais presque grossier avant son arrivée à l'atelier, mais il avait de si bonnes manières qui plaisaient tant, il était si conciliant, si déférent pour nos idées, qu'il m'a donné là un grand exemple… Jamais ce garçon-là ne se plaignait de son sort, et il avait le droit de le trouver terrible…

Bodrot posa sa main sur celle de son futur gendre et dit :

— Tu es juste, Germain… Ce que tu viens de dire là, peu d'hommes l'auraient avoué… Tu as su reconnaître les mérites d'un beau caractère et tu as essayé de lui ressembler… J'ai remarqué avec plaisir que tu te rapprochais des Manaut, et j'ose te le certifier ce soir, cette fréquentation t'a changé à ton avantage… Je sais que tu prendras bien mes paroles parce qu'elles sont un compliment pour toi…

— Merci, patron… Je dois ajouter aussi que votre intérieur a contribué aussi à ma transformation, mais, pour en revenir à Manaut, je l'ai amené un jour chez nous… Et, pour la première fois de sa vie, ma pauvre maman a été entourée d'attentions, comme vous l'êtes par vos filles… Elle a trouvé cela bien extraordinaire, et nous, les garçons, nous avons pensé que c'était bien beau, pour un ancien riche, de traiter notre mère comme si elle avait été une grande dame de son monde…

— C'est vrai, il gardait de la politesse pour chacun, dit Bodrot…

— Mais maintenant, reprit Germain, il faudra voir ce qu'il deviendra dans l'avenir avec une nouvelle fortune…

Et Mathilde, qui connaissait Gérard par le P. Archime, prononça gravement :

— Il restera ce qu'il a été parmi nous… Seulement, il connaîtra mieux les ouvriers et je suis sûr que cela l'aidera bien dans la situation qu'il aura…

12

Quelques jours après ces événements, Mathilde s'en allait allègrement, un matin, reporter son travail chez M Alixin. Le jour d'hiver était clair et peu froid. Du soleil animait les rues. La jeune fille marchait d'un pas léger et rapide.

Elle pensait à Plit, naturellement, et trouvait que ce serait un bon compagnon. Elle voyait qu'il n'était ni entêté ni orgueilleux, et elle pressentait que son mariage s'annonçait bien. Il était susceptible de perfectionnement et se montrait déjà moins sec.

Mathilde arriva chez M Alixin qui l'attendait. On la fit pénétrer dans un petit salon et presque aussitôt la maîtresse de maison se montra.

— Ah ! venez dans ma chambre… J'ai hâte d'essayer ma toilette.

La jeune fille suivit sa cliente. En un tournemain, la toilette passa de sa boîte sur la dame qui se mira avec satisfaction en s'écriant :

— Elle va à ravir ! Vous êtes une fée !…

Puis, ouvrant une porte, elle appela, comme cette fois-là, devant Gérard :

— Denise ! venez voir ma robe… C'est une merveille !…

Denise Laslay s'encadra dans la porte.

Mathilde était devenue pâle et regardait intensément la jeune fille.

Ce nom de Denise, jeté à l'improviste, faisait revivre dans son souvenir les confidences de Gérard et celles du P. Archime. Cependant, Mathilde, pondérée, se dit presque aussitôt que le prénom étant assez répandu il se pouvait que cette Denise-ci n'eût rien de commun avec Mlle Laslay.

Ce qui augmentait pourtant la curiosité de la fille de Bodrot, c'est que Gérard, venu précisément dans cette maison, en avait fui sans raison apparente, se donnant l'allure équivoque d'un homme qui n'a pas la conscience tranquille.

Elle brûlait d'amener la conversation sur l'ancien ouvrier de son père, mais pour le moment M Alixin semblait avoir oublié cet incident. Elle disait joyeusement :

— Vous voyez, Denise, comme cette robe est combinée avec goût… M Bodrot est une artiste… À votre place, je m'établirais.

— J'y songe moins que jamais, répliqua Mathilde en riant…

— Et pourquoi donc ?

— Je vais me marier.

— Comment ! déjà ?… Vous paraissez si jeune !…

— J'ai vingt-deux ans…

— Juste mon âge, dit Denise, prenant la parole pour la première fois.

Mathilde, qui ne la quittait pas des yeux, crut voir une ombre se répandre sur le joli visage quand le mot mariage avait été prononcé. Cette constatation fit qu'elle examina plus attentivement encore la jeune fille durant que la conversation se poursuivait.

— Qui épousez-vous ?

— Un ouvrier de mon père.

— Ah ! mais, à propos, lança soudain M Alixin avec impétuosité, avez-vous éclairci l'énigme de ce jeune ouvrier que votre père m'a envoyé ? J'en suis encore stupéfaite… Est-ce lui que vous épousez ?

— Oh ! non, répondit Mathilde, je ne pouvais être un parti pour ce jeune homme…

Puis elle continua plus lentement en regardant Denise :

— Ce n'était pas un véritable ouvrier… Il était chez mon père en amateur, bien que très habile. Ruiné, il travaillait pour subvenir aux besoins de son père qui était malade…

Denise Laslay jeta un cri :

— Son nom ?… demanda-t-elle.

— Gérard Manaut…

L'émotion fut la plus forte et Denise Laslay s'affaissa.

— Qu'y a-t-il ? s'exclama pleine d'affolement M Alixin. Denise, qu'avez-vous ?

Mathilde s'était précipitée, et, tenant dans ses bras la jeune fille, elle la porta jusqu'à une chaise longue où elle l'étendit.

Mais Denise était déjà remise. La surprise seule l'avait étourdie. La voyant mieux, M Alixin s'écria en riant :

— Décidément, cet ouvrier a le talent de provoquer des incidents… Je n'ai même pas eu le temps de m'apitoyer sur son sort…

Cependant, je n'ai pas encore l'explication de sa fuite rapide…

— Cela se devine parfaitement, répliqua Mathilde, c'était sa fierté qui le conseillait…

Si M Alixin n'était qu'à demi convaincue par cette solution un peu bizarre, Mathilde se trouvait satisfaite d'avoir su trouver si vivement cette raison.

Denise, elle, jetait des yeux éperdus autour d'elle. Une foule de pensées, de questions, venaient à ses lèvres, mais elle ne pouvait rien proférer. Elle regardait Mathilde et se demandait si cette jeune fille était au courant de ce qui lui était survenu.

Elle comprenait maintenant la fuite de Gérard comme Mathilde venait d'être éclairée subitement.

Ainsi, c'était bien Denise Laslay…

Le pauvre Gérard l'avait aperçue sans doute et il s'était sauvé… La même question se posait pour les deux jeunes filles : pourquoi s'était-il enfui ?

Si Mathilde, plus au courant des nouveaux sentiments de Gérard, pénétrait parfaitement son attitude pleine de délicatesse envers sa fiancée, Denise était toute secouée par le doute.

Ne voulait-il plus la revoir et était-elle si rayée de son souvenir ?

Quel singulier hasard les avait remis en présence !

Elle espérait oublier et voici que le rêve miroitait de nouveau devant elle pour lui faire revivre sa déprimante disparition.

M Alixin, qui n'établissait aucun rapprochement entre l'évanouissement de Denise et la venue de Gérard Manaut, continuait de parler de sa robe et du malaise de la jeune fille :

— Je sais que la traversée vous a fatiguée… Dans quelques jours vous serez de nouveau tout à fait d'aplomb… Cette robe va vraiment bien et je suis enchantée, Mademoiselle… Je vais vous payer tout de suite… Je n'ai pas de monnaie ici… Il faut que j'aille dans le bureau de mon mari…

M Alixin disparut.

Denise regardait Mathilde. Elle avait besoin de se confier à une âme de jeune fille. Mais la personne qu'elle avait sous les yeux était-elle capable de la comprendre ? Ce n'était qu'une fille d'ouvriers dont les sentiments, peut-être, manquaient de finesse. Cependant, elle semblait délicate et paraissait bien connaître Gérard…

Mathilde, sagace et fine, comprenait les débats intérieurs de Denise Laslay. Elle eût voulu lui murmurer :

— Confiez-vous à moi, je sais tout ce qui vous intéresse, et à nous deux nous trouverons le moyen de remédier aux choses… Ayez de l'espoir et de la confiance…

Denise lut-elle dans ce regard tout ce qu'il contenait d'encourageant ?

Il advint qu'elle se rapprocha de Mathilde et qu'elle lui dit :

— Je voudrais vous parler… Pourrai-je me rendre chez vous ? et dès cet après-midi ?

— Je vous attendrai… repartit Mathilde, les yeux brillants de joie d'être comprise…

M Alixin rentrait dans la pièce et elle tendit à la jeune ouvrière l'argent qu'elle lui devait. La jeune fille s'en alla, non sans avoir échangé avec Denise un dernier regard de sympathie.

Dans sa franchise, Mathilde se demandait pourquoi M Laslay se cachait ainsi de son amie M Alixin. C'est que la pauvre Denise, dans son cœur ulcéré, avait la pudeur de son chagrin, et ne se sentait pas encore assez ferme pour parler avec détachement de la rupture de ses fiançailles. Il lui venait aussi que ce serait une atteinte à sa fierté.

Et, dans les circonstances qu'elle venait de découvrir, elle jugeait que ce silence était un enseignement de la Providence… Gérard n'eût-il pas été blessé de se montrer sous la tenue d'un simple ouvrier ?

Denise ne connaissait pas encore assez la vie pour voir la réelle beauté d'une pareille acceptation. Elle avait cependant entendu ses frères vanter le mépris de l'opinion publique… Mais alors, cela ne la concernait pas, et elle ne souffrait pas pour la fierté d'un autre.

Elle se réservait d'expliquer le tout à M Alixin un peu plus tard. Aussi bien fallait-il que l'attitude de Gérard fût pleinement justifiée devant la femme du professeur.

Pour le moment, Denise, l'esprit bouleversé par ces événements, ne pouvait qu'admirer que Mathilde eût été conduite miraculeusement vers elle.

L'après-midi, elle ne perdit pas de temps pour se rendre chez M Bodrot.

Elle arriva devant l'immeuble modeste et parvint vite au logement où le nom de Bodrot s'étalait sur une plaque de cuivre.

Elle sonna, et Mathilde, riante, vint lui ouvrir. Rapidement, elle fit passer sa visiteuse dans la salle à manger coquette qui était la pièce de réception.

Denise fut tout de suite à l'aise. Un sentiment de sécurité lui vint sur le caractère de celle qui la recevait, ainsi que sur l'issue de sa visite.

Sans préambule, Mathilde lui dit :

— Ah ! Mademoiselle, nous nous sommes comprises… vous venez me parler de M. Gérard Manaut…

Denise, que les événements récents affectaient encore douloureusement, n'avait pas encore repris son énergie habituelle. De savoir que son rêve était connu par une personne qui lui était étrangère sous bien des rapports, fit déborder son âme, et des pleurs coulèrent sur son visage.

Mathilde la contempla un instant et murmura gravement :.

— Vous avez raison de conserver un si grand attachement à M. Gérard, parce qu'il le mérite…

Un peu de confiance revint en la jeune fille et elle s'écria :

— Pourquoi n'a-t-il donné qu'une fois signe de vie et pourquoi s'est-il enfui si brusquement quand il m'a devinée près de lui ?

Mathilde se recueillit un moment, puis elle entreprit de raconter par le détail à la suite de quelles circonstances l'âme de Gérard lui avait été révélée. Elle avoua, avec une franchise calme, combien son père estimait cet ouvrier et qu'il avait eu sur lui des visées un peu extravagantes suscitées par son amour paternel.

Elle sut dire avec modestie combien ce jeune homme lui avait paru différent de leur milieu et beaucoup trop raffiné pour un mari pour elle. Et comme c'était le P. Archime qui l'avait amené à l'atelier de son père, c'est à lui qu'elle était allée demander des renseignements.

Là, elle avait tout appris, la double douleur de Gérard : sa ruine et la rupture de ses fiançailles.

D'autre part, Gérard Manaut avait été amené à lui parler. Son honnêteté se refusait à lui laisser croire qu'il pourrait entrer dans les vues du patron. Il lui avait donc fait pressentir sa fidélité envers sa fiancée…

Àces mots, le visage de Denise s'illumina sous la trace récente des larmes.

— Et s'il ne vous a pas parlé, poursuivit l'énergique et persuasive Mathilde, c'est qu'il n'a pas osé se montrer à vos yeux sous ses habits de travailleur… Il ne voulait pas que la fille du professeur Laslay pût rougir de son fiancé… Il améliorera sans aucun doute sa situation et…

Un élan transforma Denise et elle interrompit sa compagne :

— Comme je l'ai méconnu !… Je vais aller le trouver et je lui dirai que j'accepte sa situation actuelle… Je lui donnerai du courage en attendant que l'avenir devienne meilleur… Je continuerai

à instruire des jeunes enfants à Paris, comme je le faisais à New-York !...

— À la bonne heure !... s'exclama Mathilde, voilà qui est parler !... J'aime voir une femme énergique et qui n'a pas peur de la vie...

— Gérard est-il toujours à l'atelier de votre père ? où pourrais-je le voir ?

Une consternation se peignit sur le visage de Mathilde :

— Mais, c'est que, Mademoiselle, MM. Manaut, père et fils, sont justement partis pour l'Espagne où M. Manaut est préposé aux mines qui ont été envahies par les eaux...

— Mon Dieu... il est parti !... s'exclama Denise.

— C'est un retard évidemment, mais c'est bien peu de chose à côté de ce que vous avez souffert... L'avenir se montre plus clair, puisque M. Gérard va reconquérir la place à laquelle il a droit...

Mais Denise venait de subir une trop grosse déception après sa joie, et elle ne pouvait encore apprécier dans sa plénitude le bon côté de ce départ qui venait de lui être révélé brusquement...

Peu à peu, les raisons que Mathilde énumérait de sa voix vibrante calmèrent ses alarmes et elle s'en alla rassérénée.

— Il faut avoir confiance... vous verrez que tout se passera fort bien... Il faut faire quelque crédit à la Providence...

— Merci... merci, Mademoiselle !... Quel bien vous m'avez fait !...

Denise revint donc transformée chez M Alixin. A sa vue, cette dernière s'écria :

— Cela m'ennuyait bien de vous savoir sortie après votre malaise de ce matin… Je n'étais nullement tranquille, mais je constate que votre promenade vous a réussi… Vous êtes revenue avec des yeux brillants et des joues roses…

— Serait-ce vrai ?

— Et un air joyeux !…

— Vous n'exagérez pas ?

— J'en suis stupéfaite !… Que vous est-il arrivé ?

— Il est temps que je me confesse à vous…

— Qu'allez-vous m'apprendre ?

— En bien… cet ouvrier qui s'est enfui, ce Gérard Manaut… C'est mon fiancé !…

— Quoi ! que dites-vous ? je ne vous savais pas fiancée !… et vous avez choisi un ouvrier ?… Comme c'est moderne et américain !

— C'est toute une histoire, chère amie, et je vais vous la raconter…

M Alixin se montrait fort impatiente de l'entendre. Un observateur averti aurait pu s'apercevoir qu'elle contemplait avec une surprise peu sympathique cette fine Denise qui venait de lui avouer ces fiançailles étonnantes.

Elle gardait quelque rancune à ce jeune homme de s'être enfui de cette façon cavalière et ne s'expliquait pas la nouvelle dont lui faisait part sa jeune amie.

— Il faut vous dire, chère Madame, que M. Manaut et mon père sont des amis datant du lycée. Je me suis fiancée avec son fils, lors de sa venue à New-York. Il m'a demandée en mariage, alors qu'il était très riche. Il était bon aussi, très bon, et il ne savait quelles prévenances avoir pour ma mère et nous tous… Il a appris sa ruine, et ne voulant pas m'entraîner dans sa misère, il m'a rendu ma liberté… Papa n'a pas voulu qu'il me revît, car mon cher papa savait bien que j'aurais persisté à vouloir épouser Gérard… Comme nous n'avons jamais été riches, j'aurais continué d'être pauvre, j'y étais tellement habituée… J'avais vécu un trop beau rêve pendant quelques jours, je savais bien qu'il ne durerait pas…

M Alixin écoutait ce récit avec un intérêt croissant, et comme elle était très sensible, elle avait les larmes aux yeux.

— Puis, continua Denise, je suis venue en France avec vous, car je restais triste et maman pensait que cela me ferait du bien de partir un peu plus tôt… Alors, voici que vous avez été conduite à demander un ouvrier à M Bodrot dont le père occupe Gérard Manaud… Mon fiancé, je le nomme toujours ainsi, entend mon nom, perçoit le son de ma voix, craint de me gêner par ses occupations actuelles, et risque de se faire mal juger par vous en s'enfuyant…

— Est-ce possible !… s'écria M Alixin… Ah ! tout devient limpide pour moi, maintenant…

— Il avait peur de m'humilier… mais je suis plus brave que cela, si brave que je n'hésite pas à vous dire que j'aurais accepté de partager la vie de Gérard aussi humble qu'elle fût…

La voix de Denise se brisa dans un sanglot.

— Pourquoi ce passé et ce sanglot ?… demanda M Alixin, mal à l'aise par la décision que prenait la jeune fille avant l'arrivée de ses parents.

Elle ne voulait pas engager sa responsabilité dans une telle aventure. Maintenant, c'était ce sanglot qui l'inquiétait…

Mais Denise ne put répondre tout de suite.

Sa compagne reprit :

— Vous vous êtes entendus, ce jeune homme et vous ?… c'est pourquoi vous êtes revenue si gaie… mais je ne m'explique pas vos pleurs… C'est de la joie ?

Denise secoua la tête et put enfin répondre :

— Il est parti….

— Quoi !… parti ?… Que signifie ce nouveau mystère ?

Alors, M Laslay, d'une voix entrecoupée, raconta qu'elle arrivait trop tard et que Gérard avait pris la décision d'accompagner son père en Espagne…

M Alixin eut un soupir de soulagement et s'écria :

— Je préfère cela !… mais oui, du moment que vos parents trouvaient sage qu'une rencontre n'eût pas lieu entre vous, je suis heureuse que les choses se soient passées ainsi… J'eusse été dé-

solée que vos fiançailles se fussent renouées hors de la présence de vos chers parents… Je rends justice à votre cœur ; ce que vous aviez l'intention de faire est beau et prouve aussi que M. Gérard est digne de ce geste… Mais j'avoue avoir la plus grande estime pour ce jeune homme qui n'a pas voulu vous entraîner dans son obscurité… J'ai dans l'idée que ce mariage est en bonne voie d'exécution… Ayez donc un peu de patience…

M Alixin parlait comme Mathilde, et ses paroles réconfortèrent de nouveau Denise.

Elle reprit son air gai, et dit :

— Vous avez raison, chère Madame. Il vaut mieux que les choses se soient passées ainsi… Je sais que Gérard ne m'a pas oubliée et cette gentille Mathilde a su me le dire de façon très délicate… C'est une assurance qui m'est très douce…

— Et puis, dites-vous que si ce fiancé ne vous épouse pas étant ouvrier, c'est qu'il juge que vous ne sauriez pas vous accommoder de ses ongles noirs et de ses combinaisons tachées… Il fera donc de sorte, puisqu'il vous aime, d'avoir un métier où il sera toujours élégant quand vous le présenterez… C'est donc tout à fait merveilleux que vous ne l'ayez pas dérangé dans ses petits plans…

Denise rit et convint que M Alixin n'avait pas tort… Elle dit :

— Je voudrais déjà raconter ces choses à papa et à maman…

— Cela va venir vite… Ils vont se mettre en route…

Mathilde, chez elle, racontait le « miracle » à son père :

— Je vais t'apprendre, papa, pourquoi Manant s'est sauvé sans le pourboire de ta cliente…

— Ah ! bah ! cela ne m'étonne pas de toi… tu devines tout ce que tu veux !…

— Ne me flatte pas, je deviendrais une femme insupportable !…

Et Mathilde embrassa son père, puis elle reprit :

— Si Manaut s'est sauvé, c'est que la jeune fille qu'il devait épouser était précisément chez M Alixin…

Bodrot ouvrit des yeux tout ronds. Il ne concevait pas comment une personne qu'il croyait en Amérique se trouvait à point nommé chez une dame où son ouvrier avait à travailler…

— Mais oui, mon petit papa… c'est ainsi… Par une grâce providentielle, M Denise Laslay est en séjour chez M Alixin… Gérard a entendu sa voix et il s'est enfui…

— Je te le disais… il a eu honte d'être vu en ouvrier…

— Nullement… Il savait que cette jeune fille, qu'il n'avait pas revue depuis sa ruine, lui dirait qu'elle l'accepterait pour mari dans sa bonne et sa mauvaise fortune… et il n'a pas voulu qu'elle lui fît ce sacrifice… Tu sais, mon petit papa, c'est dur pour une jeune fille du monde de tenir le ménage d'un ouvrier… Il faut penser à cela !… Les membres ne sont pas assouplis au lavage des planchers, aux lessives… Ne nous faisons pas meilleures que nous ne sommes, nous autres !… Quand nous voyons la possibilité de nous faire aider, nous n'y manquons pas… Regarde les jumelles… Elles complotent déjà d'avoir une femme pour leurs gros travaux pour garder leurs doigts intacts pour leur métier !…

Bodrot, émerveillé de la sagesse de sa fille, l'écoutait sans parler.

— L'économie, la nécessité, nous poussent à nous occuper de tout, mais avec quelle joie on s'en évaderait parfois !... On ne peut donc blâmer Gérard Manaut... Il aime cette jeune fille et il a rêvé pour elle une vie facile, et il est persuadé que sa paye ne suffirait pas à M Laslay pour lui conserver sa santé... Il en a le droit...

— Tu as toujours raison...

Le père Bodrot resta un moment silencieux, puis, soudain, il balbutia d'une voix un peu enrouée :

— Dis-moi, ma petite fille, tu ne te plains pas de ton sort... tu n'es pas fatiguée ?

— Que vas-tu penser là, papa chéri !... Je suis forte, tu le sais, et le travail n'est rien pour moi...

Bodrot eut un soupir de soulagement, puis il reprit :

— Tu sais, nous autres, nous sommes accoutumés aux travaux durs... et nous sommes fiers quand notre femme travaille... Entre hommes, on se vante : ma bourgeoise a fait ceci, la mienne a fait cela... On rentre chez soi et on ne s'inquiète pas souvent de la peine qu'a eue la femme ou la mère, pourvu qu'elle soit là, au poste, et que l'ouvrage soit débité... On se la figure solide comme un roc, comme on l'est soi-même... Quand, un jour, on la voit pâle, il est trop tard... La malheureuse a trimé comme une bête de somme, et elle ne peut plus remonter la côte... Souvent le camarade, au lieu de boire un verre, aurait pu payer une aide à sa compagne, ou bien, comme moi, on fume une pipe de trop et ce

tabac économisé aurait pu procurer un adoucissement à celle qui peine près de soi…

Un sanglot refoulé gêna Bodrot.

— Mon petit papa, s'écria Mathilde, n'aie aucun remords… Tu as eu soin de maman, je le sais… Elle était née délicate, grand'-mère l'a toujours dit… Maman a été aidée par sa cousine devenue religieuse… et tu as été bon pour elle… Ne te reproche rien… Quant à moi, j'aime ma vie et cela m'ennuierait de mener une existence de grande dame… et je m'arrangerai mieux de Plit que de Gérard, je te l'assure…

Le patron Bodrot se rasséréna.

— Et puis, continua Mathilde, je saurai m'arranger. L'essentiel est de ne pas se laisser dominer… c'est ridicule pour un homme et pitoyable pour une femme… je ferai mes efforts pour établir l'égalité… Nous aurons nos peines ensemble, n'est-ce pas, Germain et moi, eh bien, les décisions et les distractions se passeront en famille…

Ceci dit, Mathilde s'en alla vers la cuisine pour surveiller le dîner.

Elle dressa le couvert, et tout en procédant a ce rite machinal, elle égayait son père :

— Cette demoiselle Laslay est fort gentille, un peu trop douce peut-être… On sent qu'elle a eu beaucoup de chagrin et elle pleure encore facilement… Je ne sais comment elle et Gérard feront pour se rejoindre… Je suppose que le P. Archime pourra les aider… il faudra que j'aille le trouver… Qu'en dis-tu ?

— Cela serait peut-être utile…

— On ne peut laisser cette jeune fille avec cette incertitude, ce serait stupide… Je lui ai dit de belles paroles, mais aucun fait ne les soutient, si ce n'est que Gérard ne l'a pas oubliée… Je pense que, dès qu'il aura une situation qui se dessinera, ils se marieront et vivront en Espagne…

— Ce serait un voyage de noces !…

— Mais parfaitement !… Tiens, moi aussi, j'aimerais bien voyager… Est-ce que tu donneras un petit congé à Plit, papa ?

— Quatre jours au plus… j'ai de la besogne…

— Bon… on ira voir les fortifications et le Jardin d'Acclimatation, riposta Mathilde avec bonne humeur… Je n'ai jamais vu de tigres, à mon âge !…

— Pauvre grande !

— Ne me plains pas !… tout ce qu'on n'a pas vu encore est à voir, et ce sont des plaisirs en perspective.

Un coup de sonnette retentit.

— Ah ! voici les jumelles…

Elle alla ouvrir. Dans le petit vestibule, les voix fraîches retentirent parmi le claquement sonore des baisers. Les jumelles entrèrent pimpantes. Les robes n'étaient pas trop courtes, car Mathilde y veillait, et les visages n'arboraient pas de fard. Un peu de poudre pourtant, pour ne pas avoir la peau trop luisante à côté des compagnes.

— Bonne journée ?… s'enquit Mathilde.

— Excellente !… lancèrent les lèvres rieuses.

— Vite, les mains propres et à table !…

Les petites s'empressèrent et bientôt, sous le lustre familial, le potage se dégusta en silence.

13

— Il faut absolument que j'aille trouver le P. Archime, se disait le lendemain matin Mathilde en vaquant à ses occupations. Il faut que je lui raconte cette histoire extraordinaire.

La jeune fille était vite décidée, et dès 2 heures de l'après-midi elle s'achemine vers le XII arrondissement où l'ancien missionnaire avait fixé sa demeure.

Àsa porte, Mathilde fut reçue par un Annamite qui lui apprit que « son » P. Archime devait être chez un pauvre miséreux dont il lui indiqua l'adresse. Comme la visiteuse ne voulait pas avoir fait sa course sans résultat, elle chercha le logis désigné. Elle trouva le religieux au chevet d'un grabat sur lequel un vieillard gémissait, couvert de plaies. Le P. Archime le pansait.

Mathilde, qui avait cependant la parole facile, ne put proférer un mot.

Comment, la veille, avait-elle pu ressentir quelque velléité de posséder plus de bien-être ?

Son père et ses sœurs n'étaient-ils pas, comme elle-même, riches de santé, de travail et de confort ?

Àpartir de cette minute, Mathilde se promit, quand elle croirait voir une ombre au tableau de son existence, d'aller visiter les déshérités de la vie. Elle savait que, ensuite, son sort lui paraîtrait enviable.

« Regarde au-dessous de toi pour estimer ton bonheur », a formulé le sage.

Mathilde contemplait le P. Archime qui donnait ses soins tout en entretenant le malade de visions réconfortantes. Il lui montrait le ciel ; il l'assurait qu'il serait comblé de félicité et qu'il n'y aurait plus pour lui ni souffrance ni misère.

La jeune fille admirait la bonté sublime du Père. Il avait donné sa jeunesse aux peuplades sauvages et il donnait le reste de sa vie à ses frères de race, semant l'espoir, aidant à franchir le passage qui relie les deux vies.

— Mon Père, murmura-t-elle, puis-je vous seconder ?

— Ah ! c'est vous, mon enfant… J'ai fini… Vous avez besoin de moi ?

— Je voudrais vous parler.

— Ce sera facile ; j'ai un petit trajet à effectuer pour aller chez un autre de mes amis. Nous ferons route ensemble.

Après avoir rangé diverses choses, comme un homme habitué à tout, il sortit, suivi par Mathilde.

— Vous m'avez reconnue, mon Père, n'est-ce pas ? Je suis M Bodrot.

— Je me souviens.

Mathilde, maintenant, ne savait plus que dire. Emportée par son cœur généreux, elle avait eu pitié de Denise. Mais elle ne savait comment exprimer ce qu'elle désirait, et elle se gourmandait intérieurement en pensant : « Je me suis mêlée de ce qui ne me regarde pas… »

Il fallait cependant parler.

— Mon Révérend Père, dit-elle de sa voix décidée, j'ai vu la fiancée de M. Gérard, M Laslay…

— Ah !…

— Elle l'a reconnu, en train de travailler chez M Alixin, ma cliente, et elle est très brave : elle l'épouserait, même ouvrier…

Mathilde se redressa. Sa pensée était sortie de son cerveau comme elle l'ambitionnait : faire ressortir la constance d'une jeune fille et élever en même temps la corporation ouvrière. Son maintien exprimait : « Vous voyez que nous ne sommes pas dédaignés, même par une demoiselle… »

Elle était pleine de fierté. Le P. Archime comprit le sentiment auquel elle avait obéi et répondit :

— Vous êtes une créature de bonté ; vous désirez le bonheur pour tous. Et puisque nous sommes en pleines confidences, je puis vous assurer que Gérard est parti avec l'intention de se créer une situation. Mais il faut attendre encore un peu… Je sais que son séjour à l'atelier de votre père lui a fortifié l'âme et qu'il y a puisé de grands exemples d'énergie… Quant à vous, Mademoiselle, je sais que vous avez un cœur généreux et primesautier, bien que sensée… Je prierai pour vous au moment de votre mariage…

— Merci, mon Père… Je ne regrette pas ma démarche, parce qu'elle m'a mis l'esprit en repos.

Mathilde quitta le P. Archime et elle retourna vivement à ses besognes. Dans le logis clair de son père, elle chanta, pensant à son futur foyer qu'elle arrangerait bientôt.

Pendant que ces incidents se passaient, les Manaut, père et fils, s'en allaient vers l'Espagne. Ce départ comportait un malaise pour Gérard. Ce n'était pas sans un serrement de cœur qu'il laissait Denise Laslay sans un mot d'espoir. Mais il ne se sentait pas encore le droit de parler. Il fallait d'abord qu'il fît preuve des qualités d'un maître. Y réussirait-il comme il avait réussi sa tâche d'ouvrier ?

Ce fut l'arrivée. Tout de suite, l'organisation, le travail, occupèrent les deux hommes. Gérard se révéla. M. Manaut pressentit qu'il pourrait lui confier une direction. Les qualités de son fils se précisaient. Alors qu'elles s'assoupissaient dans l'insouciance, elles éclataient dans l'activité et l'initiative.

Ce fut aussi là que Gérard apprêt à connaître son père. Il électrisait les masses par son entrain, son labeur infatigable et sa justice.

La mine produisait. Encore un élan et elle serait de nouveau une source de bénéfices.

M. Manaut exultait. Relié étroitement à Paris, il marquait les points de ses progrès. Son ancienne banque notait ses chances. Il avait de nouveau des amis partout, sans compter ceux d'Espagne qui, pour être de fraîche date, n'en étaient pas moins chaleureux.

Il eut des offres multiples de directions.

Il eut alors un entretien définitif avec son fils :

— Nous avons accompli des prodiges, depuis trois mois… Nous avons l'embarras du choix pour une situation. Tu t'es affirmé ici en organisateur… Que décides-tu ?…

— Je voudrais, si tu n'y vois nul inconvénient, rester quelques années ici, afin de perfectionner l'organisation, d'y installer des écoles, un hospice, une chapelle, quelques maisonnettes, pour donner quelque confort aux ouvriers…

— C'est une idée merveilleuse 1 s'écria son père enthousiasmé.

— Tout cela m'intéresserait : ce serait une vie utile à tous les égards… Et puis, père, crois-tu maintenant que ma situation soit suffisante pour que je redemande M Laslay en mariage ? Elle pourrait me seconder auprès des travailleurs malades et près de leurs femmes… Crois-tu que je puisse lui proposer, cela ?… Au moins pour quelques années ?…

— Mais oui, mon cher enfant. Mais tu reviendras riche, n'aie pas peur… et tu n'auras pas besoin de faire longtemps ce métier.

— Je veux travailler désormais, prononça fermement Gérard. Je ne veux dépendre que de moi-même…

— Je te félicite, mon fils. Eh bien, dès mon retour à Paris, qui ne tardera pas, j'irai voir mon ami Laslay. Je ne lui ai pas encore demandé sa fille en mariage, moi, pour mon fils… Je ne la connais pas, ma future fille… Nous arrangerons ce complot pour le mieux.

Gérard Manaut resta seul. Son père reprenait à Paris une direction de banque où il pouvait déployer ses qualités.

Le jeune homme craignait que cette présence ne lui manquât. Mais, à son grand soulagement, il se maintint sans difficulté au niveau de toutes les nécessités, et au bout de quelques jours il put se dire que ses ailes étaient suffisamment fermes pour affronter les éléments.

Une grande sécurité lui allégea l'esprit.

Il avait écrit à Plit et en avait reçu une réponse. Ce dernier, très fier de cette marque de sympathie, lui avait répondu longuement, lui donnant des détails sur l'atelier, les commandes et les compagnons.

Gérard n'avait eu garde d'oublier le patron Bodrot. Il l'entretint de différents épisodes touchant la mine, de sa situation, de sa décision de rester là quelques années. Il en obtint une lettre amicale par laquelle il apprit que le mariage de Mathilde et de Plit aurait lieu en avril. Le futur ménage avait trouvé un logement de trois pièces non loin de l'atelier. Mathilde l'organisait déjà.

Il semblait à Gérard qu'un temps déjà long se fût passé depuis qu'il avait quitté Paris. Le printemps était là, non encore avec un soleil chaud et gai, mais avec ses promesses. Avril allait commencer. Son père était parti depuis trois jours, et Gérard attendait avec impatience de ses nouvelles.

La première personne que vit M. Manaut fut le P. Archime. Les deux amis s'étreignirent avec émotion. Le religieux avait compris au visage de son ancien camarade que tout était en bonne voie et que Gérard devenait un homme de valeur.

— Et puis, mon ami, tes pauvres auront de nouveau du tabac. Ta besace va être garnie, tu vas voir cela !

Après une heure de causerie, M. Manaut était retourné à ses affaires, tandis que le cher P. Archime organisait ses dons en pensée en serrant dans sa poche le beau billet que son ami avait glissé dans sa main.

M. Manaut alla trouver le patron Bodrot. L'entretien qu'il eut avec lui dans son atelier l'engagea à vouloir faire la connaissance de Mathilde. Le patron l'invita donc à venir un soir, et le banquier ne put que se féliciter des moments passés dans cet intérieur.

Plit était là. Mathilde parla beaucoup de Denise qu'elle avait revue et de la joie qu'elle avait eue de connaître M Laslay, installée de nouveau en France avec sa famille.

Plit ne put s'empêcher de dire, lui, qu'il avait beaucoup appris avec son camarade Gérard, et M. Manaut fut très fier de cette parole-là.

Il serra la main du patron Bodrot en disant :

— Nous devons être de bons pères, puisque nous avons de si bons enfants…

Bodrot rit de tout son cœur et répliqua :

— Soit dit sans nous vanter, la France serait un fameux pays, s'il n'y avait que des bourgeois comme vous et des ouvriers comme moi…

Sur ces mots, M. Manaut quitta l'aimable famille, non sans charger Plit de ne pas oublier Gérard près de ses parents.

Puis, le lendemain, M. Manaut se fit annoncer chez les Laslay, le soir, vers 7 heures, pour être sûr de trouver tout son monde.

On ne l'attendait guère…

— Ce cher Manaut !… Te voici, alors que je te croyais en Espagne !

— On en revient, tu le vois !… Tout va bien, chez toi ?

M. Laslay avait fait pénétrer son ancien condisciple dans la pièce principale où se tenait la famille. M. Manaut, d'un regard, fit le tour des visages qui le contemplaient.

M Laslay lui apparut telle que son fils la lui avait dépeinte. Il reconnut vite Denise à l'émoi qui se traduisait sur ses traits.

Il nomma Pauline qu'il distingua à son air calme. Les deux plus jeunes lui étaient familières par les quelques espièglerie que Gérard avait citées d'elles. Quant à Maurice, c'était le benjamin, le paresseux mais aimable garçonnet.

M. Manaut désignait tout le monde avec ses caractéristiques, ce qui amusait chacun.

— Vous voyez que j'ai une excellente mémoire !… Nous nous excusons, mon fils et moi, de n'avoir pas donné signe de vie plus tôt ; mais cela ne nous a pas été possible. Malheureusement, on ne se refait pas une position comme on se fait confectionner un vêtement… Si Gérard vous a laissés dans le silence, c'est aussi par délicatesse, afin que votre liberté vous reste entière… Aujourd'hui, Gérard a une belle situation en Espagne où il séjournera quelques années… Il ose espérer que Denise ne craindra pas ce petit exil, elle qui consentait bien à épouser un simple ouvrier…

M. Manaut savait tout.

Denise acquiesça, tremblante de joie.

— Alors, cher Laslay, donne-moi la bague pour que je la passe au doigt de ma future fille en lieu et place de mon fils…

— La bague ?

M. Laslay dit alors :

— Mais oui, ce cher Gérard n'a pas voulu reprendre la bague des fiançailles… Je l'ai gardée secrètement devers moi…

Pendant que son père allait chercher la bague, le visage de Denise rosissait sous l'émotion d'avoir parfois accusé Gérard de silence.

Le bonheur se peignit sur tous les fronts. On pensait bien que les traits réjouis de M. Manaut devaient signifier des choses agréables, mais on ne se doutait pas que cela irait aussi rapidement.

Le professeur ne dissimulait pas sa joie.

M Laslay, les mains jointes, murmurait une prière. Denise avait complètement perdu l'ombre soucieuse qui amenuisait son visage.

Un rayonnement s'étendait sur toute sa personne, et ses yeux, agrandis par le bonheur, regardaient M. Manaut.

Ce dernier enfila à l'annulaire de la jeune fille la jolie bague qu'apportait, triomphant, M. Laslay.

Denise dit, la voix un peu étranglée :

— Ce sera de grand cœur que j'aiderai Gérard en Espagne… Je ne voudrais pas le laisser seul dans une tâche aussi noble…

Pauline, heureuse, elle aussi, du beau dénouement des faits, disait :

— Dieu n'abandonne jamais nos âmes… Pourquoi se révolte-t-on parfois, quand tout est si bien conduit ?…

— Comme je suis contente, soupirait, soulagée, M Laslay, que votre fils ne soit plus aussi riche !… Sa fortune, ses largesses, ses dépenses, me causaient de l'épouvante. Je ployais le front sans arrêt sous quelque coup du sort. Je pressentais que Denise eût été malheureuse et qu'elle se fût laissé entraîner par le luxe. Maintenant, elle sait ce que vaut la fortune. Un jour elle est là, le lendemain elle est disparue…

Chacun écoutait ces paroles pleines de sagesse. Denise elle-même, oubliant son bonheur reconquis, avait une gravité sur son visage.

— Oui, vous avez raison, s'écria M. Manaut. Les enfants jouiront mieux de leur bien-être actuel, parce qu'ils ont frôlé la misère… Je n'ai pas besoin de vous dire que mon fils a travaillé comme un manœuvre pour donner du pain à son père…

— Nous savons…, murmura M. Laslay avec une sorte de grandeur.

— Et puis, poursuivit M. Manaut, quand j'ai offert à Gérard de lui reconstituer sa fortune, de travailler seul et de lui laisser reprendre sa vie libre d'autrefois, il m'a arrêté : « Non, père, je tiens à me rendre utile, moi aussi, et à faire partie de ceux qui comptent… »

Des murmures approbatifs sortirent des lèvres des parents, et M. Laslay, rayonnant, serra les mains de M. Manaut en disant :

— Ma fille a trouvé le mari que nous désirions pour elle… Honneur à toi, Manaut !…

Toutes les phases des mois passés revécurent, et l'on convint unanimement que tout s'était passé pour le bien de tous.

Les Bodrot furent loués comme ils le méritaient et Mathilde particulièrement.

M. Manaut n'était pas un homme à laisser le rêve envahir les esprits. Il ne concevait que l'action. Il dit donc d'une voix qui reprenait un accent de commandement :

— Réjouissons-nous !… Je vais écrire à Gérard que ses fiançailles sont officielles, et dès que vous aurez fixé une date pour la solennité, il aura un congé…

Et c'est ainsi que le bonheur revint après l'épreuve.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Fils_du_banquier. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.